

MÉMOIRES.

TOME DIXIEME.



SECONDE PARTIE
DES
CONFESSIONS
DE J. J. ROUSSEAU,

Citoyen de Geneve.

EDITION enrichie d'un nouveau
recueil de ses Lettres.

TOME DIXIEME.



L O N D R E S.

M. DCC. XC.

BRITISH
POST
1850

LETTRES

DIVERSES.

LETTRE

A M. MOULTOU.

A Trye, par Gisors, le 7 mars 1768.

COMME j'ignore, monsieur, ce que M. Coindet a pu vous écrire, je veux vous rendre compte moi-même de ce que j'ai fait. Si-tôt qu'il m'eut envoyé votre première lettre, j'en écrivis une à M. d'Ivernois, le seul correspondant que je me sois laissé à Geneve, & auquel même, depuis mon funeste départ pour l'Angleterre, je n'avois pas écrit plus de cinq ou six fois. Cette lettre, raisonnée de mon mieux, mais pressante & impartiale autant qu'il étoit possible, péchoit en plusieurs points, faute de connoissance

Tome X

A

L E T T R E S

de la situation de vos affaires, dont je ne savois absolument rien que ce qui en étoit dit dans la vôtre. J'y blâmois fortement le grabeau proposé; j'y proposois le projet du Conseil, dont j'avois l'extrait dans votre lettre, comme excellent en lui-même, sauf quelques changemens & additions, les unes favorables, les autres contraires aux représentans, selon qu'il m'avoit paru nécessaire pour faire un tout plus solide & bien pondéré. J'avois écrit cette lettre à la hâte; elle étoit très-longue. Je l'envoyai ouverte à M. Coindet, le priant de la faire passer à son adresse, & de vous en envoyer en même temps une copie. Quelques jours après, il me marqua n'avoir rien fait de tout cela, parce qu'il ne trouvoit pas que cette lettre allât à son but. Il est venu me voir, & je me la suis fait rendre. J'offre de vous l'envoyer quand il vous plaira, afin que vous en puissiez juger vous-même. Comme le moment pressoit, & que je prévoyois un peu ce qu'a fait

M. Coindet, j'avois envoyé en même temps, le brouillon de la même lettre en duplicata, directement à M. d'Ivernois, dont les amis ne l'ont pas non plus approuvée; & il m'est arrivé ce qu'il arrive ordinairement à tout homme impartial entre deux partis échauffés, qui cherche sincèrement l'intérêt commun, & ne va qu'au bien de la chose; j'ai déplu également des deux côtés. Voyant les esprits si peu disposés encore à se rapprocher, & sentant toutefois, combien la plus prompte pacification vous est à tous importante & nécessaire, j'ai eu depuis; une autre idée que j'ai communiquée encore à M. d'Ivernois; mais je ne fais s'il aura reçu ma lettre. Ce seroit de tâcher du moins, de faire un règlement provisionnel pour vingt ans, au bout desquels on pourroit l'annuller, ou le confirmer, selon qu'on l'auroit reconnu bon ou mauvais à l'usage. On doit tout faire pour appaiser ce moment de chaleur qui peut avoir les suites les plus funestes. Quand

on ne se fera plus un devoir cruel de m'affliger, quand je ne serai plus, & que les circonstances seront changées, les esprits se rapprocheront naturellement, & chacun sentira tôt ou tard, que son plus vrai bien n'est que dans le bien de la patrie.

Vous devez le savoir, monsieur; si j'en avois été cru, non-seulement on n'eût point soutenu les représentations, mais on n'en eût point fait; car naturellement je sentoís qu'elles ne pouvoient avoir ni succès ni suite, que tout étoit contre les représentans, & qu'ils seroient infailliblement les victimes de leur zele patriotique. J'étois bien éloigné de prévoir le grand & beau spectacle qu'ils viennent de donner à l'univers, & qui, quoi qu'en puissent dire nos contemporains, fera l'admiration de la postérité. Cela devoit bien guérir vos magistrats, d'ailleurs éclairés, si sages sur tout autre point, de l'erreur de regarder le peuple de Geneve comme une populace ordinaire

Tant qu'ils ont agi sur ce faux préjugé, ils ont fait de grandes fautes qu'ils ont bien payées; & je prédis qu'il en fera de même, tant qu'ils s'obstineront dans ce mépris très-mal entendu. Quand on veut asservir un peuple libre, il faut savoir employer des moyens assortis à son génie, & rien n'est plus aisé; mais ils sont loin de ces moyens là. Je reviens à moi: le malheur que j'ai eu d'être impliqué dans les commencemens de vos troubles, m'a fait un devoir dont je ne me suis jamais départi, de n'être ni la cause ni le prétexte de leur continuation. C'est ce qui m'a empêché d'aller purger le décret; c'est ce qui m'a fait renoncer à ma bourgeoisie; c'est ce qui m'a fait faire le serment solennel de ne rentrer jamais dans Geneve; c'est ce qui m'a fait écrire & parler à tous mes amis, comme j'ai toujours fait: & j'ai encore renouvelé en dernier lieu, à M. d'Ivernois, les mêmes déclarations que j'ai souvent faites sur cet article; ajoutant même que, s'il ne tenoit qu'à

une démarche aussi respectueuse qu'il soit possible, pour appaiser l'animosité du Conseil, j'étois prêt à la faire hautement, & de tout mon cœur. Pourvu que vous ayez la paix, rien ne me coûtera, monsieur, je vous proteste; & cela, sans espoir d'aucun retour de justice & d'honnêteté de la part de personne. Les réparations qui me sont dues, ne me seront faites qu'après ma mort, je le fais; mais elles seront grandes & sincères: j'y compte, & cela me suffit. Malheureusement, je ne peux rien; je n'ai nulle espèce de crédit dans Geneve, pas même parmi les représentans. Si j'en avois eu, je vous le répète, tout ce qui s'est fait, ne se seroit point fait. D'ailleurs, je ne puis qu'exhorter; mais je ne veux pas tromper. Je dirai, comme je le crois, que la paix vaut mieux que la liberté; qu'il ne reste plus d'asyle à la liberté sur la terre, que dans le cœur de l'homme juste, & que ce n'est pas la peine de se battre pour le reste. Mais quand

s'agira de pefer un projet , & d'en dire mon sentiment , je le dirai fans déguifement. Encore une fois , je veux exhorter , mais non pas tromper.

Je fuis bien aife , monfieur , que vous penfiez favoir que je fuis tranquille , & que cela vous faffe plaifir. Cependant , fi vous connoiffiez ma véritable fituation , vous ne me croiriez pas fi hors des mains de M. Hume ; & vous ne vous adrefferiez pas à M. Coindet , pour dire le mal que vous pouvez penfer de cet homme là. Adieu , monfieur ; je ferai toujours cas de votre amitié , & je ferai toujours flatté d'en recevoir des témoignages ; mais comme vous n'ignorez , ni mon habitation , ni le nom que j'y porte , vous me ferez plaifir de m'écrire directement par préférence , ou de faire paffer vos lettres par d'autres mains ; & fur-tout , ne foyez jamais la dupe de ceux qui font le plus de bruit de leur grande amitié pour moi. J'oubliois de vous dire que M. Coindet ne m'envoya que le 29 , c'eft-à-dire ,

le lendemain du Conseil - général , votre lettre du 10 ; que je ne la reçus que le 3 mars , & que par conséquent , il n'étoit plus temps d'en faire usage. Du reste , ordonnez. Je suis prêt.

L E T T R E

A M. D'IVERNOIS.

Au château de Trye , le 8 mars 1768.

VOTRE lettre , mon ami , du 29 me fait frémir. Ah , cruels amis ! quelles angoisses vous me donnez ! N'ai - je donc pas assez des miennes ? Je vous exhorte de toutes les puissances de mon ame , de renoncer à ce malheureux grabean , qui fera la cause de votre perte , & qui va susciter contre vous la clameur universelle , qui jusqu'à présent étoit en votre faveur. Cherchez d'autres équivalens ; consultez vos lumieres ; pesez , imaginez , proposez : mais , je vous en conjure , hâtez - vous de finir , & de finir en homme

de bien & de paix , & avec autant de modération , de sagesse & de gloire , que vous avez commencé. N'attendez pas que votre étonnante union se relâche , & ne comptez pas qu'un pareil miracle dure encore long - temps. L'expédient d'un règlement provisionnel peut vous faire passer sur bien des choses qui pourront avoir leur correctif dans un meilleur temps. Ce moment court & passager vous est favorable ; mais si vous ne le saisissez rapidement , il va vous échapper ; tout est contre vous , & vous êtes perdus. Je pense bien différemment de vous , sur la chance générale de l'avenir ; car je suis très - persuadé que dans dix ans , & surtout dans vingt , elle sera beaucoup plus avantageuse à la cause des représentans , & cela me paroît infailible : mais on ne peut pas tout dire par lettres ; cela deviendrait trop long. Enfin , je vous en conjure derechef par vos familles , par votre patrie , par tous vos devoirs , finissez , & promptement , dussiez-vous beau-

coup céder. Ne changez pas la confiance en opiniâtreté ; c'est le seul moyen de conserver l'estime publique , que vous avez acquise , & dont vous sentirez le prix un jour. Mon cœur est si plein de cette nécessité d'un prompt accord , qu'il voudroit s'élancer au milieu de vous , se verser dans tous les vôtres , pour vous la faire sentir.

Je diffère de vous rembourser les cent francs que vous avez avancés pour moi , dans l'espoir d'une occasion plus commode. Lorsque vous songerez à réaliser votre ancien projet , point de confidens , point de bruit , point de noms ; & sur-tout , défiez-vous par préférence , de ceux qui font ostentation de leur grande amitié pour moi. Adieu , mon ami. Dieu veuille bénir vos travaux & les couronner ! Je vous embrasse.



L E T T R E

A M. le marquis DE MIRABEAU.

9 mars 1768.

JE ne vous répéterai pas, mon illustre ami, les monotones excuses de mes longs silences, d'autant moins que ce seroit tous-jours à recommencer : car à mesure que moi, mon abattement & mon découragement augmentent, ma paresse augmente en votre même raison. Je n'ai plus d'activité pour rien ; plus même pour la promenade, à tout, laquelle d'ailleurs je suis forcé de renoncer depuis quelque temps. Réduit au travail très-fatigant de me lever ou de me coucher, je trouve cela de trop en-fer ! Je ore ; du reste je suis nul. Ce n'est pas seulement là, le mieux pour ma paresse ; c'est le mieux aussi pour ma raison : & comme rien n'use plus vainement la vie de regimber contre la nécessité, le meilleur parti qui me reste à prendre &

que je prends, est de laisser faire sans résistance, ceux qui disposent ici de moi.

La proposition d'aller vous voir Fleury, est aussi charmante qu'honnête & je sens que l'aimable société que j'y trouverois, seroit en effet un spécifique excellent contre ma tristesse. Vos expédiens, mon illustre ami, vont mieux mon cœur que votre morale; je la trouve trop haute pour moi, plus stoïque que consolante; & rien ne me paroît moi-même calmant pour les gens qui souffrent, que de leur prouver qu'ils n'ont point de mal. Ce pèlerinage me tente beaucoup, & c'est précisément pour cela, que je crains de ne le pouvoir faire: il ne m'est pas donné d'avoir tant de plaisir. Au reste, je ne vois d'obstacle vraiment dirimant, dans la durée de mon état présent, qui ne me permettroit pas d'entreprendre ce voyage, quoiqu'assez court. Quant à votre volonté, je vous jure qu'elle y est toute entière, de même que la sécurité. La certitude que vous ne voudriez pas m'exprimer

sans
moi.
voir
néte
ne j'
cifique
exp
ieux
trou
que q
t moi
nt, q
t de m
, & c
crains
pas do
je ne
ant,
t, qui
rendre
Quant
y est t
curité.
oudriez
m'exp

m'exposer, & l'expérience que votre hospitalité est aussi sûre que douce. De plus, le refuge que je suis venu chercher au sein de votre nation, sans précautions d'aucune espece, sans autre sûreté que mon estime pour elle, doit montrer ce que j'en pense, & que je ne prends pas pour argent comptant, les terreurs que l'on cherche à me donner. Enfin, quand un homme de mon humeur, & qui n'a rien à se reprocher, veut bien, en se livrant sans réserve à ceux qu'il pourroit craindre, se soumettre aux précautions suffisantes pour ne les pas forcer à le voir : assurément une telle conduite marque, non pas de l'arrogance, mais de la confiance ; elle est un témoignage d'estime auquel on doit être sensible, & non pas une témérité dont on se puisse offenser. Je suis certain qu'aucun esprit bien fait ne peut penser autrement.

Comptez donc, mon illustre ami, qu'aucune crainte ne m'empêchera de vous aller voir. Je n'ai rien altéré d'

droit de ma liberté, & difficilement ferois - je jamais de ce droit, un usage plus agréable que celui que vous m'avez proposé. Mais mon état présent ne me permet cet espoir, qu'autant qu'il changera en mieux avec la saison; c'est de quoi je ne puis juger que quand elle sera venue. En attendant, recevez mon respect, mes remerciemens & mes embrassemens les plus tendres.

L E T T R E

*A M. DE LA LANDE.**Mars 1768.*

Vous n'êtes pas, monsieur, de ceux qui s'amusent à rendre aux infortunés, des honneurs ironiques, & qui couronnent la victime qu'ils veulent sacrifier. Ainsi, tout ce que je conclus des louanges dont il vous plait de m'accabler, dans la lettre que vous m'avez fait la faveur de m'écrire, est que la générosité vous

entraîne à outrer le respect que l'on doit à l'adversité. J'attribue à un sentiment aussi louable, le compte avantageux que vous avez bien voulu rendre de mon Dictionnaire; & votre extrait me paroît fait avec beaucoup d'esprit, de méthode & d'art. Si cependant vous eussiez choisi moins scrupuleusement les endroits où la musique françoise est le plus maltraitée, je ne fais si cette réserve eût été nuisible à la chose; mais je crois qu'elle eût été favorable à l'auteur. J'aurois bien aussi quelquefois désiré un autre choix des articles que vous avez pris la peine d'extraire, quelques-uns de ces articles n'étant que de remplissage, d'autres, extraits ou compilés de divers auteurs, tandis que la plupart des articles importants m'appartiennent uniquement, & sont meilleurs en eux-mêmes; tels que *accent, consonnance, dissonnance, expression, goût, harmonie, intervalle, licence, opéra, son, tempérament, unité de mélodie, voix, &c.* & sur-tout l'article

enharmonique, dans lequel j'ose croire que ce genre difficile, & jusqu'à présent très-mal entendu, est mieux expliqué que dans aucun autre livre. Pardon, monsieur, de la liberté avec laquelle j'ose vous dire ma pensée; je la soumets avec une pleine confiance, à votre décision, qui n'exige pas de vous, une nouvelle peine, puisque vous avez été appelé à lire le livre entier; ennui dont je vous fais à la fois, mes remerciemens & mes excuses.

Je me souviens, monsieur, avec plaisir & reconnoissance, de la visite dont vous m'honorâtes à Montmorency, & du desir qu'elle me laissa de jouir quelquefois du même avantage. Je compte parmi les malheurs de ma vie, celui de ne pouvoir cultiver une si bonne connoissance, & mériter peut-être un jour de votre part, moins d'éloges & plus de bontés.



L E T T R E

A M. D'IVERNON.

28 mars 1768.

JE ne me pardonnerois pas, mon ami, de vous laisser l'inquiétude qu'a pu vous donner ma précédente lettre, sur les idées dont j'étois frappé en l'écrivant. Je fis ma promenade agréablement; je revins heureusement; je reçus des nouvelles qui me firent plaisir; & voyant que rien de tout ce que j'avois imaginé, n'est arrivé, je commence à craindre, après tant de malheurs réels, d'en voir quelquefois d'imaginaires, qui peuvent agir sur mon cerveau. Ce que je fais bien certainement, c'est que, quelqu'altération qui survienne à ma tête, mon cœur restera toujours le même, & qu'il vous aimera toujours. J'espère que vous commencez à goûter les doux fruits de la paix. Que vous êtes heureux ! Ne cessez jamais de

Père. Je vous embrasse de tout mon cœur.

L E T T R E

A U M Ê M E.

26 avril 1768.

QUOIQUE je fusse accoutumé, mon bon ami, à recevoir de vous des paquets fréquens & coûteux, j'ai été vivement alarmé à la vue du dernier, taxé & payé six livres quatre sols de port. J'ai cru d'abord qu'il s'agissoit de quelque nouveau trouble dans votre ville, dont vous m'envoyiez à la hâte l'important & cruel détail; mais à peine en ai-je parcouru cinq ou six lignes, que je me suis tranquillisé, voyant de quoi il s'agissoit; & de peur d'être tenté d'en lire davantage, je me suis pressé de jeter mes six livres quatre sols au feu, surpris, je l'avoue, que mon ami, M. d'Ivernois, m'envoyât de pareils paquets, de si loin, par la

mon
—
poste, & bien plus surpris encore, qu'il m'osât conseiller d'y répondre. Mes conseils, mon bon ami, me paroissent meilleurs que les vôtres, & ne méritoient assurément pas un pareil retour de votre part.

768.

mon
quets
ment
payé
cru
nou-
vous
cruel
ouru
tran-
t ; &
tage,
ivees
rouc,
voyât
ar la

A mon départ pour Gisors, regardant cette course comme périlleuse, je vous envoyai un billet de cent francs sur Mad. Duchesne, afin que s'il m'arrivoit de moi, vous n'en fussiez pas pour ces cent francs, dont vous m'aviez fait l'avance. Il vous a plu de supposer que cet envoi vouloit dire, ne venez pas. Une interprétation si bizarre, est peu naturelle ; si je vous connoissois moins, je croirois, moi, qu'elle étoit de votre part, un mauvais prétexte pour ne pas venir, après m'en avoir témoigné tant d'envie : mais je ne suis pas si prompt que vous, à m'interpréter les motifs de mes amis ; & je me contenterai de vous assurer, avec vérité, que rien jamais ne fut plus éloigné de ma pensée, en écrivant ce

billet, que le motif que vous m'avez supposé.

Si j'étois en état de faire d'une manière satisfaisante, la lettre dont vous m'avez dit le sujet, je vous en enverrois ci-joint le modèle ; mais mon cœur ferré, ma tête en désordre, toutes mes facultés troublées, ne me permettent plus de rien écrire avec soin, même avec clarté ; & il ne me reste précisément qu'assez de faiblesse, pour ne plus entreprendre ce que je ne suis plus en état d'exécuter. Il n'y a point à ce refus, de mauvaise volonté, je vous le jure ; & je suis désormais hors d'état d'écrire pour moi-même, les choses même les plus simples, & dont j'aurois le plus grand besoin.

Je crois, mon bon ami, pour de bonnes raisons, devoir renoncer à la pension du roi d'Angleterre ; & pour des raisons non moins bonnes, j'ai rompu irrévocablement l'accord que j'avois fait avec M. du Peyrou. Je ne vous consulte pas sur ces résolutions, je vous en rends

avez compte ; ainsi vous pouvez vous épargner d'inutiles efforts pour m'en dissuader. Il est vrai que , foible , infirme , découragé , je reste à peu près sans pain sur mes vieux jours , & hors d'état d'en gagner. Mais qu'à cela ne tienne ; la Providence y pourvoira de maniere ou d'autre. Tant que j'ai vécu pauvre , j'ai vécu heureux ; & ce n'est que quand rien ne m'a manqué pour le nécessaire , que je me suis senti le plus malheureux des mortels. Peut-être le bonheur , ou du moins le repos que je cherche , reviendra-t-il avec mon ancienne pauvreté. Une attention que vous devriez peut-être à l'état où je rentre , seroit d'être un peu moins prodigue en envois coûteux par la poste , & de ne pas vous imaginer qu'en me proposant le remboursement des ports , vous ferez pris au mot. Il est beaucoup plus honnête avec des amis , dans le cas où je me trouve , de leur économiser la dépense , que d'offrir de la leur rembourser.

Bon jour, mon cher d'Ivernois; je vous aime & vous embrasse de tout mon cœur.

J'espere que vous n'irez pas inquiéter ma bonne vieille tante, sur la suite de sa petite pension. Tant qu'elle & moi vivrons, elle lui sera continuée, quoi qu'il arrive, à moins que je ne sois tout-à-fait sur le point de mourir de faim; & j'ai confiance que cela n'arrivera pas.

P. S. Quand M. du Peyrou me marqua que la salle de comédie avoit été brûlée, je craignis le contre-coup de cet accident pour la cause des représentans: mais que se soit à moi que Voltaire l'impute, je vois là de quoi rire; je n'y vois point du tout de quoi répondre, ni se fâcher. Les amis de ce pauvre homme feroient bien de le faire baigner & saigner de temps en temps.



L E T T R E

*A M. le Prince DE CONTI.**A Trye - le - Château, juin 1768.*

MONSEIGNEUR. Ceux qui composent votre maison (je n'en excepte personne) sont peu faits pour me connoître. Soit qu'ils me prennent pour un espion, soit qu'ils me croient honnête homme, tous doivent également craindre mes regards. Aussi, monseigneur, ils n'ont rien épargné, & ils n'épargneront rien, chacun par les manœuvres qui leur conviennent, pour me rendre haïssable & méprisable à tous les yeux, & pour me forcer de sortir enfin de votre château. Monseigneur, en cela, je dois & je veux leur complaire. Les graces dont m'a comblé Votre Altesse Sérénissime, suffisent pour me consoler de tous les malheurs qui m'attendent en sortant de cet asyle, où la gloire & l'opprobre ont partagé mon séjour. Ma vie &

mon cœur sont à vous , mais mon honneur est à moi ; permettez que j'obéisse à la voix qui crie , & que je sorte dès demain , de chez vous. J'ose dire que vous le devez. Ne laissez pas un coquin de ma espèce , parmi ces honnêtes gens.

L E T T R E

*A Mlle. LE VASSEUR, sous le nom
de Mlle. RENOÜ.*

*A Grenoble , ce 25 juillet , à trois heures
du matin , 1766*

DANS une heure d'ici , chere amie , j'irai partir de Chambéry , muni de bons passe - ports & de la protection des puissances , mais non pas du fauf-conduit des philosophes , que vous savez. Si mon voyage se fait heureusement , je compte être ici de retour avant la fin de la semaine , & je vous écrirai sur-le-champ. Si vous ne recevez pas dans huit jours de mes nouvelles , n'en attendez plus.

disposé

disposez de vous, à l'aide des protections, en qui vous savez que j'ai toute confiance, & qui ne vous abandonneront pas. Vous savez où sont les effets, en quoi consistoient nos dernières ressources; tout est à vous. Je suis certain que les gens d'honneur qui en sont dépositaires, ne tromperont point mes intentions ni mes espérances. Pesez bien toute chose, avant de prendre un parti. Consultez Mad. l'abbesse; elle est bienfaisante, éclairée; elle nous aime, elle vous conseillera bien; mais je doute qu'elle vous conseille de rester auprès d'elle. Ce n'est pas dans une communauté qu'on trouve la liberté ni la paix; vous êtes accoutumée à l'une, & vous avez besoin de l'autre. Pour être libre & tranquille, soyez chez vous, & ne vous laissez subjuguier par personne. Si j'avois un conseil à vous donner, ce seroit de venir à Lyon. Voyez l'aimable Madelon; demeurez, non chez elle, mais auprès d'elle. Cette excellente fille a rempli de tout point mon pronostic.

Elle n'avoit pas quinze ans , que j'ai hautement annoncé quelle femme & quelle mere elle seroit un jour. Elle l'est maintenant , & graces au ciel , si solidement & avec si peu d'éclat , que sa mere , son mari , ses freres , ses sœurs , tous ses proches ne se doutent pas eux-mêmes du profond respect qu'ils lui portent , & croient ne faire que l'aimer de tout leur cœur. Aimez-la comme ils font , chere amie ; elle en est digne , & vous le rendra bien. Tout ce qu'il restoit de vertu sur la terre , semble s'être réfugié dans vos deux cœurs. Souvenez-vous de votre ami l'une & l'autre ; parlez-en quelquefois entre vous. Puisse ma mémoire vous être toujours chere , & mourir parmi les hommes avec la derniere des deux !

Depuis mon départ de Trye , j'ai des preuves de jour en jour plus certaines , que l'œil vigilant de la malveillance ne me quitte pas d'un pas , & m'attend principalement sur la frontiere. Selon le parti qu'ils pourront prendre , ils me fe-

ront peut-être du bien sans le vouloir. Mon principal objet est bien, dans ce petit voyage, d'aller sur la tombe de cette tendre mere que vous avez connue, pleurer le malheur que j'ai eu de lui survivre; mais il y entre aussi, je l'avoue, du desir de donner si beau jeu à mes ennemis, qu'ils jouent enfin de leur reste: car vivre sans cesse entouré de leurs satellites flagorneurs & fourbes, est un état pour moi, pire que la mort. Si toutefois mon attente & mes conjectures me trompent, & que je revienne comme je suis allé, vous savez, chere sœur, chere amie, qu'ennuyé, dégoûté de la vie, je n'y cherchois & n'y trouvois plus d'autre plaisir, que de chercher à vous la rendre agréable & douce; dans ce qui peut m'en rester encore, je ne changerai ni d'occupation ni de goût. Adieu, chere sœur; je vous embrasse en frere & en ami.



L E T T R E

*A M. LALIAUD.**A Bourgoin, le 31 août 1768.*

Nous vous devons, & nous vous faisons, monsieur, Mlle. Renou & moi les plus vifs remerciemens de toutes vos bontés pour tous les deux; mais nous ne vous en ferons ni l'un ni l'autre, pour la compagnie de voyage que vous lui avez donnée. J'ai le plaisir d'avoir ici depuis quelques jours, celle de mes infortunes. Voyant qu'à tout prix, elle vouloit suivre ma destinée, j'ai fait en sorte au moins, qu'elle pût la suivre avec honneur. J'ai cru ne rien risquer de rendre indissoluble un attachement de vingt-cinq ans, que l'estime mutuelle, sans laquelle il n'y a point d'amitié durable, n'a fait qu'augmenter incessamment. La tendre & pure fraternité, dans laquelle nous vivons depuis treize ans, n'a point changé de

nature par le nœud conjugal ; elle est , & sera jusqu'à la mort ma femme , par la force de nos liens , & ma sœur , par leur pureté. Cet honnête & saint engagement a été contracté dans toute la simplicité , mais aussi dans toute la vérité de la nature , en présence de deux hommes de mérite & d'honneur , officiers d'artillerie , & l'un fils d'un de mes anciens amis du bon temps , c'est - à - dire , avant que j'eusse aucun nom dans le monde , & l'autre , maire de cette ville , & proche parent du premier. Durant cet acte si court & si simple , j'ai vu fondre en larmes ces deux dignes hommes , & je ne puis vous dire combien cette marque de la bonté de leurs cœurs m'a attaché à l'un & à l'autre.

Je ne suis pas plus avancé sur le choix de ma demeure , que quand j'eus l'honneur de vous voir à Lyon ; & tant de cabarets & de courtes ne facilitent pas un bon établissement. Les nouveaux voyages de laire me font peur , sur-tout à l'en-

trée de la saison où nous touchons ; & je prendrai le parti de m'arrêter volontairement ici , si je puis , avant que je me trouve , par ma situation , dans l'impossibilité d'y rester & dans celle d'aller plus loin. Ainsi , monsieur , je me vois forcé de renoncer pour cette année , à l'espoir de me rapprocher de vous , sauf à voir dans la suite , ce que je pourrai faire pour contenter mon desir à cet égard.

Recevez les salutations de ma femme , & celles , monsieur , d'un homme qui vous aime de tout son cœur.

L E T T R E

A M. le comte DE TONNERRE.

A Bourgoin , le 6 septembre 1768.

IL y a peu de résolutions & il n'y a point de répugnance , par - dessus lesquelles le desir d'approfondir l'affaire du sieur Thévenin , ne me fasse passer ; & si ma confrontation sous vos yeux , avec ces

& j'homme, peut vous engager, monsieur, à la suivre jusqu'au bout, je suis prêt à partir. Permettez seulement, que j'ose vous demander auparavant, l'assurance que ce voyage ne fera point inutile; que vous ne dédaignerez aucune des précautions convenables pour constater la vérité, tant à vos yeux qu'à ceux du public; & que le motif d'éviter l'éclat, que je ne crains point, n'arrêtera aucune des démarches nécessaires à cet effet. Il ne seroit assurément pas digne de votre générosité, ni de la protection dont vous m'honorez, que des imposteurs pussent à leur gré, me promener de ville en ville, m'attirer au milieu d'eux, & m'y rendre impunément le jouet de leurs sup pôts.

J'attends vos ordres, monsieur le comte; & quelque parti qu'il vous plaise de prendre sur cette affaire, dont je vous cause à regret la longue importunité, je vous supplie de vouloir bien me renvoyer la lettre de M. Bovier, & la copie de ma

réponse , que j'eus l'honneur de vous
envoyer.

Je vous supplie , monsieur le comte,
d'agréer avec bonté ma reconnoissance &
mon respect.

L E T T R E

A U M Ê M E.

A Bourgoin , le 18 septembre 1768.

MONSIEUR. Le contre - temps de votre
absence à mon arrivée à Grenoble, m'affec-
tua d'autant plus que , sentant combien il
m'importoit que , selon votre desir , mon
entrevue avec le sieur Thevenin se passât
sous vos yeux , & ne pouvant le trouver
qu'à l'aide de M. Bovier , que j'aurois
voulu ne pas voir , je me voyois forcé
d'attendre à Grenoble votre retour , à
quoi je ne pouvois me résoudre ; ou de
revenir l'attendre ici , ce qui m'exposoit
à un second voyage. J'aurois pris , mon-
sieur , ce dernier parti , sans la lettre

que vous me fîtes l'honneur de m'écrire le 15, & qui me fut envoyée à la nuit par M. Bovier. Je compris par cette lettre, qu'afin que mon voyage ne fût pas inutile, vous pensiez que je pouvois voir ledit Thevenin, quoiqu'en votre absence ; & c'est ce que je fis, par l'entremise de M. Bovier, auquel il fallut bien reconrir pour cela.

Je le vis tard, à la hâte, en deux reprises ; j'étois en proie à mille idées cruelles, indigné, navré de me voir, après soixante ans d'honneur, compromis, seul, loin de vous, fans appui, fans amis, vis-à-vis d'un pareil misérable, & sur-tout de lire dans les cœurs des assistans, & de ceux même à qui je m'étois confié, leur mauvaise volonté secrete.

Mais, quelque courte qu'ait été cette conférence, elle a suffi pour l'objet que je m'y proposois. Avant d'y venir, permettez-moi, monsieur le comte, une petite observation qui s'y rapporte. M. Bovier m'avoit induit en erreur, en me marquant

que c'étoit personnellement à moi , que ledit Thevenin avoit prêté neuf francs au lieu que Thevenin lui-même ne s'étoit seulement les avoir fait passer par la main d'autrui , en prêt ou en don (car il ne s'explique pas clairement là - dessus) à un homme appelé *Roussseau* , duquel au reste il ne donne pas le moindre renseignement , ni de son surnom , ni de son âge , ni de son état , ni de sa demeure , ni de sa figure , ni de son habit , excepté la couleur , & qu'il s'étoit signé dans une lettre , *le voyageur perpétuel*. M. Bovier sur le simple rapport d'un quidam qu'il dit ne pas connoître , part de ces seuls indices , & de celui du lieu où se sont vus ces deux hommes , pour m'écrire en ces termes : “ Je crois vous faire plaisir de vous rappeler un homme qui vous a rendu un service , il y a près de dix années , & qui se trouve aujourd'hui dans le cas que vous vous en souveniez. ” Ce même M. Bovier , dans sa lettre précédente , me parloit ainsi : “ Je vous ai

un; j'ai été émerveillé de trouver une
ame aussi belle que la vôtre, jointe à un
génie aussi sublime. „ Voilà, ce me sem-
ble, cette belle ame transformée un peu
légerement, en celle d'un vil emprun-
teur, & d'un plus vil banqueroutier. Il
faut que les belles ames soient bien com-
munes à Grenoble; car assurément on ne
les y met pas à haut prix.

Voici la substance de la déclaration
dit Thevenin, tant en présence de
M. Bovier & de sa famille, que de M. de
Champagneux, maire & châtelain de
Bourgoin, de son cousin M. de Roziere,
officier d'artillerie, & d'un autre officier
du même corps, leur ami, dont j'ignore
le nom; laquelle déclaration a été faite en
plusieurs fois, avec des variations, en
s'arrêtant, ou se reprenant; quoiqu'assuré-
ment il dût avoir la mémoire bien fraîche
de qu'il avoit dit tant de fois, & à
M. Bovier.

de la Charité-sur-Loire, qui est

son pays , venant en Suisse & passant aux Verrieres de Joux , dans un cabaret dont l'hôte s'appelle *Jeanin* , un homme nommé *Rousseau* , le voyant mettre à son nom , lui demanda s'il étoit catholique ; que là-dessus s'étant pris de conversation , cet homme lui donna une lettre de recommandation pour Yverdon ; qu'après avoir continué de demeurer ensemble dans le dit cabaret , ledit *Rousseau* le pria de lui prêter quelque argent , & lui donna deux jours après , deux autres lettres de recommandation , savoir , une seconde pour Yverdon , & l'autre pour Paris , où le *Rousseau* lui dit qu'il avoit mis sa signature , *le voyageur perpétuel* ; pour sa reconnoissance de ce service , lui *Thevenin* lui fit remettre neuf francs . *Jeanin* leur hôte , après un voyage qu'ils firent tous trois des Verrieres à Solothurn , où ils dînèrent encore ensemble , qu'ensuite ils se séparèrent ; que *Thevenin* se rendit de là à Yverdon , & porta les deux lettres de recommandation.

missions à leurs adresses, l'une pour M. de Faugnes, l'autre pour M. Haldimand ; que ne les ayant trouvés ni l'un ni l'autre, il remit ses lettres à leurs gens, sans que pendant deux ans qu'il resta sur les lieux, la fantaisie lui ait pris de retourner chez ces messieurs, voir, du moins par curiosité, l'effet de ces mêmes lettres qu'il avoit si bien payées. A l'égard de la lettre de recommandation pour Paris, signée le *voyageur perpétuel*, il l'envoya à la Charité-sur-Loire, à sa femme, qui la fit passer par le curé à son adresse, dont il ne se souvient point.

Quant à la personne dudit Rousseau, j'ai déjà dit qu'il ne s'en rappelloit rien, ni rien de ce qui s'y rapporte. Interrogé si ledit Rousseau portoit son chapeau sur la tête ou sous le bras, il a dit ne s'en pas souvenir ; s'il portoit perruque, ou s'il avoit ses cheveux, a dit qu'il ne s'en souvenoit pas non plus, & que cela ne faisoit pas une différence bien sensible. Interrogé sur l'habillement, il a dit que

tout ce qu'il s'en rappelloit, étoit qu'il portoit un habit gris, doublé de bleu ou de verd. Interrogé s'il favoit la demeure dudit Rousseau, a dit qu'il n'en favoit rien; s'il n'avoit plus eu de ses nouvelles, a dit que durant tout son séjour à Yverdon & à Estavayé, où il alla travailler en sortant de là, il n'a jamais plus ouï parler dudit Rousseau, & n'a su ce qu'il étoit devenu, jusqu'à ce qu'apprenant qu'il y avoit un M. Rousseau à Grenoble, il s'est adressé par le vicair de la paroisse, à son voisin M. Bovier pour savoir si ledit sieur Rousseau seroit point son homme des Verrieres chose qu'il n'a pourtant jamais affirmée ni dite, ni crue, mais dont il vouloit simplement s'informer.

Comme sa déclaration laissoit assez indéterminé le temps de l'époque, j'ai parcouru, pour le fixer, ceux de ses papiers qu'il a bien voulu me montrer & j'y ai trouvé un certificat daté du 3 juillet 1763, par lequel le sieur Cuche

chameiseur d'Yverdon , atteste que ledit Thevenin a demeuré chez lui , pendant environ deux ans , &c.

Supposant donc que Thevenin soit entré chez le sieur Cuche , immédiatement à son arrivée à Yverdon , & qu'il se soit rendu immédiatement à Yverdon , en quittant ledit Rousseau à S. Sulpice , cela détermine le temps de leur entrevue , à la fin de l'été 1761 au plus tard. Il est possible que cette époque remonte plus haut ; mais il ne l'est pas qu'elle soit plus récente , puisqu'il faudroit alors que cette rencontre se fût faite du temps que ledit Thevenin étoit déjà à Yverdon , au lieu qu'elle se fit avant qu'il y fût arrivé.

J'ai demandé à cet homme , le nom du maître chez lequel il travaille à Grenoble ; il me l'a dit ; je l'ai oublié. Je lui ai demandé pour qui ce maître travailloit , quelles étoient ses pratiques ; il m'a dit qu'il n'en savoit rien , & qu'il n'en connoissoit aucune. Je lui ai demandé s'il ne travailloit point pour son voisin M. Be-

vier le pere, qui est gantier; il m'a dit qu'il n'en favoit rien; & M. Bovier fil prenant la parole, a dit que non; & il falloit bien en effet, qu'ils ne se connusent point, puisque pour parvenir à lui parler, ledit Thevenin a eu recours au vicaire de la paroisse.

Voilà, dans ce qu'a dit cet homme tout ce qui me paroît avoir trait à la question.

Cette question en peut offrir deux distinctes. Premièrement, si ledit Thevenin dit vrai, ou s'il ment?

Supposant qu'il dit vrai, seconde question: Quel est l'homme nommé Rousseau auquel il a prêté son argent, sans connaître de lui que le nom? Car enfin l'identité des noms ne fait pas celle des personnes & il ne suffit pas, n'en déplaise à M. Bovier, de porter le nom de Rousseau, pour être par cela seul, le débiteur ou l'obligé du sieur Thevenin.

Il n'y a, selon le récit du dernier, que trois personnes en état d'en attester

m'a dit
vier fils
on ; &
connu
nir à la
cours a
homme
rait à la
deux di
Thevenin
nde que
Rouffea
as connu
l'identi
personne
à M. B
eau, po
ou l'obli
nier, q
attester

vérité ; savoir , le Rousseau dont il ne
connoît que le nom , Thevenin lui-même ,
& l'hôte Jeanin , qui est absent. D'ail-
leurs , le témoignage des deux premiers ,
comme parties , est nul , à moins qu'ils
ne soient d'accord ; & celui du dernier
seroit suspect , s'il favorisoit Thevenin ;
car il peut être son complice ; il peut
même être le seul frippon , comme vous
l'avez , monsieur , soupçonné vous-mê-
me ; il peut encore être gagné par ceux
qui ont aposté l'autre. Il n'est décisif qu'au
cas qu'il condamne Thevenin. En tout
état de cause , je ne vois pas à tout cela ,
de quoi faire preuve sans d'autres infor-
mations. Il est vrai que les circonstances
du récit de Thevenin ne feroient pas un
préjugé qui lui fût bien favorable , quand
même il auroit affaire au dernier des
malheureux , qui auroit tous les autres
préjugés contre lui : mais enfin tout cela
ne sont pas des preuves. Qu'un garçon
chamoiseur , qui court le pays pour
chercher de l'ouvrage , s'aïlle mettre à

genoux en parade , dans un cabaret protestant ; qu'un autre homme qui le voit , conclue de là qu'il est catholique , lui en fasse compliment , lui offre des lettres de recommandation , & lui demande de l'argent sans le connoître & sans en être connu d'aucune façon ; qu'au lieu de présumer de là , que l'emprunteur est un escroc , & que ses recommandations sont des torches - cul , l'autre transporté du bonheur de les obtenir , tire aussi-tôt neuf francs de sa bourse coffue ; qu'il ait même la complaisante délicatesse de ne les donner lui-même , à celui qui ose bien les lui demander ; qu'il attende pour cela , d'être en un autre lieu , & de le lui faire modestement présenter par un autre homme : tout cela , tout inepte & risible qu'il est , n'est pas absolument impossible.

Que le prêteur , ou donneur , passe trois jours avec l'emprunteur ; qu'il mange avec lui ; qu'il voyage avec lui , sans savoir comment il est fait , s'il porte pe-

et pr- ruque ou non , s'il est grand ou petit ,
le voit, noir ou blond , sans retenir la moindre
, lui en chose de sa figure : cela paroît si singu-
tres de lier , que je lui en fis l'objection. A cela ,
de l'ar- il me répondit qu'en marchant , lui The-
en être venin étoit derriere l'autre , & ne le
lieu de voyoit que par le dos ; & qu'à table , il
teur est ne le voyoit pas bien non plus , parce
adations que ledit Rousseau ne se tenoit pas assis ,
nsports mais se promenoit par la chambre en man-
ussi-tôt geant. Il faut convenir , en riant de plus
qu'il ait fort , que cela n'est pas encore impossible.

Il nel'est pas enfin , que desdites lettres
qui ose de recommandation si précieuses , aucune
de pour ne soit parvenue , attendu que ledit The-
de les venin , modeste pour les lettres comme
par un pour l'argent , ne voulut pas les rendre
inepte lui-même , ni s'informer au moins de
olumen leur effet , quoiqu'il demeurât dans le
même lieu qu'habitoient ceux à qui elles
asse trois étoient adressées , qu'il les vît peut-être
mange dix fois par jour , & que ce fût au moins
si , sans une curiosité fort naturelle de savoir si
rte per un coureur de cabarets , à l'affut des écus

des passans , pouvoit être réellement en liaison avec ces messieurs là. Si , comme il est à craindre , aucune desdites lettres n'est parvenue , ce seront ces coquins de valets , à qui l'honnête Thevenin les remises , qui lui auront joué le tour de les garder. Je ne dis rien de la lettre pour Paris ; il est si clair qu'une recommandation pour Paris est extrêmement utile à un garçon chamoiseur qui va travailler à Yverdon !

Pardon , monsieur ; je ris de ma simplicité , & j'admire votre patience : mais enfin , si Thevenin n'est pas un imposteur , il faut de nécessité absolue , que toutes ces folies soient autant de vérités.

Supposons - les telles , & passons outre. Voilà le généreux Thevenin créancier ou bienfaiteur d'un nommé *Roussseau* , lequel , comme le dit très - bien M. Bovier , doit être pénétré de reconnoissance. Quel est ce Roussseau ? Lui Thevenin n'en fait rien ; mais M. Bovier le fait pour lui & présume avec beaucoup de vraisemblance.

blance, que ce Rousseau est l'infortuné Jean-Jaques Rousseau, si connu par ses malheurs passés, & qui le sera bien plus encore par ceux que l'on lui prépare. Je ne sache pas cependant, que parmi ces multitudes d'atroces & ridicules charges, que ses ennemis inventent journellement contre lui, ils l'aient jamais accusé d'être un coureur de cabarets, un crocheteur de bourses, qui va pochetant quelques écus çà & là, chez le premier va-nu-pied qu'il rencontre. Si le Jean-Jaques Rousseau qu'on connoît, pouvoit s'abaisser à pareille infamie, il faudroit qu'on l'eût vu, pour le pouvoir croire; & encore après l'avoir vu, n'en croiroit-on rien. M. Bovier est moins incrédule; le simple doute d'un misérable qu'il ne connoît point, se transforme à ses yeux, en certitude, & lui prouve qu'une belle ame qu'il connoît, est celle du plus vil des mendiants, ou du plus lâche des frippons.

Si le Jean-Jaques Rousseau dont il

s'agit, n'est qu'un infame, ce n'est pas tout : il faut encore qu'il soit un sot ; car s'il accepte les neuf francs que ledit Thevenin ne lui donne pas de la main à la main, mais qu'il lui fait donner par un autre homme habitant du pays, il doit s'attendre qu'ils lui seront reprochés mille fois le jour : il doit compter qu'à chaque fois qu'on citera dans le pays quelque trait de sa facilité à répandre, & de sa répugnance à recevoir, le sieur Jeanin ne manquera pas de dire : *Eh, par dieu, cet homme n'est pas toujours si fier ; il a demandé & reçu neuf francs d'un faquin d'ouvrier qui logeoit dans mon auberge ; & j'en suis bien sûr, car c'est moi qui les ai livrés.* Quand on commence d'ameuter le peuple contre ce pauvre Jean-Jaques, & qu'on le faisoit lapider jusques dans son lit, Jeanin auroit fait sa fortune avec cette histoire ; son cabaret n'auroit pas désempli. Thevenin fait bien de la conter à Grenoble ; mais s'il l'osoit conter à S. Sulpice ou aux Verrieres, &

n'est pas dans tout le pays, où ce même Jean-Jacques a pourtant reçu tant d'outrages, & qu'il dît qu'elle le regarde, je suis sûr que les habitans lui cracheroient au nez.

Préjugés vrais ou faux à part, passons aux preuves, & permettez, monsieur le comte, que nous examinions un peu le rapport de notre homme, & que nous voyions s'il se peut rapporter à moi.

Le sieur Thevenin fit connoissance avec ledit Rousseau aux Verrieres, & ils y demeurèrent ensemble deux ou trois jours, logés chez Jeanin. J'ai demeuré long-temps à Motiers sans aller aux Verrieres, & je n'y ai jamais été qu'une seule fois, allant à Pontarlier avec M. de Sauttershain, dit dans le pays, le baron Sauttern. Je n'y couchai point en allant, j'en suis très-sûr : je suis très-persuadé que je n'y couchai point en revenant, quoique je n'en sois pas sûr de même ; mais si j'y couchai, ce fut sans y séjourner, & sans quitter le baron. Thevenin dit cependant, que son homme étoit seul,

Ma mémoire affoiblie me sert mal sur les faits récents : mais il en est, sur lesquels elle ne peut me tromper ; & je suis assuré de n'avoir jamais séjourné, ni peu, ni beaucoup, aux Verrieres, que je suis sûr de n'avoir jamais été à Pékin.

Je ne suis donc pas l'homme qui restai deux ou trois jours aux Verrieres, à contempler les génuflexions du d'Albion Thevenin.

Je ne peux guere être, non plus, celui qui lui demanda de l'argent à emprunter aux mêmes Verrieres, parce que, outre M. du Terreau, maire de ce lieu, j'y connoissois beaucoup un M. Braguet, très-galant homme, qui m'auroit fourni tout l'argent dont j'aurois eu besoin, & avec lequel j'ai eu bien des querelles, pour n'avoir pu tenir la promesse que je lui avois faite de l'y aller voir. Si j'aurois logé là seul, c'eût été chez lui, selon toute apparence, & non pas chez le sieur Jeanin, sur-tout quand j'aurois été sans argent.

Je ne suis point l'homme à l'habit gris doublé de bleu ou de verd, parce que je n'en ai jamais porté de pareil, durant tout mon séjour en Suisse. Je n'y ai jamais voyagé qu'en habit d'Arménien, qui sûrement n'étoit doublé ni de verd ni de bleu. Thevenin ne se souvient pas, si son homme avoit ses cheveux ou la perruque, s'il portoit son chapeau sur la tête ou sous le bras. Un Arménien ne porte point de chapeau du tout; & son équipage est trop remarquable, pour qu'on en perde totalement le souvenir, après avoir demeuré trois jours avec lui, & après l'avoir vu dans la chambre & en voyage, par-devant, par-derriere, & toutes les façons.

Je ne suis point l'homme qui a donné à Monsieur Thevenin une lettre de recommandation pour M. de Faugnes, que je ne connoissois pas même encore, quand Thevenin alla à Yverdon; & je ne suis point l'homme qui lui a donné une lettre de recommandation pour M. Hal-

dimand , que je n'ai connu de ma vie ,
que je ne crois pas même avoir été
retour d'Italie à Yverdon , sous la mêm
date. (1)

Je ne suis point l'homme qui a don
au sieur Thevenin une lettre de recom
mandation pour Paris , signée , *le voya*
geur perpétuel. Je ne crois pas avoir
mais employé cette plate signature.
je suis parfaitement sûr de n'avoir
l'employer à l'époque de ma prétendu
rencontre avec Thevenin ; car cette let
devant être antérieure à l'arrivée de
Thevenin à Yverdon , dut l'être à
forte raison , à son départ de la mêm
ville. Or , même en ce temps là ,
pouvois signer *le voyageur perpétuel* ,
aucune apparence de vérité d'aucun
pece ; car durant l'espace de dix-huit
depuis mon retour d'Italie à Paris ,
qu'à mon départ pour la Suisse , j

(1) J'ai appris seulement depuis
ques jours , que le secretaire bailliv
verdon s'appelloit aussi M. Haldim

vois fait qu'un seul voyage ; & il est absurde de donner le nom de *voyageur perpétuel* , à un homme qui ne fait qu'un voyage en dix-huit ans. Depuis la date de mon arrivée à Motiers , jusqu'à celle du départ de Thevenin d'Yverdon , je n'avois fait encore aucune promenade dans le pays , qui pût porter le nom de voyage. Ainsi cette signature , au moment que Thevenin la suppose , eût été non-seulement plate & sotté , mais fausse en tous sens , & de toute fausseté.

Il n'est pas non plus fort aisé de croire que je sois l'homme dont Thevenin n'a pas osé parler , durant tout son séjour en Suisse ; puisqu'on n'y parloit que de cet homme infernal , qui osoit croire en Dieu sans croire aux miracles , contre lequel les prédicans prêchoient avec le plus saint zele , & qu'ils nommoient hautement l'*Ante-Christ*. Je suis sûr qu'il n'y avoit pas dans toute la Suisse , un honnête chamoiseur qui n'édifiât son quartier , en m'y maudissant saintement mille

fois le jour ; & je crois que le benin Thevenin n'étoit pas des derniers à s'acquiescer de cette bonne œuvre. Mais sans rien conclure de tout cela , je finis par ma preuve péremptoire.

Je ne suis point l'homme qui a pu se trouver aux Verrieres & à S. Sulpice avec le sieur Thevenin , quand , venant de la Charité-sur-Loire , il alloit à Yverdon ; car il n'a pu passer aux Verrieres plus tard que l'été de 1761 , puisque le 30 juillet 1763 , il y avoit environ deux ans qu'il demouroit chez le sieur Cuhe , & probablement davantage , qu'il demouroit à Yverdon. Or , au vu & au su de toute la France , j'ai passé l'année entiere de 1761 , & la moitié de la suivante , tranquille à Montmorency. Je ne pouvois donc pas , dès l'année précédente , avoir couru les cabarets aux Verrieres & à S. Sulpice. Ajoutez , je vous supplie , qu'arrivant en Suisse , je n'allai pas tout de suite à Motiers ; ajoutez encore , qu'arrivé à Motiers , & tout occupé jusqu'à

l'hiver, de mon établissement, je ne fis aucun voyage du reste de l'année, ni bien avant dans la suivante. Selon Thevenin, notre rencontre a dû se faire avant qu'il allât à Yverdon; & selon la vérité, il étoit déjà parti de cette ville, quand je fis mon premier & unique voyage aux Verrieres : je n'étois donc pas l'homme portant le nom de Rousseau, qu'il y rencontra. C'est ce que j'avois à prouver.

Quel étoit cet homme? Je l'ignore. Ce que je fais, c'est que, pour que ledit Thevenin ne soit pas un imposteur, il faut que cet autre homme se trouve; c'est-à-dire, que son existence soit connue sur les lieux. Il faut qu'il s'y soit trouvé dans l'année 1761; qu'il s'appellât Rousseau; qu'il eût un habit gris, doublé de verd ou de bleu; qu'il ait écrit des lettres à Mrs. de Faugnes & Haldimand, qui par conséquent étoient de sa connoissance; qu'il ait écrit une autre lettre à Paris, signée *le voyageur perpétuel*; qu'après avoir passé deux jours avec Thevenin

aux Verrieres , ils aient encore été de compagnie à S. Sulpice , avec Jeanin leur hôte ; & qu'après y avoir dîné tous trois ensemble , ledit Thevenin ait fait donner audit Rousseau, neuf francs par ledit Jeanin. La vérification de tous ces faits git en informations , que je ne suis point en état de faire , & qui ne m'intéressent en aucune sorte , si ce n'est pour prouver ce que je fais bien sans cela , savoir , que ledit Thevenin est un imposteur aposté. J'ai pourtant écrit dans le pays , pour avoir là-dessus , des éclaircissemens dont j'aurai l'honneur , monsieur , de vous faire part , s'ils me parviennent. Mais comment pourrois-je espérer que des lettres de cette espece échapperont à l'interception , puisque celles même que j'adresse à M. le prince de Conti , n'y échappent pas , & que la dernière que j'eus l'honneur de lui écrire , & que je mis moi-même à la poste , en partant de Grenoble , ne lui est pas parvenue ? Mais ils auront beau faire : je me ris des ma-


chines qu'ils entassent sans cesse autour de moi; elles s'écrouleront par leur propre masse, & le cri de la vérité percera le ciel tôt ou tard.

Agréez, monsieur le comte, les assurances de mon respect. (*)

(*) *Apostille de l'auteur.*

NB. " Cette lettre est restée sans réponse, de même qu'une autre écrite encore l'ordinaire suivant, à M. le comte de Tonnerre, en lui en envoyant une, dans laquelle M. Roguin me donnoit des informations sur le sieur Thevenin, & qui ne m'a point été renvoyée. Depuis lors, je n'ai reçu, ni de M. de Tonnerre, ni d'aucune ame vivante, aucun avis de rien de ce qui s'est passé à Grenoble, au sujet de cette affaire, ni de ce qu'est devenu ledit Thevenin. „

On peut rapprocher de la lettre qu'on vient de lire, une note relative à son objet, insérée dans le vol. XXIV, in-8°. page 501 de la Collection des œuvres de Bousleau, édition de Geneve, 1782.



L E T T R E

A M. LALIAUD.

A Bourgoin, le 21 septembre 1768

JE ne puis résister, monsieur, au desir de vous donner, par la copie ci-jointe, une idée de la manière dont je suis traité dans ce pays. Si-tôt que je fus parti de Grenoble, pour venir ici, l'on y déterminé un garçon chamoiseur, nommé Thevenin, qui me redemandoit neuf francs qu'il prétendoit m'avoir prêtés en Suisse & qu'il prétend à présent m'avoir demandés, parce que ceux qui l'instruisent, ont senti le ridicule de faire prêter de l'argent par un passant, à quelqu'un qui demeure dans le pays. Cette extravagante histoire qui par-tout ailleurs eût attiré au Thevenin le traitement qu'il mérite, lui attire ici la faveur publique ; & il n'y a personne à Grenoble, & parmi les gens qui m'entourent, qui ne donnât tout

(1)
permi
confor
affiche
colas -
Loire
de Gro
jusqu'
vant &
pnnie

monde , pour que Thevenin se trouvât l'honnête homme , & moi le frippon. Malheureusement pour eux , j'apprends à l'instant , par une lettre de Suisse , qui m'est arrivée sous couvert étranger , que ledit Thevenin a eu ci-devant l'honneur d'être condamné par un arrêt du parlement de Paris , à être marqué & envoyé aux galeres , pour fabrication de faux actes , dans un procès qu'il eut l'impudence d'intenter à M. Thevenin de Tanley , conseiller honoraire actuel au parlement , *rue des Enfans-Rouges , au Marais.* (1) J'ai écrit en Suisse , pour avoir des informations sur le compte de ce mi-

(1) L'arrêt est du 10 mars 1761. Il fut permis à *Jean Thevenin de Tanley & consors* , de le faire imprimer , publier & afficher. On y voit même , que ledit *Nicolas - Eloi Thevenin* , de la Charité - sur - Loire , est condamné au carcan , en place de Greve , pour y demeurer depuis midi jusqu'à deux heures , ayant écriteau devant & derriere , portant ces mots : *Calomniateur & imposteur infigne.*

féralable; je n'ai eu encore que cette seule réponse, qui heureusement n'est pas venue directement à mon adresse. J'ai écrit à M. de Faugnes, receveur-général des finances à Paris, lequel a connu, à ce qu'on me marque, ledit Thevenin; je n'en ai aucune réponse. Je crains bien que mes lettres ne soient interceptées à la poste. M. de Faugnes demeure rue *Feydau*. Si, sans vous incommoder, vous pouviez, monsieur, passer chez lui, & chez M. Thevenin de Tanley, vous tireriez peut-être de ces messieurs, des informations qui me seroient utiles pour confondre mon coquin, malgré la faveur de ses honnêtes protecteurs.

Je vois que ma diffamation est jurée, & qu'on veut l'opérer à tout prix. Mon intention n'est pas de daigner me défendre, quoiqu'en cette occasion, je n'ai pu résister au delir de démasquer l'impôsteur; mais j'avoue, qu'enfin dégoûté de la France, je n'aspire plus qu'à m'en éloigner, & du foyer des complots dont j

Suis la victime. Je n'espere pas échapper à mes ennemis, en quelque lieu que je me refugie ; mais en les forçant de multiplier leurs complices, je rends leur secret plus difficile à garder, & je le crois déjà au point de ne pouvoir me survivre. C'est tout ce qui me reste à desirer désormais. Bon jour, monsieur ; votre dernière lettre m'est bien parvenue ; cela me fait espérer le même bonheur pour celle-ci, & peut-être pour votre réponse. Faites-la un peu promptement, je vous supplie, si vous voulez que je la reçoive ; car dans une quinzaine de jours, je pourrois bien n'être plus ici. Ma femme vous prie d'agréer ses obéissances. Recevez mes très-humbles salutations.



L E T T R E

A U M Ê M E.

A Bourgoin , le 5 octobre 1768.

VOTRE lettre, monsieur, du 29 septembre, m'est parvenue en son temps, mais sans le duplicata; & je suis d'avis que vous ne vous donniez plus la peine d'en faire par cette voie, espérant que vos lettres continueront à me parvenir en droiture, ayant peut-être été ouvertes; mais n'importe pas, pourvu qu'elles parviennent. Si j'apperois une interruption, je chercherai une adresse intermédiaire, ici, si je puis, ou à Lyon.

Je suis bien touché de vos soins, & de la peine qu'ils vous donnent, à laquelle je suis très-sûr que vous n'avez pas regret: mais il est superflu que vous continuiez d'en prendre au sujet de ce coquin de Thevenin, dont l'imposture est maintenant dans un degré d'évidence, auquel

M.

M. de Tonnerre lui-même ne peut se refuser. Savez - vous là-dessus , quelle justice il se propose de me rendre , après m'avoir promis la protection la plus authentique pour tirer cette affaire au clair ? C'est d'imposer silence à cet homme ; & moi , toute la peine que je me suis donnée , étoit dans l'espérance qu'il le forceroit de parler. Ne parlons plus de ce misérable , ni de ceux qui l'ont mis en jeu. Je fais que l'impunité de celui - ci va les mettre à leur aise pour en susciter mille autres , & c'étoit pour cela , qu'il m'importoit de démasquer le premier. Je l'ai fait , cela me suffit ; il en viendrait maintenant cent par jour , que je ne daignerais pas leur répondre.

Quoique ma situation devienne plus misérable de jour en jour , que je me voie réduit à passer dans un cabaret , l'hiver dont je sens déjà les atteintes , & qu'il ne me reste pas une pierre pour y poser la tête , il n'y a point d'extrémité que je n'endure , plutôt que de retourner à

Trye ; & vous ne me proposeriez sûrement pas ce retour , si vous saviez ce qu'on m'y a fait souffrir , & entre les mains de quelles gens j'étois tombé . Je frémis seulement à y songer ; n'en parlons jamais , je vous prie.

Plus je réfléchis aux traitemens que j'éprouve , moins je puis comprendre qu'on me veut . Egalement tourmenté par quelque parti que je prenne , je n'ai ni liberté , ni de rester où je suis , ni d'aller où je veux ; je ne puis pas même obtenir de savoir où l'on veut que je sois , ni ce qu'on veut faire de moi . J'ai vainement désiré qu'on disposât ouvertement de moi ; personne ; ce seroit me mettre en repos & voilà ce qu'on ne veut pas . Tout ce que je sens est qu'on est importuné par mon existence , & qu'on veut faire de moi ce qu'on veut ; il est impossible de s'y prendre mieux pour cela . Il m'est cent fois venu dans l'esprit de proposer mon transport en Amérique , espérant qu'on voudroit bien m'y laisser .

tranquille, en quoi je crois bien que je me flattois trop : mais enfin j'en aurois fait de bon cœur la tentative, si nous étions plus en état, ma femme & moi, d'en supporter le voyage & l'air. Il me vient une autre idée, dont je veux vous parler, & que ma passion pour la botanique m'a fait naître : car voyant qu'on ne vouloit pas me laisser herboriser en repos, j'ai voulu quitter les plantes ; mais j'ai vu que je ne pouvois plus m'en passer : c'est une distraction qui m'est nécessaire absolument ; c'est un engourdissement d'enfant, mais qui me durera toute ma vie.

Je voudrois, monsieur, trouver quelque moyen d'aller la finir dans les isles de l'Archipel, dans celle de Chipre, ou dans quelque autre coin de la Grece ; il ne m'importe où, pourvu que je trouve un beau climat, fertile en végétaux, & que la charité chrétienne ne dispose plus de moi. J'ai dans l'esprit que la barbarie Turque me fera moins cruelle. Malheur.

rensement pour y aller, pour y vivre avec ma femme, j'ai besoin d'aide & de protection. Je ne saurois subsister là-bas sans ressource ; & sans quelque faveur de la Porte, ou quelque recommandation du moins, pour quelqu'un des consuls qui résident dans le pays, mon établissement y seroit totalement impossible. Comme je ne serois pas sans espoir d'y rendre mon séjour de quelque utilité au progrès de l'histoire naturelle & de la botanique, je croirois pouvoir à ce titre, obtenir quelque assistance des souverains qui se font honneur de le favoriser. Je ne suis pas un Tournefort, ni un Jusseu ; mais aussi je ne ferois pas ce travail en passant, plein d'autres vues, & par tâche ; je m'y livrerois tout entier, uniquement par plaisir, & jusqu'à la mort. Le goût, l'assiduité, la constance peuvent suppléer à beaucoup de connoissances, & même les donner à la fin. Si j'avois encore ma pension du roi d'Angleterre, elle me suffiroit, & je ne demanderois rien

finon qu'on favorisât mon passage , & qu'on m'accordât quelque recommandation. Mais sans y avoir renoncé formellement , je me suis mis dans le cas de ne pouvoir demander , ni desirer même honnêtement qu'elle me soit continuée ; & d'ailleurs , avant d'aller m'exiler là , pour le reste de mes jours , il me faudroit quelque assurance raisonnable de n'y pas être publié , & laissé mourir de faim. J'avoue qu'en faisant usage de mes propres ressources , j'en trouverois dans le fruit de mes travaux passés , de suffisantes pour subsister où que ce fût ; mais cela demanderoit d'autres arrangemens que ceux qui subsistent , & des soins que je ne suis plus en état d'y donner. Pardon , monsieur : je vous expose bien confusément l'idée qui m'est venue , & les obstacles que je vois à son exécution. Cependant , comme ces obstacles ne sont pas insurmontables , & que cette idée m'offre le seul espoir de repos qui me reste , j'ai cru devoir vous en parler , afin que sondant le terrain , si

l'occasion s'en présente, soit auprès de quelqu'un qui ait du crédit à la cour, & des protecteurs que vous me connoissiez, soit pour tâcher de savoir en quelle disposition l'on feroit à celle de Londres, pour protéger mes herborisations dans l'Archipel, vous puissiez me marquer si l'exil dans ce pays là, que je desire, peut être favorisé d'un des deux souverains. Au reste, il n'y a que ce moyen de le rendre praticable, & je ne me résoudrai jamais, avec quelque ardeur que je le desire, à recourir pour cela, à aucun particulier, quel qu'il soit. La voie la plus courte & la plus sûre de savoir là-dessus ce qui se peut faire, seroit à mon avis, de consulter Mad. la maréchale de Luxembourg. J'ai même une si pleine confiance, & dans sa bonté pour moi, & dans ses lumières, que je voudrois que vous ne parlassiez d'abord de ce projet qu'à elle seule ; que vous ne fissiez là-dessus, que ce qu'elle approuvera, & que vous n'y pensiez plus, si elle le juge impraticable.

de Vous m'avez écrit, monsieur, de com-
, & ter sur vous. Voilà ma réponse. Je mets
ez, mon sort dans vos mains, autant qu'il
dif- peut dépendre de moi. Adieu, monsieur ;
es, je vous embrasse de tout mon cœur.

L E T T R E

A M. le comte DE TONNERRE, en
lui envoyant l'écrit suivant.

A Bourgoin, le 9 octobre 1768.

M O N S I E U R. J'ai l'honneur de vous
plus envoyer ci-jointe, la déclaration juri-
effus dique du sieur Jeannet, çabaretier des
s, de Verrieres, relative à celle du sieur The-
kem- venin. De peur d'abuser de votre pa-
ance, tience, je m'abstiens de joindre à cette
s ses piece, celles que j'ai reçues en même
s ne temps, puisqu'elle suffit seule à la suite
elle des preuves que vous avez déjà, pour dé-
, que montrer pleinement, non l'erreur, mais
s n'y l'imposture de ce dernier. Je n'aurois af-
able- fûrement pas eu l'indiscrétion de vous

importuner de cette ridicule affaire, & son décidé, sur lequel M. Bovier se soit le porteur de parole de ce misérable n'eût excité ma juste indignation. Vous m'avez fait l'honneur de me marquer qu'après ce qui s'est passé, mon prétendu créancier se tiendra pour dit, qu'il fauvoit se flatter de trouver en moi débiteur. Voilà, monsieur le comte, quoi jamais il ne s'est flatté, je vous assure : mais il s'est flatté, premièrement de mentir, & m'avilir à son aise ; puis après avoir dit tout ce qu'il vouloit dire & n'ayant plus qu'à se taire, de se taire ensuite tranquillement ; & s'il étoit convaincu d'être un imposteur, de se taire néanmoins de cette affaire, confondant très-peu lui importe, mais impuni, triomphant. Pour un homme qui paraît si bête, je trouve qu'il n'a pas trop calculé.

Je vous supplie, monsieur, de vouloir bien ordonner, à votre commodité, que les deux picces ci-jointes me soient remises.

voquées avec la lettre de M. Roguin. Je sens que j'ai fort abusé dans cette occasion, de la permission que vous m'avez donnée de faire venir mes lettres sous votre pli. Je serai plus discret à l'avenir ; & si l'impunité du premier fourbe en suscite d'autres, elle me servira de leçon pour ne m'en plus tourmenter.

J'ai l'honneur, monsieur le comte, de vous assurer de tout mon respect.

Déclaration juridique du sieur Jeannet.

L'AN 1768, & le dix-neuvième jour du mois de septembre, par-devant noble & prudent Charles-Auguste du Terreau, bourgeois de Neuchatel & de Romainmotiers, maire pour S. M. le roi de Russie, notre souverain prince & seigneur, en la juridiction des Verrières ; administrant justice par jour extraordinaire, mais au lieu & heure accoutumés, en la présence des sieurs jurés en icelle près nommés :

Personnellement est comparu M. Guye

net, receveur pour S. M. & lieutenant en l'honorable cour de justice du Val-de-Travers, qui a représenté, qu'ayant reçu depuis peu, une lettre de M. J. J. Rousseau, datée de Bourgoin du 8 du courant, par laquelle il lui marque que le nommé Thevenin, chamoiseur de sa profession, lui ayant fait demander neuf livres argent de France, qu'il prétend lui avoir fait remettre en prêt, au logis du Soleil à S. Sulpice, il y a à peu près dix ans; & comme cet article est très intéressant à l'honneur de mondit sieur Rousseau, pour ne pas l'éclaircir, vu d'autant qu'il n'a jamais été dans le cas d'emprunter cette somme dudit Thevenin, & que cet article est contourné, c'est pourquoi mondit sieur le lieutenant Guynet se présente aujourd'hui par-devant cette honorable Justice, pour requérir que par connoissance, il puisse justifier authentiquement ce qu'il vient d'avancer; ayant pour cet effet, fait citer en témoignage, le sieur Jean-Henri Jean

net, cabaretier de ce lieu, présent, lequel & par qui l'argent que répète ledit Thevenin à mondit fleur Rousseau, doit, suivant lui, avoir été remis; requérant qu'avant de faire déposer ledit fleur Jean-net, il y soit appointé, ce qui a été
Connu.

Et pour y satisfaire, ledit fleur Jean-net étant comparu, a, après serment intimé sur les interrogats circonstanciés, à lui adressés, tendans à dire tout ce qu'il peut savoir de cette affaire, déposé comme suit :

Qu'il n'a aucune connoissance que le nommé Thevenin, chamoiseur, ait jamais prêté chez lui déposant, ni ailleurs, aucun argent à M. Jean-Jaques Rousseau, pendant tout le laps de temps qu'il a demeuré dans ce pays, n'ayant jamais eu l'honneur de voir dans son logis, mondit fleur Rousseau; bien est-il vrai qu'il y a à peu près cinq ans, qu'il le vit s'en venant du côté de Pontarlier, sans lui avoir parlé, ni l'avoir revu dès lors.

Il se rappelle aussi très-bien, qu'en 1762, pendant le courant du mois de mai, arriva chez lui un nommé Thevenin, qui se disoit être de la Charité-sur-Loire, réfugié dans ce pays, pour éviter l'effet d'une lettre de cachet obtenue contre lui, lequel étoit accompagné d'un nommé Guillobel, marchand horloger du même lieu; ledit Thevenin n'ayant fait journé chez lui que huit à dix jours pendant lequel temps arriva encore dans son logis, un nommé Decustreau, qu'il connoissoit depuis près de vingt ans, pour avoir logé chez lui à différentes fois, duquel il peut produire des lettres.

Ledit Decustreau partit au bout de quelques jours, pour Neuchatel; Thevenin avec lui Jeannet, l'accompagnèrent jusques à S. Sulpice, au logis du Soleil, où ils dînèrent. Après le départ dudit Decustreau, ledit Thevenin demanda au déposant s'il connoissoit ledit Decustreau; il lui répondit, qu'il le connoissoit pour avoir logé chez lui. Cette

demande

demande dudit Thevenin ayant excité au dépositant, la curiosité d'apprendre de lui, pourquoi il lui formoit cette question, ledit Thevenin lui répondit, que c'étoit à cause d'un écu de trois livres qu'il avoit prêté audit Decustreau, sur la demande qu'il lui en avoit faite. Et enfin ledit sieur Jeannet ajoute, que pendant tout le temps que ledit Thevenin a resté chez lui, il ne lui a point parlé de M. Rousseau, ni dit qu'il eût la moindre chose à faire avec lui; que ledit Thevenin, lorsqu'il arriva dans ce pays, n'avoit point de profession, ayant dès lors appris celle de chamoiseur à Estavayé-lac.

C'est tout ce que ledit sieur Jeannet a déclaré savoir sur cette affaire.

Enfin, mondit sieur le lieutenant a continué de dire, qu'étant nécessaire à M. Rousseau d'avoir le tout par écrit, pour lui servir en cas de besoin, il demandoit que par connoissance, il lui fût jugé; ce qui lui a été

Connu & jugé par les sieurs Jacques Lambelet doyen, & Jacob Perroud, tous deux justiciers dudit lieu, & par mondit sieur le maire ordonné au notaire soussigné, greffier des Verrières, de lui en faire l'expédition en cette forme. Le jour prédit 19 septembre 1768.

Par ordonnance. Signé, JEAN JAQUET

L E T T R E

A M. MOULTOU.

A Bourgoin, le 10 octobre 1768

Vos lettres, monsieur, me sont parvenues. Je ne répondis point à la première parce que vous m'annonciez votre prochain départ de Geneve; mais j'y eus à voir de votre part, la continuation d'une amitié, à laquelle je serai toujours sensible, & j'y trouvai la clef de bien des mystères, auxquels depuis long-temps je ne comprenois rien. Cela m'a fait rompre un peu imprudemment peut-être, avec

des ingrats, dont j'ai plus à craindre qu'à
espérer, après m'être perdu pour leur
service ; mais mon horreur pour toute
espece de déguisement, augmente avec
l'effet de ceux dont je suis la victime.
Aussi bien, dans l'état où l'on m'a ré-
duit, je puis désormais être franc im-
punément ; je n'en deviendrai pas plus
misérable.

J'ignore absolument ce que c'est que
le château de Lavagnac, à qui il appar-
tient, sur quel pied j'y pourrois loger,
s'il est habitable pour moi, c'est-à-dire,
à ma maniere, & meublé ; en un mot,
tout ce qui s'y rapporte, hors le peu que
vous m'en dites dans votre dernière let-
tre, & qui me paroît très-attractif. Coin-
cet ne m'en a jamais parlé, & cela ne
étonne guere. Votre courte description
du local est charmante. Vous m'offrez de
en dire davantage, & même d'aller
prendre des éclaircissemens sur les lieux.
J'ai bien tenté de vous prendre au mot ;
mais aller habiter un si beau lieu, moi qui

n'ai d'asyle qu'au cabaret, vous voir et passant, être voisin de M. Venel, pour lequel j'ai la plus véritable estime, tout cela m'attire assez fortement pour me déterminer probablement tout-à-fait, pour peu que les convenances dont j'ai besoin s'y rencontrent. A l'égard du profond secret que vous me promettez, vous n'êtes plus le maître; ne laissez pourtant pas de le garder autant qu'il vous sera possible : je vous en prie instamment puisque votre lettre a été ouverte, que celle qui lui servoit d'enveloppe, n'en l'ait pas été. Avis au lecteur.

J'apprends avec le plus vrai plaisir que votre voyage a été salutaire à la santé de Mad. Moulton. Mon empressement de vous voir est encore augmenté par le desir d'être connu d'elle & de lui agréer. Si je n'obtiens pas qu'elle me prouve votre amitié pour moi, & qu'elle en suive l'exemple, je réponds au moins que ce ne sera pas ma faute. Mais comme je desire m'arrêter un peu à Montpellier

pour voir M. Gouan & le jardin des plantes, je ne logerai pas chez vous. Je vous prierai seulement de me chercher deux chambres dans votre voisinage, & qui n'empêcheront pas, si je ne vous importune point, que vous ne me voyiez chez vous presque autant que si j'y logeois, à condition que vous ne fermerez pour cela votre porte à personne : les sociétés bonnes pour vous, seront sûrement très-bonnes pour moi ; & si je ne suis pas bon pour elles, ce ne sera pas la faute de ma volonté.

Vous savez sûrement que ma gouvernante, & mon amie, & ma sœur, & mon tout, est enfin devenue ma femme. Puisqu'elle a voulu suivre mon sort & partager toutes les misères de ma vie, j'ai dû faire au moins que ce fût avec honneur. Vingt-cinq ans d'union des cœurs ont produit enfin celle des personnes. L'estime & la confiance ont formé ce lien. S'il s'en formoit plus souvent sous les mêmes auspices, il y en auroit moins de

malheureux. Mad. Renou ne fera point l'ornement d'un cercle, & les belles dames riront d'elle, fans que cela la fâche; mais elle fera jusqu'à la fin de mes jours, la plus douce consolation peut-être l'unique, d'un homme qui en a le plus grand besoin.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

Vous pouvez m'écrire en droiture, M. Renou, à Bourgoin en Dauphiné.

L E T T R E

A M. LALIAUD.

A Bourgoin, le 23 octobre 1768

J'AI, monsieur, votre lettre du 13, & les autres. Je ne vous ferai point d'autres remerciemens des peines que je vous donne, que d'en profiter; il en est pourtant, que je voudrois vous éviter, comme celle des duplicata de vos lettres, que vous prenez inutilement, puisqu'il est de la dernière évidence que, si l'on pre

noit le parti de supprimer vos lettres, on supprimeroit encore plus certainement les duplicata.

Je sens l'impossibilité d'exécuter mon projet : vos raisons sont sans réplique ; mais je ne conviens pas qu'en supposant cette exécution possible, ce seroit donner plus beau jeu à mes ennemis : je suis certain de ne pouvoir pas plus éviter en France qu'en Angleterre, de tomber dans les mains de leurs satellites ; au lieu que les pachas ne se piquant pas de philosophie, & n'étant que médiocrement galans, les Machiavels & leurs amies ne disposeroient pas tout-à-fait aussi aisément d'eux, que de ceux d'ici. Le projet que vous substituez au mien, savoir, celui de ma retraite dans les Cévennes, a été le premier des miens, en songeant à quitter Trye. Je le proposai à M. le prince de Conti, qui s'y opposa & me força de l'abandonner. Ce projet eût été fort de mon goût, & le seroit encore ; mais je vous avoue qu'une habitation

tout-à-fait isolée m'effraie un peu , depuis que je vois dans ceux qui disposent de moi , tant d'ardeur à m'y confiner. Je ne fais ce qu'ils veulent faire de moi dans un désert ; mais ils m'y veulent entraîner à toute force , & je ne doute pas que ce ne soit l'une des raisons qui les a portés à me chasser de Trye , dont l'habitation ne leur paroissoit pas encore assez solitaire pour leur objet , quoique le vœu commun de Son Altesse , de Mad. la Maréchale & le mien , fût que j'y finisse mes jours. S'ils n'avoient voulu que s'assurer de moi , me diffamer à leur aise , sans que jamais je pusse dévoiler leurs trames aux yeux du public , ni même les pénétrer , c'étoit là qu'ils devoient me tenir , puis que , maîtres absolus dans la maison du prince , où il n'a lui-même aucun pouvoir , ils y dispoient de moi tout à leur gré. Cependant , après avoir tâché de me dissuader d'y entrer , & de me persuader d'en sortir , trouvant ma volonté inébranlable , ils ont fini par m'en chasser

vive force, par les mains du facripant que le maître avoit chargé de me protéger, mais qui se sentoît trop bien protégé ici, même par d'autres, pour avoir peur de défobéir. Que me veulent-ils maintenant qu'ils me tiennent tout-à-fait? Je l'ignore; je fais seulement qu'ils ne me veulent ni à Trye, ni dans une ville, ni au voisinage d'aucun ami, ni même au voisinage de personne, & qu'ils ne veulent autre chose encore, que simplement de s'assurer de moi. Convenez que voilà de quoi donner à penser. Comment le prince me protégera-t-il ailleurs, s'il n'a pu me protéger dans sa maison même? Que deviendrai-je dans ces montagnes, si je vais m'y fourrer sans préliminaire, sans connoissance, & sûr d'être, comme par-tout, la dupe & la victime du premier fourbe qui viendra me circonvenir? Si nous prenons des arrangements d'avance, il arrivera ce qui est toujours arrivé; c'est que M. le prince de Conti & Mad. la Maréchale ne pou-

vant les cacher aux Machiavélistes qui les entourent, & qui se gardent bien de laisser voir leurs desseins secrets, leur donneront le plus beau jeu du monde pour dresser d'avance leurs batteries dans le lieu que je dois habiter. Je serai attendu là, comme je l'étois à Grenoble & comme je le suis par-tout où l'on fait que je veux aller. Si c'est une maison isolée, la chose leur fera cent fois plus commode : ils n'auront à corrompre que les gens dont je dépendrai pour tout & en tout. Si ce n'étoit que pour m'espionner, à la bonne heure, & très-peu m'importe. Mais c'est pour autre chose, comme je vous l'ai prouvé. Et pourquoi ? Je l'ignore, & je m'y perds ; mais convenez que le doute n'est pas attirant.

Voilà, monsieur, des considérations que je vous prie de bien peser ; à quoi j'ajoute les incommodités infinies d'une habitation isolée, pour un étranger à mon âge, & dans mon état ; la dépense au moins triple ; les idées terribles auxquelles

les je dois être en proie , ainsi séquestré du genre humain , non volontairement & par goût , mais par force & pour assouvir la rage de mes oppresseurs : car d'ailleurs , je vous jure que mon même goût pour la solitude est plutôt augmenté que diminué par mes infortunes , & que si j'étois pleinement libre & maître de mon sort , je choisirois la plus profonde retraite pour y finir mes jours. Bien plus , une captivité déclarée n'auroit rien de pénible & de triste pour moi. Qu'on me traite comme on voudra , pourvu que ce soit ouvertement : je puis tout souffrir sans murmure ; mais mon cœur ne peut tenir aux flagorneries d'un sot fourbe , qui se croit fin parce qu'il est faux. J'étois tranquille aux cailloux des assassins de Motiers , & je puis l'être aux phrases des admirateurs de Grenoble.

Il faut vous dire encore , que ma situation présente est trop désagréable & violente , pour que je ne saisisse pas la première occasion d'en sortir : ainsi des

arrangemens d'une exécution éloignée ne peuvent jamais être pour moi, de engagements absolus, qui m'obligent à renoncer aux ressources qui peuvent se présenter dans l'intervalle. J'ai dû, monsieur, entrer avec vous dans ces détails auxquels je dois ajouter, que l'espece de liberté de disposer de moi, que mes ressources me laissent, n'est pas illimitée que ma situation la restreint tous les jours; que je ne puis former des projets que pour deux ou trois années, passées lesquelles, d'autres loix ordonneront de mon sort, & de celui de ma compagne; mais l'avenir éloigné ne m'a jamais effrayé. Je sens qu'en général, vivant ou mort, le temps est pour moi; mes ennemis le sentent aussi, & c'est ce qui les rend si désole; ils se pressent de jouer de leur reste: dès maintenant ils en ont trop fait pour que leurs manœuvres puissent rester long-temps cachées; & le moment qui doit les mettre en évidence, sera précisément celui où ils voudront les étendre sur l'avenir.

l'avenir. Vous êtes jeune, monsieur ; souvenez-vous de la prédiction que je vous fais , & soyez sûr que vous la verrez accomplie. Il me reste maintenant à vous dire que , prévenu de tout cela , vous pouvez agir comme votre cœur vous inspirera , & comme votre raison vous éclairera. Plein de confiance en vos sentimens & en vos lumières , certain que vous n'êtes pas homme à servir mes intérêts aux dépens de mon honneur , je vous donne toute ma confiance. Voyez Mad. la Maréchale : la mienne en elle , est toujours la même. Je compte également , & sur ses bontés , & sur celles de M. le prince de Conti : mais l'un est subjugué , l'autre ne l'est pas ; & je ratifie d'avance , tout ce que vous résoudrez avec elle , comme fait pour mon plus grand bien. A l'égard du titre dont vous me parlez , je tiendrai toujours à très-grand honneur d'appartenir à S. A. S. & il ne tiendra pas à moi de le mériter ; mais ce sont de

ces choses qui s'acceptent , & qui ne se demandent pas.

Je ne suis pas encore à la fin de mon bavardage , mais je suis à la fin de mon papier ; j'ai pourtant encore à vous dire que l'aventure de Thevenin a produit sur moi , l'effet que vous desiriez. Je me trouve moi-même fort ridicule d'avoir pris à cœur une pareille affaire ; ce que je n'aurois pourtant pas fait , je vous jure , si je n'eusse été sûr que c'étoit un drôle aposté. Je desirois , non par vengeance assurément , mais pour ma sûreté , qu'on dévoilât ses instigateurs : on ne l'a pas voulu , soit ; il en viendrait mille autres que je ne daignerois pas même répondre à ceux qui m'en parleroient. Bon jour , monsieur ; je vous embrasse de tout mon cœur.

P. S. J'oubliois de vous dire que mon chamoiseur est bien le cordonnier de M. de Tanley. Il apprit le métier de chamoiseur à Yverdon , après sa retraite. J'ai fait faire en Suisse , des informations , avec

la déposition juridique & légale, du
cabaretier Jeannet.

L E T T R E

A U M Ê M E.

A Bourgoin , le 2 novembre 1768.

DEPUIS la dernière lettre , monsieur ,
que je vous ai écrite , & dont je n'ai pas
encore la réponse , j'ai reçu de M. le duc
de Choiseul , un passe - port que je lui
avois demandé pour sortir du royaume ,
il y a près de six semaines , & auquel je
ne songeois plus. Me sentant de plus en
plus dans l'absolue nécessité de me servir
de ce passe - port , j'ai délibéré , dans la
cruelle extrémité où je me trouve , &
dans la saison où nous sommes , sur l'u-
sage que j'en ferois , ne voulant ni ne
pouvant le laisser écouler comme l'autre.
Vous serez étonné du résultat de ma déli-
bération , faite pourtant avec tout le poids ,
tout le sang - froid , toute la réflexion

H ij

dont je suis capable ; c'est de retourner en Angleterre , & d'y aller finir mes jours dans ma solitude de Wootton. Je crois cette résolution la plus sage que j'aie prise en ma vie , & j'ai pour un des garans de sa solidité, l'horreur qu'il m'a fallu surmonter pour la prendre , & telle qu'en cet instant même , je n'y puis penser sans frémir. Je ne puis , monsieur , vous en dire davantage dans une lettre : mon parti est pris , & je m'y sens inébranlable , à proportion de ce qu'il m'en a coûté pour le prendre. Voici une lettre qui s'y rapporte , & à laquelle je vous prie de vouloir bien donner cours. J'écris à M. l'ambassadeur d'Angleterre ; mais je ne fais s'il est à Paris. Vous m'obligeriez de vouloir bien vous en informer ; & si vous pouviez même parvenir à savoir s'il a reçu ma lettre , vous feriez une bonne œuvre de m'en donner avis : car tandis que j'attends ici sa réponse , mon passe-temps s'écoule , & le temps est précieux. Vous êtes trop clair-voyant pour

ne pas sentir, combien il m'importe que la solution que je vous communique, demeure secrète, & secrète sans exception: toutefois je n'exige rien de vous, que ce que la prudence & votre amitié en exigeront. Si M. l'ambassadeur d'Angleterre ébruite ce dessein, c'est toute autre chose; & d'ailleurs je ne l'en puis empêcher. En prenant mon parti sur ce point, vous sentez que je l'ai pris sur tout le reste. Je quitterai ce continent, comme je quitterois le séjour de la lune. L'autre fois ce n'étoit pas la même chose; j'y laissois des attachemens; j'y croyois laisser des amis. Pardon, monsieur; mais je parle des anciens. Vous sentez que les nouveaux, quelque vrais qu'ils soient, ne laissent pas ces déchiremens de cœur qui le font saigner durant toute la vie, par la rupture de la plus douce habitude qu'il puisse contracter. Toutes mes blessures saigneront, j'en conviens, le reste de mes jours; mais mes erreurs du moins

sont bien guéries : la cicatrice est faite de ce côté là. Je vous embrasse.

L E T T R E

A M. MOULTOU.

A Bourgoin, le 5 novembre 1768.

VOUS avez fait, cher Moulton, une perte que tous vos amis & tous les honnêtes gens doivent pleurer avec vous ; & j'en ai fait une en particulier, dans votre digne pere, par les sentimens dont il m'honorait, & dont tant de faux amis, dont je suis la victime, m'ont bien fait connoître le prix. C'est ainsi, cher Moulton, que je meurs en détail, dans tous ceux qui m'aiment ; tandis que ceux qui me haïssent & me trahissent, semblent trouver dans l'âge & dans les années, une nouvelle vigueur pour me tourmenter. Je vous entretiens de ma perte, au lieu de parler de la vôtre : mais la véritable douleur, qui n'a point de consolation,

ne fait guere en trouver pour autrui ; on console les indifférens , mais on s'afflige avec ses amis. Il me semble que si j'étois près de vous , que nous nous embrassassions , que nous pleurassions tous deux sans nous rien dire , nos cœurs se feroient beaucoup dit.

1768. Cruel ami , que de regrets vous me préparez dans votre description de *Lavagnac* ! Hélas ! ce beau séjour étoit l'asyle qu'il me falloit ; j'y aurois oublié , dans un doux repos , les ennuis de ma vie ; je pouvois espérer d'y trouver enfin de paisibles jours , & d'y attendre sans impatience , la mort qu'ailleurs je desirerai sans cesse. Il est trop tard. La fatale destinée qui m'entraîne , ordonne autrement de mon sort. Si j'en avois été le maître , si le prince lui-même eût été le maître chez lui , je ne ferois jamais sorti de Trye , dont il n'avoit rien épargné pour me rendre le séjour agréable. Jamais prince n'en a tant fait pour aucun particulier , qu'il en a daigné faire pour moi.

Je le mets ici à ma place, disoit-il à son officier ; je veux qu'il ait la même autorité que moi, & je n'entends pas qu'on lui offre rien, parce que je le fais le maître de tout. Il a même daigné me venir voir plusieurs fois, souper avec mec moi tête-à-tête, me dire en présence de toute la suite, qu'il venoit exprès pour cela, & ce qui m'a plus touché que tout le reste, s'abstenir même de chasser, de peur que le motif de son voyage ne fût équivoque. Hé bien, cher Moulton, malgré ses soins, ses ordres les plus absolus, malgré le desir, la passion j'ose dire, qu'il avoit de me rendre heureux dans la retraite qu'il m'avoit donnée, on est parvenu à m'en chasser, & cela par des moyens tels que l'horrible récit n'en sortira jamais de ma bouche ni de ma plume. Son Altesse a tout su, & n'a pu désapprouver ma retraite. Les bontés, la protection, l'amitié de ce grand homme m'ont suivi dans cette province, & n'ont pu me garantir des indignités que j'y ai souffertes.

Voyant qu'on ne me laisseroit jamais en repos dans le royaume, j'ai résolu d'en sortir; j'ai demandé un passe-port à M. de Choiseul, qui après m'avoir laissé longtemps sans réponse, vient enfin de m'envoyer ce passe-port. Sa lettre est très-polie, mais n'est que cela; il m'en avoit écrit auparavant, d'obligeantes. Ne point m'inviter à ne pas faire usage de ce passe-port, c'est m'inviter en quelque sorte à en faire usage. Il ne convient pas d'importuner les ministres pour rien: cependant, depuis le moment où j'ai demandé ce passe-port, jusqu'à celui où je l'ai obtenu, la saison s'est avancée; les Alpes se sont couvertes de glace & de neige; il n'y a plus de moyen de songer à les passer dans mon état. Mille considérations impossibles à détailler dans une lettre, m'ont forcé à prendre le parti le plus violent, le plus terrible, auquel mon cœur pût jamais se résoudre, mais le seul qui m'ait paru me rester; c'est de repasser en Angleterre, & d'aller finir mes malheureux

jours , dans ma triste solitude de Wootton , où depuis mon départ , le propriétaire m'a souvent rappelé par force cajoleries. Je viens de lui écrire en conséquence de cette résolution ; j'ai même écrit aussi à l'ambassadeur d'Angleterre : si ma proposition est acceptée , comme elle le sera infailliblement , je ne puis plus m'en dédire , & il faut partir. Rien ne peut égaler l'horreur que m'inspiré ce voyage : mais je ne vois plus de moyen de m'en tirer , sans mériter des reproches & à tout âge , sur-tout au mien , il vaut mieux être malheureux que coupable.

J'aurois doublement tort d'acheter par rien de repréhensible , le repos du peu de jours qui me restent à passer. Mais je vous avoue que ce beau séjour de Lavagnac , le voisinage de M. Venel , l'avantage d'être auprès de son ami , par conséquent d'un honnête homme , au lieu qu'à Trye , j'étois entre les mains du dernier des malheureux ; tout cela me suivra en idée dans ma sombre re-

traite, & y augmentera ma misere, pour
n'avoir pu faire mon bonheur. Ce qui me
tourmente encore plus en ce moment,
est une lueur de vaine esperance, dont
je vois l'illusion, mais qui m'inquiete
malgré que j'en aie. Quand mon sort
sera parfaitement décidé, & qu'il ne me
restera qu'à m'y soumettre, j'aurai plus
de tranquillité. C'est en attendant, un
grand soulagement pour mon cœur,
d'avoir épanché dans le vôtre, tout ce
détail de ma situation. Au reste, je suis
attendri d'imaginer vos dames, vous &
M. Venel, faisant ensemble ce pèlerinage
bienfaisant, qui mérite mieux que ceux
de Lorette, d'être mis au nombre des
œuvres de miséricorde. Recevez tous
les plus tendres remerciemens, & ceux
de ma femme; faites agréer ses respects
les miens à vos dames. Nous vous
embrassons & vous embrassons l'un & l'autre
de tout notre cœur.

P. S. J'ai proposé l'alternative de l'An-
leterre ou de Minorque, que j'aimerois

mieux à cause du climat. Si ce dernier parti est préféré, ne pourrions-nous nous voir avant mon départ, soit à Montpellier, soit à Marseille?

Autre P. S. Si j'avois reçu votre lettre avant le départ des miennes, je doute qu'elles fussent parties.

L E T T R E

A M. LALIAUD.

A Bourgoin, le 7 novembre 1791.

DEPUIS ma dernière lettre, monsieur j'ai reçu d'un ami, l'incluse qui a fait augmenter mon regret d'avoir pris ce parti si brusquement. La situation charmante de ce château de Lavagnac, maître auquel il appartient, l'honneur de l'homme qu'il a pour agent, la beauté, la douceur du climat, si convenable à mon pauvre corps délabré, le lieu assez favorable pour être tranquille, & pas assez pour être un désert; tout cela, je vous

l'avo

J'avoue, si je passe en Angleterre, ou même à Mahon, car j'ai proposé l'alternative, tout cela, dis-je, me fera souvent tourner les yeux & soupirer vers cet agréable asyle, si bien fait pour me rendre heureux, si l'on m'y laissoit en paix. Mais j'ai écrit : si l'ambassadeur me répond honnêtement, me voilà engagé ; j'aurois l'air de me moquer de lui, si je changeois de résolution ; & d'ailleurs, ce seroit en quelque sorte, marquer peu d'égard pour le passe-port que M. de Choiseul a eu la bonté de m'envoyer à ma priere. Les ministres sont trop occupés, & d'affaires trop importantes, pour qu'il soit permis de les importuner inutilement. D'ailleurs, plus je regarde autour de moi, plus je vois avec certitude, qu'il se brasse quelque chose, sans que je puisse deviner quoi. Thevenin n'a pas été aposté pour rien : il y avoit dans cette farce ridicule, quelque vue qu'il n'est impossible de pénétrer ; & dans la profonde obscurité qui m'environne, j'ai

peur au moindre mouvement, de faire un faux pas. Tout ce qui m'est arrivé depuis mon retour en France, & depuis mon départ de Trye, me montre évidemment, qu'il n'y a que M. le prince de Conti, parmi ceux qui m'aiment, qui sache au vrai le secret de ma situation, & qu'il a fait tout ce qu'il a pu pour la rendre tranquille, sans pouvoir y réussir. Cette persuasion m'arrache des élans de reconnoissance & d'attendrissement vers ce grand prince, & je me reproche vivement mon impatience, au sujet du silence qu'il a gardé sur mes deux dernières lettres; car il y a peu de temps que j'en ai écrit à S. A. une seconde qu'elle n'a peut-être pas plus reçue que la première; c'est de quoi je desirerois extrêmement d'être instruit. Je n'ose en ajouter une pour elle dans ce paquet, de peur de la grossir au point de donner dans la vue: mais dans ce moment critique, vous aviez pour moi, la charité de vous présenter à son audience, vous me rendriez un office bien

signalé , de l'informer de ce qui se passe , & de me faire parvenir son avis , c'est-à-dire , ses ordres ; car dans tout ce que j'ai fait de mon chef , je n'ai fait que des sottises qui me serviront au moins de leçons à l'avenir , s'il daigne encore se mêler de moi. Demandez - lui aussi de ma part , je vous supplie , la permission de lui écrire désormais sous votre couvert , puisque sous le sien , mes lettres ne passent pas.

La tracasserie du sieur Thevenin est enfin terminée. Après les preuves sans réplique , que j'ai données à M. de Tonnerre , de l'imposture de ce coquin , il m'a offert de le punir par quelques jours de prison. Vous sentez bien que c'est ce que je n'ai pas accepté , & que ce n'est pas de quoi il étoit question. Vous ne sauriez imaginer les angoisses que m'a données cette sotte affaire , non pour ce misérable , à qui je n'aurois pas daigné répondre , mais pour ceux qui l'ont posté , & que rien n'étoit plus aisé que de démasquer , si on l'eût voulu. Rien ne

m'a mieux fait sentir combien je suis inepte & bête en pareil cas, le seul, à la vérité, de cette espèce, où je me sois jamais trouvé. J'étois navré, consterné, presque tremblant; je ne savois ce que je disois en questionnant l'imposteur; & lui, tranquille & calme dans ses absurdes mensonges, portoit dans l'audace du crime, toute l'apparence de la sécurité des innocens. Au reste, j'ai fait passer à M. de Tonnerre, l'arrêt imprimé concernant ce misérable, qu'un ami m'a envoyé, & par lequel M. de Tonnerre a pu voir que ceux qui avoient mis cet homme en jeu, avoient su choisir un sujet expérimenté dans ces sortes d'affaires.

Je ne me trouvais jamais dans des embarras pareils à ceux où je suis, & jamais je ne me sentis plus tranquille. Je ne vois d'aucun côté, nul espoir de repos; & loin de me désespérer, mon cœur me dit que mes maux touchent à leur fin. Il en seroit bien temps, je vous assure. Vous voyez, monsieur, comment je vous

écris, comment je vous charge de mille soins, comment je remets mon sort en vos mains, & à vous seul. Si vous n'appellez pas cela de la confiance & de l'amitié, aussi bien que de l'importunité, & de l'indiscrétion peut-être, vous avez tort. Je vous embrasse de tout mon cœur.

L E T T R E

A M. MOULTOU.

A Bourgoin, le 21 novembre 1768.

J'AI, mon ami, votre lettre du 14. Je ne puis me détacher de l'idée d'aller vous embrasser, & délibérer avec vous, de ma destination ultérieure. Je n'ai point encore de réponse de l'ambassadeur d'Angleterre; il n'étoit pas à Paris quand je lui ai écrit; & j'ai appris dans l'intervalle, qu'il avoit l'honnête Walpole pour secrétaire d'ambassade. Cette nouvelle a achevé de me déterminer. Je n'irai point en Angleterre; on me traitera comme on

voudra en France ; mais je suis déterminé à y rester. Je ne puis renoncer à l'espérance , qu'au moins pour l'honneur de l'hospitalité françoise , il s'y trouvera quelque coin où l'on voudra bien me laisser mourir en repos. Si ce coin , cher Moulou , en pouvoit être un du château de Lavagnac , il me semble que sous les auspices de l'amitié , l'habitation m'en feroit délicateuse. Malheureusement , j'écris inutilement à M. le prince de Conti ; mes lettres ne lui parviennent point. Il me répondoit fort exactement au commencement ; il ne me répond plus ; il m'a fait dire qu'il ne recevoit point de mes nouvelles. Les négociations intermédiaires ont leurs inconvéniens. La générosité de ce grand prince , m'a accoutumé à accepter , & non pas à demander. Je ne puis me résoudre à changer de méthode. Si l'ami de M. Venel , qui commande dans le château , veut écrire , à la bonne heure ; je lui en serai obligé. Pour moi , je n'écrirai pas. Mais dites-moi , n'y a-t-il

mi- dans le pays, aucune habitation qui pût
l'ef- me convenir, que ce château? Le bon
r de M. Venel ne pourroit-il pas me trouver
era un terrier à Pezenas même, ou aux en-
me vrons? Pourvu que je sois son voisin,
cher que m'importe en quel lieu j'habite? Si
châ- nous étions dans une meilleure saison, si
sous le voyage étoit moins pénible, si j'avois
n'en plus de facilités pour le faire, je volerois
j'é- près de vous; mais mon transport & celui
nti; de tout mon attirail de botanique, est
t. Il embarrassant. Je ne suis point à portée
om- ci, d'avoir des voitures. Il me faudroit
m'a un bon carrossin, qui pût charger avec
mes nous, cinq ou six malles, ou caisses; il
diai- ne faudroit un bon voiturier, qui nous
éro- conduisît bien, & qui fût honnête hom-
umé- me. J'ai pensé que cela se pourroit trou-
e ne ver où vous êtes, & que vous pourriez
ode- re à portée de faire pour moi, ce mar-
ande- ché, & de m'envoyer la voiture au temps
onne- convenu. Voyez. Ah, si vous pouviez
moi, ire plus! Mais, Mad. Moulton, votre
a-t-il- té, vos affaires! & quand tout vous

le permettroit , je ne devrois pas le souffrir. Quoi qu'il en soit , j'ai le plus grand desir de me rendre auprès de vous ; & cela d'autant plus , que j'ai quelque lieu de croire qu'on m'y verroit avec plus de plaisir qu'ici.

J'ai reçu depuis peu , avec le reste de mes plantes & bouquins , une lettre que M. Gouan m'écrivoit à Trye. Elle est de si vieille date , que je ne fais plus comment y répondre. Il m'accusera de mal-honnêteté envers lui , moi qui voudrois tout faire pour obtenir ses instructions & sa correspondance , & que ce desir anime encore à me rendre à Montpellier. Si vous le connoissez , si vous le voyez , obtenez-moi , je vous prie , ses bonnes grâces , en attendant que je sois à portée de les cultiver. Quel trésor vous m'annoncez dans l'herbier de plantes marines ! Que je suis touché de la générosité de votre digne parent ! Elle me fera , avec celle du brave Dombey , une collection complète , sur-tout si M. Gouan veut

bien y ajouter quelques fragmens de ses dernières dépouilles des Pyrénées. Que je vais être riche ! Je suis si avare & si enfant, que le cœur m'en bat de joie. Gardez-moi bien précieusement ce beau présent, je vous prie, jusqu'à ce qu'il soit décidé qui de lui ou de moi, ira rejoindre l'autre.

J'ai été très-malade, très-agité de peine & de fièvre, ces temps derniers. Maintenant je suis tranquille, mais très-foible. J'aime mieux cet état que l'autre ; & j'aurai peu de regret aux forces qui me manquent, s'il m'en reste assez pour vous aller voir. Adieu, cher Moulou ; faites agréer à madame, les hommages & respects de votre vieux ami & de sa femme. Nous vous embrassons l'un & l'autre, de tout notre cœur.



L E T T R E

*A M. LALIAUD.**A Bourgoin , le 28 novembre 1768.*

J'E ne puis pas mieux vous détromper, monsieur, sur la réserve dont vous me soupçonnez envers vous, qu'en suivant en tout vos idées & vous en confiant l'exécution; & c'est ce que je fais, je vous jure, avec une confiance dont mon cœur est content, & dont le vôtre doit l'être. Voici une lettre pour M. le prince de Conti, où je parle comme vous le desirez, & comme je pense. Je n'ai jamais ni désiré, ni cru, que ma lettre à M. l'ambassadeur d'Angleterre dût ni pût être un secret pour Son Altesse, ni pour les gens en place, mais seulement pour le public; & je vous préviens, une fois pour toutes, que quelque secret que je puisse vous demander sur quoi que ce puisse être, il ne regardera jamais M. le

prince de Conti, en qui j'ai autant & plus de confiance qu'en moi-même. Vous m'avez promis que ma lettre lui seroit remise en main propre; je suppose que ce sera par vous; j'y compte, & je vous le demande.

Vous aurez pu voir que le projet de passer en Angleterre, qui me vint en relevant le passe-port, a été presque aussitôt révoqué que formé: de nouvelles lueurs sur ma situation, m'ont appris que je me devois de rester en France, & j'y resterai. M. Davenport m'a fait une réponse très-engageante & très-honnête. L'ambassadeur ne m'a point répondu. Si j'avois su que le sieur Walpole étoit après de lui, vous jugez bien que je n'aurois pas écrit. Je m'imaginois bonnement que toute l'Angleterre avoit conquis ce misérable, & pour son camarade, et le mépris dont ils sont dignes. J'ai toujours agi d'après la supposition des sentimens de droiture & d'honneur, inscrites dans les cœurs des hommes. Ma foi,

pour le coup, je me tiens coi, & je suppose plus rien; me voilà de jour en jour plus déplacé parmi eux, & plus embarrassé de ma figure. Si c'est leur tour ou le mien, c'est ce que je les laisse décider à leur mode; ils peuvent continuer à ballotter ma pauvre machine à leur gré, mais ils ne m'ôteront pas ma place, elle n'est pas au milieu d'eux.

J'ai été très-bien pendant une dizaine de jours. J'étois gai, j'avois bon appétit, j'ai fait à mon herbier de bonnes augmentations. Depuis deux jours, je suis malade; j'ai de la fièvre, un grand mal de tête, que les échecs où j'ai joué hier ont augmenté. Je les aime, & il faut que je les quitte. Mes plantes ne me suffisent plus. Je ne fais que chanter des strophes du Tasse; il est étonnant qu'un charme je trouve dans ce chant, avec ma pauvre voix cassée & déjà tremblante. Je me mis hier tout en larmes sans presque m'en appercevoir, en chantant l'histoire d'Oliide & de Sophron.

Si j'avois une pauvre petite épinette pour soutenir un peu ma voix foiblissante, je chanterois du matin jusqu'au loir. Il est impossible à ma mauvaise tête, de renoncer aux châteaux en Espagne. Le foin de la cour du château de Lavagnac, une épinette, & mon Tasse, voilà celui qui m'occupe aujourd'hui malgré moi. Bon jour, monsieur; ma femme vous salue de tout son cœur; j'en fais de même; nous vous aimons tous deux bien sincèrement.

L E T T R E

A U M Ê M E.

A Bourgoin, ce 7 décembre 1768.

VOICI, monsieur, une lettre à laquelle je vous prie de vouloir bien donner cours. Elle est pour M. Davenport, qui m'a écrit trop honnêtement pour que je puisse me dispenser de lui donner avis que j'ai changé de résolution. J'espère que ma précé-

dente avec l'incluse, vous fera bien parvenue, & j'en attends la réponse au premier jour. Je suis assez content de mon état présent; je passe, entre mon Taffia & mon herbier, des heures assez rapides pour me faire sentir combien il est ridicule de donner tant d'importance à une existence aussi fugitive. J'attends sans impatience, que la mienne soit fixée; elle l'est par tout ce qui dépendoit de moi; le reste, qui devient tous les jours moindre, est à la merci de la nature & des hommes: ce n'est plus la peine de leur disputer. J'aimerois assez à passer ce reste dans la grotte de la Balme, si les chauve-fouris ne l'empuantissoient pas. Il faudra que nous l'allions voir ensemble, quand vous passerez par ici. Je vous embrasse de tout mon cœur.



L E T T R E

A M. MOULTOU.

A Bourgoïn, le 12 décembre 1768.

QUOI, monsieur, c'est à M. Q.....t qu'on s'est adressé; c'est à lui qu'ont été envoyés les extraits des lettres que je vous avois écrites dans la confidence de l'amitié; & ce seroit sous les auspices de l'homme qui m'a chassé du château de Trye, malgré son maître, que j'irois haïr celui de Lavagnac? Vraiment, mon ami, vous avez opéré là de belles choses! Mais n'en parlons plus; ce n'est pas votre faute: vous ne saviez ni ce qu'étoit M. Q.....t, ni ce que faisoit M. M.....x; mais vous ne deviez pas, me semble, être si facile à donner les extraits des lettres de votre ami. Le plus grand mal de tout ceci, est que j'ai trouvé de mon côté, le moyen d'écrire au prince, & de lui faire passer ma lettre. Si S. A. agréé que j'aille

à Lavagnac, comment ferai-je pour m'en dédire, après le lui avoir demandé? ou à quelle destinée dois-je m'attendre, si j'ose aller me livrer à des gens sur qui Q.....t a de l'influence? Ce qu'il y a de sûr, est qu'il n'y a rien à quoi je ne m'expose, plutôt qu'à la disgrâce du prince, & sur-tout à la mériter. Ainsi, s'il approuve que j'aille à Lavagnac, je suis déterminé à m'y rendre à tout risque, quoiqu'assurément le destin qu'on m'y prépare, ne puisse être pire que celui auquel je m'attends. Mais que j'écrive à M. Q.....t, moi! Non, mon ami; le riche Dauphinois & le célèbre Genevois ne sont point faits pour s'écrire l'un à l'autre, & ne s'écriront jamais, je vous en réponds.

Je suis vivement touché du zèle & des bontés de M. Venel. Je ne lui écris pas, parce qu'il m'est très-pénible d'écrire; mais j'ai le cœur plein de lui. Si j'allois à Lavagnac, l'avantage d'être auprès de lui, me pourroit consoler & dédomma-

ger de beaucoup de choses : mais je vous avoue que l'idée d'être au pouvoir du sieur Q.....t, me fait frémir. Ce qu'il y a de bizarre, est que je ne connois point du tout cet homme là, que je n'ai jamais eu nulle affaire avec lui, nulle sorte de liaison, que je ne l'ai même jamais vu, que je sache. Il me hait, comme tous mes autres ennemis, sans avoir à se plaindre de moi en aucune sorte, & uniquement parce qu'ils ont tous des cœurs faits pour goûter un plaisir sensible, à haïr & tourmenter les infortunés. Au reste, vous vous doutez bien qu'un courtisan aussi délié que M. Q.....t se garde bien d'avouer sa haine : il suit encore en cela les mêmes errements des autres ; & pour mieux servir sa haine, il a grand soin de la cacher.

Je vous renvoie ci-jointe, la lettre de votre ami. J'en suis pénétré. Si je dépendois de moi, je ne tarderois guere à aller lui demander ses directions, & profiter de ses soins généreux. Il ne dépendra

même pas de moi, que cela n'arrive : mais ceux qui disposent de moi, reglent ma marche, comme Dieu celle de la mer. *Procedes huc, & non ibis amplius.* Adieu, cher Moulou ; je ne fais ce qu'il arrivera de moi. Je vois que je soupire en vain, après le repos qu'on ne veut pas m'accorder ; mais ce qu'on ne m'ôtera pas du moins, quoi qu'il arrive, c'est le plaisir de vous aimer jusqu'à mon dernier soupir.

Je vois par ce que M. votre ami vous dit de son herbier, & de ce qu'il se propose d'y joindre, que ce n'est pas tout-à-fait ce que j'avois imaginé sur votre expression. Vous m'aviez annoncé des plantes marines ; les plantes marines sont des *fucus* qui viennent dans la mer ; & je présume par sa lettre, que ce sont seulement des plantes maritimes qui viennent sur les rivages. C'est autre chose ; mais n'importe : l'un ou l'autre présent me sera toujours très-précieux.

Je vois que Mad. Moulou a été ma-

ade. Vous ne m'en aviez rien dit. Vous aviez tort : l'amitié est un sentiment si doux , qu'elle donne même une sorte de plaisir à partager les peines de nos amis , & vous m'avez ravi ce plaisir là. Il est vrai que je lui préfère celui de partager maintenant votre joie. Mille respects de ma part , & de celle de ma femme , à votre chere convalescente , & prenez-en votre part.

L E T T R E

*A M. LALIAUD.**A Bourgoin , le 19 décembre 1768.*

PAUVRE garçon , pauvre Sauttershaim ! Trop occupé de moi durant ma détresse , je l'avois un peu perdu de vue ; mais il n'étoit point forti de mon cœur , & j'y avois nourri le desir secret de me rapprocher de lui , si jamais je trouvois quelque intervalle de repos entre les malheurs & la mort. C'étoit l'homme qu'il me falloit

pour me fermer les yeux ; son caractère étoit doux ; sa société étoit simple ; rien de la pretintaille françoise ; encore plus de sens que d'esprit ; un goût sain , formé par la bonté de son cœur ; des talens assez pour parer une solitude , & un naturel fait pour l'aimer avec un ami : c'étoit mon homme ; la Providence me l'a ôté ; les hommes m'ont ôté la jouissance de tout ce qui dépendoit d'eux ; ils me vendent jusqu'à la petite mesure d'air qu'ils permettent que je respire ; il ne me restoit qu'une espérance illusoire ; il ne m'en reste plus du tout. Sans doute le ciel me trouve digne de tirer de moi seul toutes mes ressources , puisqu'il ne m'en laisse plus aucune autre. Je sens que la perte de ce pauvre garçon m'affecte plus à proportion , qu'aucun de mes autres malheurs. Il falloit qu'il y eût une sympathie bien forte entre lui & moi ; puisqu'ayant déjà appris à me mettre en garde contre les empressés , je le reçus à bras ouverts , & tôt qu'il se présenta ; & dès les premiers

Jours de notre liaison, elle fut intime. Je me souviens que dans ce même temps, on m'écrivit de Geneve, que c'étoit un espion aposté pour tâcher de m'attirer en France, où l'on vouloit, disoit la lettre, me faire un mauvais parti. Là-dessus, je proposai à Sauttershaim un voyage à Pontarlier, sans lui parler de ma lettre. Il y consent; nous partons; en arrivant à Pontarlier, je l'embrasse avec transport, & puis je lui montre la lettre; il la lit sans s'émouvoir; nous nous embrassons derechef, & nos larmes coulent. J'en verse derechef, en me rappelant ce délicieux moment. J'ai fait avec lui plusieurs petits voyages pédestres; je commençois d'herboriser, il prenoit le même goût; nous allions voir milord Maréchal qui, sachant que je l'aimois, le recevoit bien, & le prit bientôt en amitié lui-même. Il avoit raison. Sauttershaim étoit aimable; mais son mérite ne pouvoit être senti que des gens bien nés; il glissoit sur tous les autres. La génération dans la-

quelle il a vécu , n'étoit pas faite pour le connoître : aussi n'a-t-il rien pu faire à Paris ni ailleurs. Le ciel l'a retiré du milieu des hommes , où il étoit étranger ; mais pourquoi m'y a-t-il laissé ?

Pardon , monsieur ; mais vous aimez ce pauvre garçon , & je fais que l'effusion de mon attachement & de mon regret , ne peut vous déplaire. Je suis sensible à la peine que vous avez bien voulu prendre en ma faveur , auprès de M. le prince de Conti ; mais vous en avez été bien payé , par le plaisir de converser avec le plus aimable & le plus généreux des hommes , qui sûrement eût aimé & favorisé notre pauvre Sauttershaim , s'il l'avoit connu. Je vois , par ce que vous me marquez de ses nouvelles bontés pour moi , qu'elles sont inépuisables , comme la générosité de son cœur. Ah ! pourquoi faut-il que tant d'intermédiaires qui nous séparent , détournent & anéantissent tout l'effet de ses soins ? J'apprends que son trésorier , qui m'a fait chasser du château

de Trye à force d'intrigues, est en liaison avec l'agent du prince à celui de Lavagnac, & qu'il a déjà été question de moi entr'eux deux. Il ne m'en faut pas davantage pour juger d'avance du sort qu'on m'y prépare; mais n'importe, me voilà prêt, & il n'y a rien que je n'endure, plutôt que de mériter la disgrâce du prince, en me rétractant sur ce que j'ai demandé moi-même, & en laissant inutiles par ma faute, les démarches qu'il veut bien faire en ma faveur. De tous les malheurs dont on a résolu de m'accabler jusqu'à ma dernière heure, il y en a un du moins, dont je saurai me garantir, quoi qu'on fasse; c'est celui de perdre sa bienveillance & sa protection par ma faute.

Vous avez la bonté, monsieur, de me chercher une épinette. Voilà un soin dont je vous suis très-obligé, mais dont le succès m'embarrasseroit beaucoup; car, avant d'avoir ladite épinette, il faudroit se pourvoir d'un lieu pour la placer, &

premièrement d'une pierre pour y poser ma tête. Mon herbier & mes livres de botanique me coûtent déjà beaucoup de peine & d'argent à transporter de gîte en gîte, & de cabaret en cabaret. Si nous ajoutions de surcroît, une épinette, il faudroit donc y attacher des courroies afin que je pusse la porter sur mon dos comme les Savoyardes portent leurs vieilles ; tout cet attirail me feroit un équipage assez digne du roman comique, mais aussi peu risible qu'utile pour moi. Dans les douces rêveries dont je suis encore assez fou pour me bercer quelquefois, j'ai pu faire entrer le desir d'une épinette mais nous ferons assez à temps de songer à cet article, quand tous les autres seront réalisés ; & il me semble que de tous les services que vous pourriez me rendre celui de me pourvoir d'une épinette, doit être laissé pour le dernier. Il est vrai que vous me voyez déjà tranquille au château de Lavagnac. Ah ! mon cher M. Laliaud cela me prouve que vous avez la vue plus longue.

longue que moi. Bon jour, monsieur ; nous vous saluons tous deux de tout notre cœur. Je vous donne l'exemple de finir sans complimens ; vous ferez bien de le suivre.

L E T T R E

A M. MOULTOU.

A Bourgoin , le 30 décembre 1768.

J'ATTENDOIS, cher Moulton, pour répondre à votre dernière lettre, d'avoir reçu les ordres que M. le prince de Conti m'avoit fait annoncer, ensuite de l'approbation qu'il a donnée au projet de ma retraite à Lavagnac ; mais ces ordres ne sont point encore venus, & je crains qu'ils ne viennent pas si-tôt : car S. A. m'a fait prévenir qu'il falloit, avant de m'écrire, qu'elle prît pour ce projet, des arrangemens semblables à ceux qu'elle a cru à propos de prendre pour mon voyage en Dauphiné : ces arrangemens depen-

dent de l'accord de personnes qui ne se rencontrent pas souvent ; & quelle que soit la générosité de cœur de ce grand prince , de quelque extrême bonté qu'il m'honore , vous sentez qu'il n'est pas ni ne sauroit être occupé de moi seul ; & la chose du monde qui fait le mieux son éloge , est qu'il ne se soit pas encore ennuyé de tous les soins que je lui ai coûtés. J'attends donc sans impatience ; mais en attendant , ma situation devient , à tous égards , plus critique de jour en jour ; & l'air marécageux & l'eau de Bourgoin m'ont fait contracter , depuis quelque temps , une maladie singulière , dont , de manière ou d'autre , il faut tâcher de me délivrer. C'est un gonflement d'estomac très - considérable & sensible même , au-dehors , qui m'opprime , m'étouffe & me gêne au point de ne pouvoir plus me baisser ; & il faut que ma pauvre femme ait la peine de me mettre mes souliers , &c. Je croyois d'abord d'engraisser , mais la graisse n'étouffe pas ; je n'en

graisse que de l'estomac, & le reste est tout aussi maigre qu'à l'ordinaire. Cette incommodité qui croît à vue d'œil, me détermine à tâcher de sortir de ce marais, le plus tôt qu'il me sera possible, en attendant que le prince ait jugé à propos de disposer de moi. Il y a dans ce pays, à demi lieue de la ville, une maison à mi-côte, agréable, bien située, où l'eau & l'air sont très-bons, & où le propriétaire veut bien me céder un petit logement que j'ai dessein d'occuper. La maison est seule, loin de tout village, & inhabitée en cette saison. J'y serai seul avec ma femme, & une servante qu'on y tient : voilà une belle occasion, pour ceux qui disposent de moi, de se délivrer du soin de ma garde, & de me délivrer moi, des misères de cette vie. Cette idée ne me détourne, ni ne me détermine. Je compte aller là dans quelques jours, à la merci des hommes, & à la garde de la providence; en attendant que je sache si m'est permis d'aller vous joindre, ou

si je dois rester dans ce pays : car je suis déterminé à ne prendre aucun parti sans l'aveu du prince , pour qui ma confiance est égale à ma reconnoissance , & c'est tout dire. Cher Moulton , adieu ; je ne fais ni dans quel temps , ni à quelle occasion , je cesserai de vous écrire. Mais tant que je vivrai , je ne cesserai de vous aimer.

L E T T R E

A M. BEAU-CHATEAU.

A Bourgoin , le 9 janvier 1769.

HIER , monsieur , je reçus par le canal du sieur Gay , libraire à Paris , avec des étrennes mignonnes , votre lettre du 7 septembre 1768.

Mes ennemis ont toujours parlé ; mes amis , si j'en ai , se sont toujours tus. Les uns & les autres peuvent continuer de même. Je ne desire point qu'on me loue , encore moins qu'on me justifie. J'appro-

che d'un séjour, où les injustices des hommes ne pénètrent pas. La seule chose que je desiré en les quittant, est de les laisser tous heureux & en paix. Adieu, monsieur.

L E T T R E

A U M Ê M E.

A Bourgoin, le 4 avril 1769.

VOUS vous moquez de moi, monsieur, avec votre médaille. Allez, je ne veux point d'autre médaille que celle qui restera dans les cœurs des honnêtes gens qui me survivront, & qui connoîtront mes sentimens & ma destinée. Je vous salue, monsieur, très-humblement.



L E T T R E

*A M. LALIAUD.**A Bourgoin, le 16 janvier 1769.*

JE commence, monsieur, d'entrevoir le repos que vous m'annoncez, & que j'ai pressenti même avant vous. Un grand mal d'estomac, accompagné d'enflure, d'é-touffement & de fièvre, m'en montre la route, autre que celle que vous avez prévue, mais la seule par laquelle j'y puis parvenir. Cette bizarre maladie a des relâches que je paie par des retours plus cruels; & hier même je me croyois guéri. J'ai changé cette nuit d'opinion; je comprends que j'en ai pour le reste de la route: mais j'ignore si le trajet qui me reste à faire, sera court ou long. La seule chose que je sens, c'est qu'il sera rude, d'autant plus que l'impossibilité de me baisser, de me chauffer, d'herboriser par conséquent, & l'extrême difficulté d'é-

trire, me condamne à la plus insupportable inaction, ne pouvant supporter aucune lecture, ni feuilleter que des livres de plantes, qui vont ne me servir plus de rien. Je crois que l'attitude d'être continuellement occupé à coller des plantes, & courbé sur la caisse de mon herbier, a beaucoup contribué à détruire mon estomac; & lorsque je reprends dans des momens, la même attitude, la douleur & l'oppression qui redoublent, me forcent bien vite à la quitter. Mais je crois que l'air & l'eau de ce pays marécageux m'ont fait plus de mal encore: je ne m'en suis pas senti tout seul; & ma femme, qui vient d'être aussi malade, en a éprouvé sa part. Cela m'a déterminé, me voyant totalement oublié, ou du moins abandonné, à accepter un petit logement qui m'a été offert sur la hauteur, à une lieue d'ici, dans une maison inhabitée, mais en très-bon air; & je compte m'y transplanter aussi-tôt qu'il sera prêt, & que nous en aurons la force: trop heureux,

si l'on m'y laisse au moins finir mes jours dans la langueur d'une oisiveté totale, ou mêlée uniquement de mes maux, plus supportables pour moi, qu'elle.

Voici, monsieur, une lettre de change de dix livres sterling sur l'Angleterre, que je vous prie de tâcher de négocier, ou d'envoyer à Londres; elle sera payée sur-le-champ; c'est une petite rente viagère, que j'ai reçue en paiement de mes livres, que je vendis à Londres, pour n'avoir plus à les traîner après moi, depuis qu'ils m'étoient devenus inutiles.

Mon cher M. Laliaud, plaignez-moi, & pardonnez-moi. Je ne puis plus écrire sans souffrir beaucoup, & sans aggraver mon mal; & pour surcroît, je n'ai à faire qu'à des gens exigeans, qui s'embarraissent très-peu de mon état, & me comptent leurs lignes, sur les pages qu'ils exigent de moi. Vous n'êtes pas de même; aussi toute mon attente est en vous. Je ne vous écrirai que pour choses nécessaires, & très en bref. Ne comptez pas rigoureux

ment avec votre serviteur, je vous en conjure, & donnez-moi la consolation d'apprendre de temps en temps, que vous ne m'oubliez pas. Je vous embrasse de tout mon cœur, & ma femme vous salue.

L E T T R E

A U M Ê M E.

A Monquin, le 18 janvier 1769.

Je ne connois point M. de la Sale ; je sais seulement que c'est un fabricant de Lyon. Il accompagna cet automne, le fils de Mad. Boy-de-la-Tour mon amie, qui vint me voir ici. Me voyant logé si tristement & dans un si mauvais air, il me proposa une habitation en Dombes. Je ne dis ni oui ni non. Cet hiver, me voyant dépérir, il est revenu à la charge ; j'ai refusé, il m'a pressé : faute d'autres bonnes raisons à lui dire, je lui ai déclaré que je ne pouvois sortir de cette province sans l'agrément de M. le prince de

Conti. Il m'a pressé de lui permettre de demander cet agrément ; je ne m'y suis pas opposé. Voilà tout.

J'apprends par le plus grand hasard du monde , qu'on vient d'imprimer à Lausanne , un ancien chiffon de ma façon. C'est un discours sur une question proposée en 1751 , par M. de Curzay , tandis qu'il étoit en Corse. Quand il fut fait , je le trouvai si mauvais que je ne voulus ni l'envoyer , ni le faire imprimer. Je le remis avec tout ce que j'avois en manuscrit , à M. du Peyrou , avant mon départ pour l'Angleterre. Je ne l'ai pas revu depuis , & n'y ai pas même pensé ; je ne puis me rappeler avec certitude , si ce barbouillage est ou n'est point un des manuscrits inlisibles que M. du Peyrou m'envoya à Wootton pour les transcrire , & que je lui renvoyai , copie & brouillon , par son ami M. de Cerjat , chez lequel , ou durant le transport , le vol aura pu se faire ; ce qu'il y a de sûr , c'est que je n'ai aucune part à cette impression , &

que si j'eusse été assez insensé pour vouloir mettre encore quelque chose sous la presse, ce n'est pas un pareil torche-cul que j'aurois choisi. J'ignore comment il est passé sous la presse ; mais je crois M. du Peyrou parfaitement incapable d'une pareille infidélité. En ce qui me regarde, voilà la vérité, & il m'importe que cette vérité soit connue. Je vous embrasse & vous salue, mon cher monsieur, de tout mon cœur.

L E T T R E

A U M Ê M E.

A Monquin, le 4 février 1769.

J'ai reçu, monsieur, vos deux dernières lettres, & avec la première, la rescription que vous avez eu la bonté de m'envoyer, & dont je vous remercie.

Quoi, monsieur, le barbouillage académique, imprimé à Lausanne, l'avoit aussi été à Paris! & c'est M. Fréron

qui en est l'éditeur ! . . . Le temps de l'impression, le choix de la pièce, la moindre & la plus plate de tout ce que j'ai laissé en manuscrit, tout m'apprend par quelle espèce de mains, & à quelle intention cet écrit a été publié. L'édition de Lausanne, si elle existe, aura probablement été faite sur celle de Paris. Mais le silence de M. du Peyrou me fait douter de cette seconde édition, dont la nouvelle m'a été donnée d'assez loin, pour qu'on ait pu confondre ; & de pareils chiffons ne sont guère de ceux qu'on imprime deux fois. Vous avez pris le vrai moyen d'aller, s'il est possible, à la source du vol, par l'examen du manuscrit ; cela vaut mieux qu'une lettre imprimée, qui ne feroit que faire souvenir de moi, le public & mes ennemis, dont je cherche à être oublié & sur laquelle les coupables n'iront sûrement pas se déclarer. Vous m'apprenez aussi qu'on a imprimé un nouveau volume de mes écrits vrais ou faux. C'est ainsi qu'on me dissequer de mon vivant

ou plutôt qu'on disse que un autre corps
sous mon nom. Car quelle part ai-je au
recueil dont vous me parlez ? si ce n'est
deux ou trois lettres de moi, qui y sont
insérées, & sur lesquelles, pour faire
croire que le recueil entier en étoit, on
a eu l'impudence de le faire imprimer à
Londres sous mon nom, tandis que j'étois
en Angleterre, en supprimant la première
édition de Lausanne, faite sous les yeux
de l'auteur. J'entrevois que l'impression
du chiffon académique tient encore à
quelque autre manœuvre souterraine de
même acabit. Vous m'avez écrit quelque-
fois que je faisois du noir ; l'expression
n'est pas juste : ce n'est pas moi, mon-
sieur, qui fais du noir ; mais c'est moi
qu'on en barbouille. Patience. Ils ont
beau vouloir écarter le vivier d'eau claire ;
il se trouvera quand je ne serai plus en
leur pouvoir, & au moment qu'ils y pen-
seront le moins. Aussi, qu'ils fassent dé-
formais à leur aise, je les mets au pis.
J'attends sans alarmes, l'explosion qu'ils

comptent faire après ma mort sur ma mémoire, semblables aux vils corbeaux qui s'acharnent sur les cadavres. C'est alors qu'ils croiront n'avoir plus à craindre le trait de lumière qui, de mon vivant, ne cesse de les faire trembler; & c'est alors que l'on connoîtra peut-être, le prix de ma patience & de mon silence. Quoi qu'il en soit, en quittant Bourgoin, j'ai quitté tous les soucis qui m'en ont rendu le séjour aussi déplaisant que nuisible. L'état où je suis, a plus fait pour ma tranquillité, que les leçons de la philosophie & de la raison. J'ai vécu, monsieur; je suis content de l'emploi de ma vie; & du même œil que j'en vois les restes, je vois aussi les événemens qui les peuvent remplir. Je renonce donc à savoir désormais rien de ce qui se dit, de ce qui se fait, de ce qui se passe par rapport à moi; vous avez eu la discrétion de ne m'en jamais rien dire. Je vous conjure de continuer. Je ne me refuse pas aux soins que votre amitié, votre équité peuvent vous inspi-

rer pour la vérité, pour moi, dans l'occasion ; parce qu'après les sentimens que vous professez envers moi, ce seroit vous manquer à vous-même. Mais dans l'état où sont les choses, & dans le train que je leur vois prendre, je ne veux plus m'occuper de rien qui me rappelle hors de moi, de rien qui puisse ôter à mon esprit la même tranquillité dont jouit ma conscience.

Je vous écris sans y penser, de longues lettres qui font grand bien à mon cœur, & grand mal à mon estomac. Je remets à une autre fois, le détail de mon habitation. Mad. Renou vous remercie & vous salue ; & moi, mon cher monsieur, je vous embrasse de tout mon cœur.



L E T T R E

*A M. MOULTOU.**A Monquin , le 14 février 1769.*

JE suis délogé, cher Moulton ; j'ai quitté l'air marécageux de Bourgoin, pour venir occuper sur la hauteur, une maison vuide & solitaire, que la dame à qui elle appartient, m'a offerte depuis long-temps, & où j'ai été reçu avec une hospitalité très-noble, mais trop bien pour me faire oublier que je ne suis pas chez moi. Ayant pris ce parti, l'état où je suis ne me laisse plus penser à une autre habitation ; l'honnêteté même ne me permettroit pas de quitter si promptement celle-ci, après avoir consenti qu'on l'arrangeât pour moi. Ma situation, la nécessité, mon goût, tout me porte à borner mes desirs & mes soins à finir dans cette solitude, des jours dont, grâces au ciel, & quoi que vous en puissiez dire, je ne crois pas le terme bien

éloigné. Accablé des maux de la vie & de l'injustice des hommes, j'approche avec joie, d'un séjour où tout cela ne pénètre point ; & en attendant, je ne veux plus m'occuper, si je puis, qu'à me rapprocher de moi-même, & à goûter ici entre la compagne de mes infortunes, & mon cœur, & Dieu qui le voit, quelques heures de douceur & de paix, en attendant la dernière. Ainsi, mon bon ami, parlez-moi de votre amitié pour moi, elle me sera toujours chère ; mais ne me parlez plus de projets. Il n'en est plus pour moi d'autre en ce monde, que celui d'en forger avec la même innocence que j'y ai vécu.

J'ai vu, mon ami, dans quelques-unes de vos lettres, notamment dans la dernière, que le torrent de la mode vous aggrave, & que vous commencez à vaciller dans des sentimens où je vous croyois inébranlable. Ah ! cher ami, comment avez-vous fait ? Vous en qui j'ai toujours vu voir un cœur si sain, une ame si forte,

cessez - vous donc d'être content de vous-même, & le témoin secret de vos sentimens commenceroit-il à vous devenir importun ? Je fais que la foi n'est pas indispensable, que l'incrédulité sincère n'est point un crime, & qu'on sera jugé sur ce qu'on aura fait, & non sur ce qu'on aura cru. Mais prenez garde : je vous conjure, d'être bien de bonne foi avec vous-même ; car il est très-différent de n'avoir pas cru, ou de n'avoir pas voulu croire ; & je puis concevoir comment celui qui n'a jamais cru, ne croira jamais ; mais non comment celui qui a cru, peut cesser de croire. Encore un coup, ce que je vous demande n'est pas tant la foi que la bonne foi. Voulez - vous rejeter l'intelligence universelle ? les causes finales vous crevent les yeux. Voulez - vous étouffer l'instinct moral ? la voix interne s'élève dans votre cœur, y foudroie les petits argumens à la mode, & vous crie qu'il n'est pas vrai que l'honnête homme & le scélérat, le vice & la vertu ne soient

rien ; car vous êtes trop bon raisonneur pour ne pas voir à l'instant, qu'en rejetant la cause première , & faisant tout avec la matière & le mouvement , on ôte toute moralité de la vie humaine. Eh ! quoi , mon Dieu , le juste infortuné , en proie à tous les maux de cette vie , sans en excepter même l'opprobre & le déshonneur , n'auroit nul dédommagement à attendre après elle , & mourroit en bête , après avoir vécu en Dieu ? Non, non, Moulton , Jésus que ce siècle a méconnu , parce qu'il est indigne de le connoître ; Jésus qui mourut pour avoir voulu faire un peuple illustre & vertueux , de ses vils compatriotes , le sublime Jésus ne mourut point tout entier sur la croix ; & moi , qui ne suis qu'un chétif homme plein de faiblesses , mais qui me sens un cœur dont un sentiment coupable n'approcha jamais , c'en est assez pour qu'en sentant approcher la dissolution de mon corps , je sente en même temps la certitude de vivre. La nature entière m'en est garante.

Elle n'est pas contradictoire avec elle-même ; j'y vois régner un ordre physique admirable & qui ne se dément jamais. L'ordre moral y doit correspondre. Il fut pourtant renversé pour moi durant ma vie ; il va donc commencer à ma mort. Pardon , mon ami , je sens que je rabache ; mais mon cœur , plein pour moi , d'espoir & de confiance , & pour vous , d'intérêt & d'attachement , ne pouvoit se refuser à ce court épanchement.

Je ne songe plus à Lavagnac , & probablement mes voyages sont finis. J'ai pourtant reçu dernièrement une lettre du patron de la case , aussi pleine de bontés & d'amitié qu'il m'en ait jamais écrit , & qui donne son approbation à une autre proposition qui m'avoit été faite ; mais toujours projeter ne me convient plus. Je veux jouir entre la nature & moi , du peu de jours qui me restent , sans plus me laisser promener , si je puis , parmi les hommes qui m'ont si mal traité , & plus mal connu. Quoique je ne puisse

Plus me baïsser pour herboriser, je ne puis renoncer aux plantes, & je les observe avec plus de plaisir que jamais. Je ne vous dis point de m'envoyer les roües, parce que j'espère que vous les apporterez; ce moment, cher Moulton, me fera bien doux. Adieu, je vous embrasse, partagez tous les sentimens de mon cœur avec votre digne moitié, & recevez l'un & l'autre les respects de la mienne. Elle va rester à plaindre. C'est bien malgré elle, c'est bien malgré nous, qu'elle & moi n'avons pu remplir de grands devoirs; mais elle en a rempli de bien respectables. Que de choses qui devroient être sues, vont être ensevelies avec moi; & combien mes cruels ennemis tireront d'avantages, de l'impossibilité où ils m'ont mis de parler! Vous pouvez continuer à m'écrire, tout simplement à Bourgoin.



L E T T R E

*A M. LALIAUD.**A Monquin , le 17 mars 1769.*

J'AI reçu, monsieur, avec votre dernière lettre, votre seconde rescription, dont je vous remercie, & dont je n'ai pas encore fait usage, faute d'occasion.

Je me trouve beaucoup mieux depuis que je suis ici; je respire & j'agis beaucoup plus librement, quoique l'estomac ne soit pas désenflé; outre l'effet de l'air & de l'eau marécageuse, je crois devoir attribuer, en grande partie, mon incommodité au vin du cabaret, dont j'ai apporté avec moi, une vingtaine de bouteilles, & dont j'ai senti le mauvais effet, toutes les fois que j'en ai bu. Tous les cabaretiers falsifient & farlatent ici leurs vins avec de l'alun; & rien n'est plus pernicieux, sur-tout pour moi.

J'ai appris par M. du Peyrou, que sa

discours en question avoit été absolument défiguré & mutilé à l'impression ; que non-seulement on n'avoit pas suivi les corrections que j'y ai faites, mais qu'on avoit même retranché des morceaux de la première composition. Cela me console, en quelque sorte, de l'insuccès de mon ouvrage, où personne de bon sens ne pourroit reconnoître mon ouvrage.

Permettez que je vous prie de donner suite à la lettre ci-jointe.

Je voulois de vous répondre au sujet des livres dont vous offrez de me défaire.

Les uns sont tolérés, j'y consens ; s'ils sont interdits, je m'y oppose. Mais une chose

me tient beaucoup plus au cœur, & que vous ne me parlez point, est le portrait

du roi d'Angleterre. Il est singulier de quelque façon que je m'y prenne,

il me soit impossible d'avoir ce portrait. Cependant bien à moi, ce me semble ;

je ne suis d'humeur à le céder à qui que ce soit, pas même à vous, à moins

que vous fût autant de plaisir qu'à

Donnez - nous , monsieur , de vos nouvelles , à vos momens de loisir. Monsieur Renou vous souhaite , ainsi que moi , bonheur & santé ; & nous vous faisons l'un & l'autre , bien des salutations.

L E T T R E

A M. le Prince DE CONTE.

A Bourgoin , le 31 mai 1708

MONSEIGNEUR. Puisque Votre Altesse Sérénissime n'approuve pas que je dispose de moi sans ses ordres , & puisque je ne veux en rien lui déplaire , il faut qu'elle daigne endurer les importunités que ma situation rend indispensables.

Je ne puis rester volontairement ni choisir mon habitation dans le lieu qu'il vous a plu , monseigneur , de désigner. Mes raisons ne peuvent s'écrire. J'ai cent fois été tenté de partir tout risque , pour porter à vos pieds les éclaircissemens qu'il m'importe qu'il sache.

connus de vous, & de vous seul. Avant de céder à cette tentation, qui devient plus forte de jour en jour, je crois devoir vous en instruire. Daignez l'approuver, & n'avoir pas plus d'égard à mes périls, que je n'en veux avoir moi-même; parce qu'il n'est pas de la magnanimité de votre ame, de vouloir ma sûreté aux dépens de mon honneur.

Si je suis assez malheureux pour que Votre Altesse Sérénissime se refuse à cette audience, je la supplie au moins, d'approuver que je choisisse moi-même, dans le royaume, le lieu de mon habitation; que je le choisisse en toute liberté, sans être obligé d'indiquer ce lieu d'avance; parce que je ne puis juger de celui qui me conviendra, qu'après en avoir fait l'essai.

Si nul de ces deux partis n'obtient l'agrément de Votre Altesse Sérénissime, je lui demande au moins, pour sortir du royaume, à la faveur d'un passe-port pareil au précédent, que m'accorda M. de

Choiseul, & dont je n'ai pu ni dû faire usage.

Enfin, monseigneur, si vous n'approuvez aucune de ces propositions, ou que vous ne m'honoriez d'aucune réponse, je prends le ciel à témoin de mon profond respect pour vos ordres, & de l'ardent desir que j'ai de mériter toujours vos bontés; mais comme rien ne peut me dispenser de ce que je me dois à moi-même, dans l'extrémité où je suis, je disposerai de moi comme mon cœur me l'inspirera.

Veuillez, monseigneur, agréer avec bonté, mon profond respect.

L E T T R E

A Mad. ROUSSEAU.

A Monquin, ce samedi 12 août 1769.

DEPUIS vingt-fix ans, ma chere amie, que notre union dure, je n'ai cherché mon bonheur que dans le vôtre; je ne

ne suis occupé qu'à tâcher de vous rendre heureuse ; & vous avez vu , par ce que j'ai fait en dernier lieu , sans m'y être engagé jamais , que votre honneur & votre bonheur ne m'étoient pas moins chers l'un que l'autre. Je m'apperçois avec douleur , que le succès ne répond pas à mes soins , & qu'ils ne vous sont pas aussi doux à recevoir , qu'il me l'est de vous les rendre. Je fais que les sentimens de droiture & d'honneur , avec lesquels vous êtes née , ne s'altéreront jamais en vous ; mais quant à ceux de tendresse & d'attachement , qui jadis étoient réciproques , je sens qu'ils n'existent plus que de mon côté. Ma chere amie , non - seulement vous avez cessé de vous plaire avec moi ; mais il faut que vous preniez beaucoup sur vous , pour y rester quelques momens par complaisance. Vous êtes à votre aise avec tout le monde , hors avec moi ; tous ceux qui vous entourent , sont dans vos secrets , excepté moi , & votre seul véritable ami

Choiseul, & dont je n'ai pu ni dû faire usage.

Enfin, monseigneur, si vous n'approuvez aucune de ces propositions, ou que vous ne m'honoriez d'aucune réponse, je prends le ciel à témoin de mon profond respect pour vos ordres, & de l'ardent desir que j'ai de mériter toujours vos bontés; mais comme rien ne peut me dispenser de ce que je me dois à moi-même, dans l'extrémité où je suis, je disposerai de moi comme mon cœur me l'inspirera.

Veuillez, monseigneur, agréer avec bonté, mon profond respect.

L E T T R E

A Mad. ROUSSEAU.

A Monquin, ce samedi 12 août 1766.

DEPUIS vingt-six ans, ma chere amie, que notre union dure, je n'ai cherché mon bonheur que dans le vôtre; je

Je suis occupé qu'à tâcher de vous rendre
heureuse ; & vous avez vu , par ce
que j'ai fait en dernier lieu , sans m'y
être engagé jamais , que votre honneur
& votre bonheur ne m'étoient pas moins
chers l'un que l'autre. Je m'apperçois
avec douleur , que le succès ne répond
pas à mes soins , & qu'ils ne vous sont
pas aussi doux à recevoir , qu'il me l'est
de vous les rendre. Je fais que les sen-
timens de droiture & d'honneur , avec
lesquels vous êtes née , ne s'altéreront
jamais en vous ; mais quant à ceux de
tendresse & d'attachement , qui jadis
étoient réciproques , je sens qu'ils n'exis-
tent plus que de mon côté. Ma chere
amie , non - seulement vous avez cessé
de vous plaire avec moi ; mais il faut
que vous preniez beaucoup sur vous ,
pour y rester quelques momens par com-
plaisance. Vous êtes à votre aise avec tout
le monde , hors avec moi ; tous ceux qui
vous entourent , sont dans vos secrets ,
je n'ai accepté moi , & votre seul véritable ami

est le seul exclus de votre confidence. Je ne vous parle point de beaucoup d'autres choses. Il faut prendre nos amis avec leurs défauts, & je dois vous passer les vôtres, comme vous me passez les miens. Si vous étiez heureuse avec moi, je serois content : mais je vois clairement, que vous ne l'êtes pas ; & voilà ce qui me déchire. Si je pouvois faire mieux pour y contribuer, je le ferois & je mettrois ; mais cela n'est pas possible. Je n'ai rien omis de ce que j'ai cru pouvoir contribuer à votre félicité ; je ne saurois faire davantage, quelque ardent desir que j'en aie. En nous unissant, j'ai fait mes conditions ; vous y avez consenti ; je les ai remplies. Il n'y avoit qu'un tendre attachement de votre part, qui pût m'engager à les passer, & à n'écouter que notre amour, au péril de ma vie & de ma santé. Convenez, ma chere amie, que vous éloigner de moi, n'est pas le moyen de me rapprocher de vous : c'étoit pourtant mon intention, je vous le jure ; mais

Je
autres
avec
er les
iens.
je se
ent,
e qui
nieux
je me
e. Je
uvoir
trois
desir
ai fait
ti; je
endre
m'en-
r que
de ma
, que
royen
pour
mais

vo
tre refroidissement m'a retenu , & des
agaceries ne suffissent pas pour m'attirer ,
lorsque le cœur me repousse. En ce mo-
ment même , où je vous écris , navré de
détresse & d'affliction , je n'ai pas de desir
plus vif & plus vrai , que celui de finir
mes jours avec vous , dans l'union la
plus parfaite , & de n'avoir plus qu'un
lit , lorsque nous n'aurons plus qu'une
ame.

Rien ne plait , rien n'agrée de la part de
quelqu'un qu'on n'aime pas. Voilà pour-
quoi , de quelque façon que je m'y prenne ,
tous mes soins , tous mes efforts auprès
de vous sont insuffisans. Le cœur , ma
chère amie , ne se commande pas , & ce
mal est sans remède. Cependant , quelque
passion que j'aie de vous voir heureuse ,
à quelque prix que ce soit , je n'aurois
jamais songé à m'éloigner de vous pour
cela , si vous n'eussiez été la première à
m'en faire la proposition. Je fais bien
qu'il ne faut pas donner trop de poids à
ce qui se dit dans la chaleur d'une que-

relle ; mais vous êtes revenue trop souvent à cette idée , pour qu'elle n'ait pas fait sur vous quelque impression. Vous connoissez mon fort ; il est tel qu'on n'oseroit pas même le décrire , parce qu'on n'y fauroit ajouter foi. Je n'avois , chere amie , qu'une seule consolation , mais bien douce ; c'étoit d'épancher mon cœur dans le tien : quand j'avois parlé de mes peines avec toi , elles étoient soulagées ; & quand tu m'avois plaint , je ne me trouvois plus à plaindre. Il est sûr que , ne trouvant plus que des cœurs fermés ou faux , toute ma ressource , toute ma confiance est en toi seule ; le mien ne peut vivre sans s'épancher , & ne peut s'épancher qu'avec toi. Il est sûr que , si tu me manques , & que je sois réduit à vivre absolument seul , cela m'est impossible , & je suis un homme mort. Mais je mourrois cent fois plus cruellement encore , si nous continuions de vivre ensemble en méfintelligence , & que la confiance & l'amitié s'éteignissent entre nous. Ah !

mon enfant ! à Dieu ne plaise que je sois réservé à ce comble de misère ! Il vaut mieux cent fois cesser de se voir , s'aimer encore , & se regretter quelquefois. Quelque sacrifice qu'il faille de ma part , pour te rendre heureuse , sois - le , à quelque prix que ce soit , & je suis content.

Je te conjure donc , ma chere femme , de bien rentrer en toi - même , de bien sonder ton cœur , & de bien examiner s'il ne feroit pas mieux pour l'un & pour l'autre , que tu suivisses ton projet de te mettre en pension dans une communauté , pour t'épargner les désagréments de mon humeur , & à moi ceux de ta froideur ; car dans l'état présent des choses , il est impossible que nous trouvions notre bonheur l'un avec l'autre : je ne puis rien changer en moi , & j'ai peur que tu ne puisses rien changer en toi non plus. Je te laisse parfaitement libre de choisir ton style , & d'en changer si - tôt que cela te conviendra. Tu n'y manqueras de rien ; j'en aurai soin de toi plus que de moi - même.

me ; & si - tôt que nos cœurs nous feront mieux sentir combien nous étions nés l'un pour l'autre , & le vrai besoin de nous réunir , nous le ferons pour vivre en paix , & nous rendre heureux mutuellement jusqu'au tombeau. Je n'endurerois pas l'idée d'une séparation éternelle ; je n'en veux qu'une qui nous serve à tous deux de leçon. Je ne l'exige point même , je ne l'impose point ; je crains seulement qu'elle ne soit devenue nécessaire. Je t'en laisse le juge , & je m'en rapporte à ta décision. La seule chose que j'exige , si nous en venons là , c'est que le parti que tu jugeras à propos de prendre , se prenne de concert entre nous ; je te promets de me prêter là - dessus , en tout à ta volonté , autant qu'elle sera raisonnable & juste , sans humeur de ma part , & sans chicane. Mais quant au parti que tu voulois prendre dans ta colère , de me quitter & de t'éclipser sans que je m'en mêlasse , & sans que je fusse même où tu voudrois aller , je n'y con-

sentirai de ma vie , parce qu'il seroit hon-
neux & déshonorant pour l'un & pour
l'autre , & contraire à tous nos engage-
mens.

Je vous laisse le temps de bien peser
toutes choses. Réfléchissez pendant mon
absence , au sujet de cette lettre. Pensez
à ce que vous vous devez , à ce que
vous me devez , à ce que nous sommes
depuis long - temps l'un à l'autre , & à
ce que nous devons être jusqu'à la fin de
nos jours , dont la plus grande & la plus
belle partie est passée , & dont il ne nous
reste que ce qu'il faut , pour couronner
une vie infortunée , mais innocente , hon-
nête & vertueuse , par une fin qui l'ho-
nore & nous assure un bonheur durable.
Nous avons des fautes à pleurer & à
expier ; mais graces au ciel , nous n'a-
vons à nous reprocher ni noirceurs , ni
crimes ; n'effaçons pas par l'imprudence
de nos derniers jours , la douceur & la
pureté de ceux que nous avons passés
ensemble.

Je ne vais pas faire un voyage bien long, ni bien périlleux : cependant la nature dispose de nous, au moment que nous y pensons le moins. Vous connoissez trop mes vrais sentimens, pour craindre, qu'à quelque degré que nos malheurs puissent aller, je sois homme à disposer jamais de ma vie, avant le temps que la nature ou les hommes auront marqué. Si quelque accident doit terminer ma carrière, soyez bien sûre, quoi qu'on puisse dire, que ma volonté n'y aura pas eu la moindre part. J'espère me retrouver en bonne santé dans vos bras, d'ici à quinze jours au plus tard; mais s'il en étoit autrement, & que nous n'eussions pas le bonheur de nous revoir, souvenez-vous en pareil cas, de l'homme dont vous êtes la veuve, & d'honorer sa mémoire, en vous honorant. Tirez-vous d'ici le plus tôt que vous pourrez. Qu'aucun moine ne se mêle de vous, ni de vos affaires, en quelque façon que ce soit. Je ne vous dis point ceci par jalousie, & je

mais bien convaincu qu'ils n'en veulent
point à votre personne ; mais n'importe ,
profitez de cet avis , ou soyez sûre de
éviter que déshonneur & calamités sur
le reste de votre vie. Adressez - vous à
M. de S. Germain , pour sortir d'ici.
Tâchez d'endurer l'air méprisant de sa
femme , par la certitnde que vous ne
l'avez pas mérité. Cherchez à Paris , à
Orléans , ou à Blois , une communauté
qui vous convienne , & tâchez d'y vivre ,
plutôt que seule dans une chambre. Ne
comptez sur aucun ami ; vous n'en avez
point , ni moi non plus , soyez - en sûre :
mais comptez sur les honnêtes gens , &
soyez sûre que la bonté de cœur & l'é-
quité d'un honnête homme vaut cent
fois mieux que l'amitié d'un coquin.
C'est à ce titre d'honnête homme , que
vous pouvez donner votre confiance au
seul homme de lettres que vous savez
que je tiens pour tel. Ce n'est pas un ami
traître ; mais c'est un homme droit , qui
& qui ne vous trompera pas , & qui n'insultera

pas ma mémoire, parce qu'il m'a bien connu, & qu'il est juste ; mais il ne se compromettra pas, & je ne desire pas qu'il se compromette. Laissez tranquillement exécuter les complots faits contre votre mari ; ne vous tourmentez point à justifier sa mémoire outragée ; contentez-vous de rendre honneur à la vérité dans l'occasion, & laissez la Providence & le temps, faire leur œuvre : cette œuvre fera tôt ou tard. Ne vous rapprochez plus des grands ; n'acceptez aucune de leurs offres, encore moins de celles des gens de lettres. J'exclus nommément toutes les femmes qui se sont dites mes amies. J'excepte Mad. Dupin & Mad. de Chevalon. L'une & l'autre sont sûres à mon égard, & incapables de trahison. Parlez-leur quelquefois de mes sentimens pour elles ; ils vous sont connus. Vous aurez assez de quoi vivre indépendante, avec les secours que M. du Peyrou a dessein de vous donner, & qu'il vous doit, puisqu'il en a reçu l'argent. Si vous

aime

To

aimez mieux vivre seule chez vous , que
chez des religieuses , vous le pouvez ;
mais ne vous laissez pas subjuguier ; ne
vous livrez pas à vos voisines , & ne vous
fiez pas aux gens avant de les connoître.
Je finis ma lettre si à la hâte , que je ne
sais plus ce que je dis. Adieu , chere
amie de mon cœur ; à vous revoir ; & si
vous ne nous revoyons pas , souvenez-
vous toujours du seul ami véritable que
vous ayez eu , & que vous aurez jamais.
Je ne me signerai pas *Renou* , puisque ce
nom fut fatal à votre tendresse ; mais pour
le moment , j'en veux reprendre un que
votre cœur ne sauroit oublier.

J. J. ROUSSEAU.



L E T T R E

A M. LALIAUD.

A Monquin, le 27 août 1769.

UN voyage de botanique, monsieur, que j'ai fait au mont Pilat, presque en arrivant ici, m'a privé du plaisir de vous répondre aussi - tôt que je l'aurois dû. Ce voyage a été désastreux, toujours de la pluie ; j'ai trouvé peu de plantes, & j'ai perdu mon chien blessé par un autre, & fugitif ; je le croyois mort dans les bois de sa blessure, quand à mon retour, j'ai trouvé ici bien portant, sans que j'aie pu imaginer comment il a pu faire douze lieues, & repasser le Rhône dans l'état où il étoit. Vous avez, monsieur, la douceur de revoir vos pénates, & de vivre au milieu de vos amis. Je prendrai part à ce bonheur, en vous en voyant jouir ; mais je doute que le ciel me destine à ce partage. J'ai trouvé Mad. Renou

assez bonne santé ; & le vous remercie de
votre souvenir, & vous salue de tout son
cœur. J'en fais de même, étant forcé
d'être bref, à cause du soin que deman-
dent quelques plantes que j'ai rapportées,
& quelques graines que je destinois à
Mad. de Portland, le tout étant arrivé
ici, à demi pourri par la pluie. Je vou-
drois du moins en sauver quelque chose,
pour n'avoir pas perdu tout-à-fait mon
voyage, & la peine que j'ai prise à les
recueillir. Adieu, mon cher monsieur
Laliaud ; conservez - vous, & vivez
content.

L E T T R E

A M. MOULTOU.

A Monquin, le 8 septembre 1769.

SANS une foulure à la main, cher
Moulton, qui me fait souffrir depuis
plusieurs jours, je me livrerois à mon
aïse, au plaisir de causer avec vous ;

O ij

mais je ne désespere pas d'en retrouver une occasion plus commode. En attendant, recevez mon remerciement de votre bon souvenir, & de celui de Mad. Moulton, dont je me consolerais difficilement d'avoir été si près, sans la voir. Je veux croire qu'elle a quelque part au plaisir que vous m'avez fait de m'amener votre fils, & cela m'a rendu plus touchante la vue de cet aimable enfant. Je suis fort aise qu'il soit un peu jaloux, dans ce qu'il fait, de mon approbation. Il lui est toujours aisé de s'en assurer par la vôtre : car sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, nous ne saurions penser différemment vous & moi.

Je ne suis point surpris de ce que vous me marquez des dispositions secrètes des gens qui vous entourent. Il y a longtemps qu'ils ont changé le patriotisme en égoïsme, & l'amour prétendu du bien public n'est plus dans leurs cœurs, que la haine des partis. Garantissez le vôtre, ô cher Moulton, de ce sentiment pénible,

qui donne toujours plus de tourment que de jouissance, & qui lors même qu'il l'affouvit, venge dans le cœur de celui qui l'éprouve, le mal qu'il fait à son ennemi. Paradis aux bienfaisans, disoit sans cesse le bon abbé de S. Pierre. Voilà un paradis que les méchans ne peuvent ôter à personne, & qu'ils se donneroient, s'ils en connoissoient le prix.

Adieu, cher Moulton; je vous embrasse.

L E T T R E

A M. LALIAUD.

A Monquin, le 30 novembre 1769.

J'APPRENDS avec plaisir, monsieur, que vous jouissez en bonne santé, & avec agrément, du beau climat que vous habitez, & que vous êtes content à la fois de votre séjour, & de votre récolte. Vous avez deviné bien juste, que tandis que l'ardeur du soleil vous forçoit

encore quelquefois à chercher l'ombre, j'étois réduit à garder mes tisons; & nous avons eu déjà de fortes gelées & des neiges durables, long-temps avant la réception de votre lettre. Cela, monsieur, me chagrine en une chose, c'est de ne pouvoir plus, pour cette année, exécuter votre petite commission des rosiers à feuilles odorantes, puisqu'ayant depuis long-temps perdu toutes leurs feuilles, ils seroient à présent impossibles à distinguer, & difficiles même à trouver. Je suis donc forcé de remettre cette recherche à l'année prochaine, & je vous assure que vous me fournissez l'occasion d'une petite herborifation très-agréable, en songeant que je la fais pour votre jardin.

Je vous dois & vous fais, monsieur, bien des remerciemens des lauriers que vous avez la bonne intention de m'envoyer pour mon herbier, quoique je ne me rappelle point du tout qu'il en ait été question entre nous. Ils ne laisseront pas

de trouver leur place, & de me rappeler votre obligeant souvenir, aussi longtemps que je resterai possesseur de mon herbier; car il pourroit dans peu, changer de maître, ainsi que mes livres de plantes, dont je cherche à me défaire, étant sur le point de quitter totalement la botanique.

J'ai fait votre commission auprès de Mad. de Lessert, & je ne doute pas que dans sa première lettre, elle ne me charge de ses remerciemens & salutations pour vous. Elle a eu la bonté de me pourvoir d'une bonne épinette pour cet hiver. Cet instrument me fait plaisir encore, & me donne quelques momens d'amusement; mais il ne me fournit plus de nouvelles idées de musique, & je me suis vainement efforcé d'en jeter quelques-unes sur le papier: rien n'est venu, & je sens qu'il faut renoncer désormais à la composition, comme à tout le reste. Cela n'est pas surprenant.

Bon jour, monsieur; le beau soleil qu'il

fait ici dans ce moment , me fait imaginer des promenades délicieuses en cette saison , dans le pays où vous êtes ; & si j'y étois aussi , j'aimerois bien à les faire avec vous. Bon jour derechef ; portez - vous bien , amusez - vous , & donnez - moi quelquefois de vos nouvelles.

L E T T R E

A M. MOULTOU.

A Monquin , le 9 janvier 1770.

J E comprends , mon cher Moulton , qu'une caisse de confitures , que j'ai reçue de Montpellier , est le cadeau que vous m'aviez annoncé cet été , & auquel je ne songeois plus , quand il est venu me surprendre en guet-à-pens. Que voulez-vous que je fasse d'un si grand magasin ? Voulez - vous que je me mette marchand de sucre ? Il me semble que je n'étois pas trop appelé à ce métier. Voulez - vous que je le mange ? Il en faudroit beau-

coup, je l'avoue, pour adoucir les fleurs
 d'amertume qu'on me fait avaler
 depuis tant d'années; mais c'est une
 amertume mielleuse & traîtresse, qui ne
 sauroit s'allier avec la franche douceur
 du sucre. Votre envoi, cher Moulton,
 n'est raisonnable qu'au cas que vous
 vouliez venir m'aider à le consommer;
 j'en goûterois alors la douceur dans toute
 la pureté. Il faudroit attendre, il est vrai,
 que la saison fût plus douce elle-même:
 car quant à présent, la campagne n'est
 pas tenable; il y fait presque aussi froid
 que dans ma chambre, où, près d'un
 grand feu, je gele en me rôtissant, &
 l'onglée me fait tomber la plume des
 doigts. Adieu, cher Moulton; mes deux
 moitiés embrassent les deux vôtres, &
 tout ce qui vous est cher.



L E T T R E

A U M Ê M E.

A Monquin, le 9 février 1770.

{ Pauvres aveugles que nous sommes !
Ciel , démasque les imposteurs ,
Et force leurs barbares cœurs
A s'ouvrir aux regards des hommes. }

C H E R Moulton , quoique vous paroissiez m'oublier , je vous aime toujours , & je n'ai pas voulu m'éloigner de ce pays , sans vous en donner avis , & vous dire encore un adieu. Je compte y rester quinze jours ou trois semaines , avant de me rendre à Lyon. Ces trois semaines me seroient bien précieuses pour l'herborisation des mousses & des lichens , si la neige n'y portoit obstacle ; car probablement l'occasion n'en reviendra plus pour moi. Le temps , qui paroît vouloir se remettre , peut permettre un essai ; & après avoir été long - temps bien malingre , je

compte tenter aujourd'hui l'analyse de quelques troncs d'arbres. Faites comme moi. Adieu ; je vous embrasse tendrement, & je vous exhorte à m'aimer, car je le mérite.

J. J. ROUSSEAU.

Je reprends un nom que je n'aurois jamais dû quitter. N'en employez plus d'autres pour m'écrire.

LETTRE

A Mad. GONCERU née Rousseau.

A Monquin, le 9 février 1770.

{	Pauvres aveugles que nous sommes !	}
	Ciel, démasque les imposteurs,	
	Et force leurs barbares cœurs	
	A s'ouvrir aux regards des hommes.	

MA bonne, ma chere, ma respectable tante, né mourant, je vous pardonne de m'avoir fait vivre, & je m'afflige de ne pouvoir vous rendre à la fin de vos jours, les tendres soins que vous m'avez prodigés.

gués au commencement des miens. À la première lueur d'une meilleure fortune, je songeai à vous faire une petite part de ma subsistance, qui pût rendre la vôtre un peu plus commode. Je vous en fis aussi - tôt donner avis, & votre petite pension commença de courir en même temps ; savoir, à la fin de mars 1767. Il n'y a pas encore de cela trois ans révolus, & ces trois ans vous ont été payés d'avance, année par année ; ainsi, quand vous ne recevriez rien d'un an d'ici, tout seroit encore en règle, & il n'y auroit encore rien d'arriéré. Mon intention étoit bien pourtant de continuer à vous payer d'avance, & l'année qui commencera bientôt de courir, & les suivantes, autant que mes moyens me le permettront ; mais, ma chère tante, je ne puis pas vous dissimuler que la dureté présente & future de ma situation me met dans la nécessité de compter avec moi-même ; sans quoi, je ne me résoudrois jamais à compter avec vous. Veuillez donc pren-

Pre un peu de patience , dans la certitude
de n'être pas oubliée ; & s'il arrivoit dans
la suite , que votre pension tardât à ve-
nir , ce qui ne fera pas , autant qu'il me
sera possible , dites - vous alors à vous-
même : *Je connois le cœur de mon neveu ;*
et j'ai si sûr qu'il ne m'oublie pas , je le plains de
n'être pas en état de mieux faire. Adieu ,
ma bonne & respectable tante ; je vous
recommande à la Providence ; faites la
même chose pour moi , car j'en ai grand
besoin ; & recevez avec bonté , mes plus
tendres & respectueuses salutations.

L E T T R E

A M. DE SAINT-GERMAIN.

A Monquin , le 26 février 1770.

Où êtes-vous , brave Saint-Germain ?
Quand pourrai-je vous embrasser , &
me chauffer au feu de votre courage , ce-
qui dont j'ai besoin pour supporter les
travaux de ma destinée ? Qu'il est cruel ,

qu'il est déchirant, pour le plus aimable des hommes, de se voir devenir l'horreur de ses semblables, en retour de son tendre attachement pour eux, & sans pouvoir imaginer la cause de cette frénésie, ni par conséquent la guérir ! Quoi ! l'implacable animosité des méchans peut-elle donc ainsi renverser les têtes & changer les cœurs de toute une nation, de toute une génération ? lui montrer noir ce qui est blanc, lui rendre odieux ce qu'elle doit aimer, lui faire estimer l'iniquité, la justice, la trahison, générosité ? Ah ! c'est aussi trop accorder à la puissance, que de lui soumettre ainsi le jugement, le sentiment, la raison, & de se dépouiller pour elle, de tout ce qui nous fait hommes.

Quels sont mes torts envers M. de Choiseul ? Un seul, mais grand ; celui d'avoir pu l'estimer. Dans ma retraite je ne connoissois de lui, que son mérite ; son pacte de famille me prévint en faveur de ses talens. Il avoit paru bien

disposé pour moi ; cette bienveillance
m'en avoit inspiré. Je ne savois rien de
son naturel, de ses goûts, de ses inclina-
sons, de son caractère ; & dans les té-
nèbres où je suis plongé depuis tant d'an-
nées, j'ai long-temps ignoré tout cela.
Jugeant du reste par ce qui m'étoit con-
nu, je lui donnai des louanges qu'il mé-
ritoit trop peu, pour les prendre au pied
de la lettre : il se crut insulté. De là, sa
haine & tous mes malheurs. En me pu-
nissant de mon tort, il m'en a corrigé.
S'il me punit maintenant de lui rendre
justice, il ne peut être trop sévère ; car
assurément, je la lui rends bien.

Pour mieux assouvir sa vengeance, il
n'a voulu, ni ma mort qui finissoit mes
malheurs, ni ma captivité qui m'eût du
moins donné le repos. Il a conçu que le
plus grand supplice d'une ame fiere &
brûlante d'amour pour la gloire, étoit le
mépris & l'opprobre ; & qu'il n'y avoit
point pour moi, de pire tourment que
celui d'être haï. C'est sur ce double objet

qu'il a dirigé son plan. Il s'est appliqué à me travestir en monstre effroyable ; il a concerté dans le secret , l'œuvre de ma diffamation ; il m'a fait enlacer de toutes parts , par ses satellites ; il m'a fait traîner par eux dans la fange ; il m'a rendu la fable du peuple , & le jouet de la canaille. Pour m'accabler encore mieux de la haine publique , il a pris soin de la faire sortir par les moqueuses caresses des fourbes dont il me faisoit entourer ; & pour dernier raffinement , il a fait en sorte que par-tout , les égards & les attentions parussent me suivre , afin que , quand trop sensible aux outrages , j'exhalerois quelques plaintes , j'eusse l'air d'un homme qui n'est pas à son aise avec lui-même , & qui se plaint des autres , parce qu'il est mécontent de lui.

Pour m'isoler & m'ôter tout appui , les moyens étoient simples. Tout cede à la puissance , & presque tout à l'intrigue : on connoissoit mes amis ; on a travaillé sur eux ; aucun n'a résisté. On a éventé

par la poste, toutes les correspondances que je pouvois avoir. On m'a détaché de temps en temps, de petits chercheurs de places, de petits implorateurs de recommandations, pour savoir par eux, s'il ne restoit personne qui eût pour moi de la bienveillance, & travailler aussi-tôt à me l'ôter. Je connois si bien ce manège, & j'en ai si bien senti le succès, que je ne serois pas sans crainte pour M. de S. Germain lui-même, si je le savois moins clairvoyant, & que je connusse moins sa sagacité & sa fermeté. Parmi les objets de tant de vigilance, mes papiers n'ont pas été oubliés. J'ai confié tous ceux que j'avois, en des mains amies ou que je crus telles : tous sont à la merci de mes ennemis. Enfin, l'on m'a lié moi-même par des engagemens, dont j'ai cru vainement acheter mon repos, & qui n'ont servi qu'à me livrer pieds & poings liés, au sort qu'on vouloit me faire. On ne m'a laissé pour défense, que le ciel, dont on ne

s'embarrasse guere , & mon innocence , qu'on n'a pu m'ôter.

Parvenus une fois à ce point , tout le reste va de lui-même & sans la moindre difficulté. Les gens chargés de disposer de moi , ne trouvent plus d'obstacle. Les essaims d'espions malveillans & vigilans , dont je suis entouré , savent comment ils ont à faire leur cour. S'il y a du bien , ils se garderont de le dire , ou prendront grand soin de le travestir : s'il y a du mal , ils l'aggraveront ; s'il n'y en a pas , ils l'inventeront. Ils peuvent me charger tout à leur aise ; ils n'ont pas peur de me trouver là , pour les démentir. Chacun veut prendre part à la fête , & présenter le plus beau bouquet. Dès qu'il est convenu que je suis un homme noir , c'est à qui me controuvera le plus de crimes. Quiconque en a fait un , peut en faire cent : & vous verrez que bientôt j'irai , violant , brûlant , empoisonnant , assassinant à droite & à gauche , pour mes menus plaisirs , sans m'embarrasser des

Je suis entouré de surveillans qui me guettent, sans songer que les planchers sous lesquels je suis, ont des yeux ; que les murs qui m'entourent, ont des oreilles ; que je ne fais pas un pas qui ne soit compté, pas un mouvement de doigt qui ne soit noté, & sans que durant tout ce temps, personne ait la charité de pourvoir à la sûreté publique, en m'empêchant de continuer toutes ces horreurs, dont ils se contentent de tenir tranquillement le registre, tandis que je les fais tout aussi tranquillement sous leurs yeux : tant la bête est aveugle & bête dans sa méchanceté ! Mais n'importe : dès qu'il s'agira de m'imputer des forfaits, je vous réponds que le bon M. de Choiseul fera valant sur les preuves, & qu'après ma mort, toutes ces inepties deviendront tant de faits incontestables, parce que M. l'un, & M. l'autre, & Mad. celle-ci, Mlle. celle-là, tous gens de la plus haute probité, les auront attestés, & que je ne ressusciterai pas pour y répondre.

Encore une fois , tout devient facile , & désormais on va faire de moi , tout ce qu'on voudra de mauvais. Si je reste en repos , c'est que je médite des crimes ; & peut-être le pire de tous , celui de dire la vérité. Si , pour me distraire de mes maux , je m'amuse à l'étude des plantes , c'est pour y chercher des poisons. Mon Dieu ! quand quelque jour ceux qui sauront quel fut mon caractère , & qui liront mes écrits , apprendront qu'on a fait de J. J. Rousseau un empoisonneur , ils demanderont quelle sorte d'êtres existoit de son temps , & ne pourront croire que ce fussent des hommes.

Mais comment en est-on venu là ? Quel fut le premier forfait qui rendit les autres croyables ? Voilà ce qui me passe ; voilà l'étonnante énigme. C'est ce premier pas qu'il faut expliquer , & qui n'offre à mes yeux , qu'un abyme impénétrable. M. de S. Germain , dans ce que vous connoissez de moi par vous-même , trouvez-vous de l'étoffe pour faire un scélérat

rat ? Tel je paroïs à vos yeux depuis plus d'un an , tel je fus pendant près de dixante. Je n'eus jamais que des goûts bornés , que des passions douces : je m'élevai , pour ainsi dire , moi-même ; je me livrai par choix , aux meilleures études ; je ne cultivai que des talens aimables. J'aimai toujours la retraite , la vie paisible & solitaire. J'ai passé la jeunesse à l'âge mûr , chéri de tous mes amis , bien voulu de toutes mes connoissances , tranquille , heureux , content de mon sort , & sans avoir eu jamais qu'une seule querelle avec un extravagant , laquelle tourna toute à ma gloire. Malheureusement , ayant déjà passé l'âge mûr , je me laissai tenter enfin de communiquer au public , dans des livres qui ne respirent que la vertu , des maximes que je crus utiles à mes semblables , ou de nouvelles idées pour le progrès des beaux arts. Me voilà devenu depuis lors , un homme noir ; de quelle façon ? Je l'ignore. Eh ! quels sont ces malheureux , dont les

ames sombres & concentrées couvent le crime ? Sont-ce des auteurs , des gens de lettres , dévoués à la paisible occupation d'écrire des livres , des romans , de la musique , des opéra ? Ont-ils des cœurs ouverts , confians , faciles à s'épancher ? Et où de pareils secrets se cacheroient-ils un moment dans le mien , transparent comme le crystal , & qui porte à l'instant dans mes yeux & sur mon visage , chaque mouvement dont il est affecté. Seul , étranger , sans parti , livré dans ma retraite à de pareils goûts , quel avantage , quel moyen , quelle tentation pouvois-je avoir de mal faire ? Quoi ! lorsque l'amour , la raison , la vertu prenoient sous ma plume , leurs plus doux , leurs plus énergiques accens , lorsque je m'enivrois à torrens , des plus délicieux sentimens qui jamais soient entrés dans un cœur d'homme , lorsque je planois dans l'empyrée , au milieu des objets charmans & presque angéliques , dont je m'étois entouré ; c'étoit précisément alors , &

pour la première fois , que ma noire & farouche ame méditoit , digéroit , commettoit les forfaits atroces , dont on ne me voila l'imputation , que pour m'ôter les moyens de m'en défendre ; & cela , sans motif , sans raison , sans sujet , sans autre intérêt que celui de satisfaire la plus infernale férocité. Et l'on peut..... Si jamais pareille contradiction , pareille extravagance , pareille absurdité pouvoit réellement trouver foi dans l'esprit d'un homme , oui , j'ose le dire sans crainte , il faudroit étouffer cet homme là.

Les passions qui portent au crime , sont analogues à leurs noirs effets. Où furent les miennes ? Je n'ai connu jamais les passions haineuses : jamais l'envie , la méchanceté , la vengeance n'entrèrent dans mon cœur. Je suis bouillant , emporté , quelquefois colere ; jamais fourbe , ni rancunier ; & quand je cesse d'aimer quelqu'un , cela s'apperçoit bien vite. Je hais l'ennemi qui veut me nuire ; mais si-tôt que je ne le crains plus , je ne le hais

plus. Que Diderot, que Grimm sur-tout, le premier, le plus caché, le plus ardent, le plus implacable, celui qui m'attira tous les autres, dise pourquoi il me hait. Est-ce pour le mal qu'il a reçu de moi ? Non, c'est pour celui qu'il m'a fait ; car souvent l'offensé pardonne, mais l'offenseur ne pardonne jamais. Dirai-je mes torts envers lui ? J'en fais deux. Le premier : je l'ai trop aimé. Le second : *son cœur fut déchiré par la louange qui n'étoit pas pour lui.* (*) Si lui, si Diderot ont quelque autre grief, qu'ils le disent. Ils ont déçuvert, dira-t-on, que j'étois un monstre. Ah ! c'est une autre affaire ; mais toujours est-il sûr que ce monstre ne leur fit jamais de mal.

Mad. la comtesse de Boufflers me hait & en femme ; c'est tout dire. Quels sont ses griefs ? Les voici.

(*) Passage remarquable du *Petit-Philosophe*, ouvrage de M. Grimm, & dans lequel il s'est peint sans y songer.

Le premier. J'ai dit dans l'*Héloïse*, que la femme d'un charbonnier étoit plus respectable que la maîtresse d'un prince. Mais quand j'écrivis ce passage, je ne songeois ni à elle, ni à aucune femme en particulier. Je ne savois pas même alors, qu'il existât une comtesse de Boufflers, encore moins qu'elle pût s'offenser de ce trait; & je n'ai fait que long-temps après, connoissance avec elle.

Le second. Mad. de Boufflers me consulta sur une tragédie en prose, de sa façon; c'est-à-dire, qu'elle me demanda des éloges. Je lui donnai ceux que je crus lui être dus: mais je l'avertis que sa piece ressembloit beaucoup à une piece angloise que je lui nommai. J'eus le sort de Gilbertus auprès de l'évêque prédicateur.

Le troisieme. Mad. de Boufflers étoit aimable alors, & jeune encore. Les amis dont elle m'honora, me touchèrent plus qu'il n'eût fallu peut-être. Elle s'en aperçut. Quelque temps après, j'appris ses liaisons, que dans ma bêtise, je ne

savois pas encore. Je ne crus pas qu'il convînt à J. J. Rousseau, d'aller sur les brisées d'un prince du sang, & je me retirai. Je ne fais, monsieur, ce que vous penserez de ce crime; mais il seroit singulier que tous les malheurs de ma vie fussent venus de trop de prudence, dans un homme qui en eut toujours si peu.

Mad. la maréchale de Luxembourg me hait; elle a raison. J'ai commis envers elle, des balourdises bien innocentes assurément dans mon cœur, bien involontaires, mais que jamais femme ne pardonne, quoiqu'on n'ait pas eu l'intention de l'offenser. Cependant je ne puis la croire essentiellement méchante, ni perdre le souvenir des jours heureux que j'ai passés près d'elle & de M. de Luxembourg. De tous mes ennemis, elle est la seule que je crois capable de retour, mais non pas de mon vivant. Je desirerois ardemment qu'elle me survive, sûr d'être regretté, peut-être pleuré d'elle, après ma mort.

Ajoutez à cette courte liste, M. de Choiseul, dont j'ai déjà parlé, & qui malheureusement à lui seul en vaut mille : le docteur Tronchin, avec qui je n'eus d'autre tort que d'être Genevois comme lui, & d'avoir autant de célébrité, quoique j'eusse gagné moins d'argent : enfin, le baron d'Holback, aux avances duquel j'ai résisté long-temps, par la seule raison qu'il étoit trop riche ; raison que je lui dis pour réponse à ses instances, & qui malheureusement ne se trouva que trop juste dans la suite. Sur mes premiers écrits, & sur le bruit qu'ils firent, il se prit pour moi d'une telle haine, &, comme je crois, par l'impulsion de Grimm, qu'il me traita dans sa propre maison, & dans le moindre sujet, avec une brutalité sans exemple. Diderot & M. de Marigny, gentilhomme ordinaire du roi, furent témoins de la querelle, & le dernier m'a souvent dit depuis lors, qu'il avoit admiré ma patience & ma modération.

Ces détails, monsieur, sont dans la plus exacte vérité. Trouvez-vous là, quelque méchanceté dans le pauvre Jean-Jacques ? Voilà pourtant les seuls ennemis personnels que j'aie eus jamais. Tous les autres ne le sont que par jalousie, comme d'Allembert, avec lequel j'ai eu très-peu de liaisons, ou sur parole, comme la foule, ou parce qu'en général, les lâches aiment à faire leur cour aux puissans, en attendant d'accabler ceux qu'ils oppriment. Que puis-je faire à cela ?

Les naturels haineux, jaloux, médisans, ne se déguisent guère. Leurs propos, leurs écrits décelent bientôt leurs penchans ; ils vont toujours se mêler des affaires des autres. Les pointes de satire lardent leurs discours & leurs ouvrages ; les mots couverts, les allusions malignes leur échappent malgré eux. Mes écrits sont dans les mains de tout le monde, & vous connoissez mon ton. Veuillez, monsieur, juger par vous-même, voyez s'il y a de la malignité dans mon cœur,

Le jeu : je ne puis le souffrir. Je n'ai vraiment joué qu'une fois en ma vie au redoute, à Venise. Je gagnai beaucoup, m'ennuyai, & ne jouai plus. Les échecs, où l'on ne joue rien, sont le seul jeu qui m'amuse. Je n'ai pas peur d'être un Beverley.

L'ambition, l'avidité, l'avarice : je suis trop paresseux, je déteste trop la gêne, j'aime trop mon indépendance, pour avoir des goûts qui demandent un homme laborieux, vigilant, courtisan, souple, intrigant ; les choses du monde les plus contraires à mon humeur. M'a-t-on vu souvent aux toilettes des femmes, ou dans les antichambres des grands ? Ce sont pourtant là les portes de la fortune. J'ai refusé beaucoup de places, & n'en recherchai jamais. C'est par paresse que je suis attaché à l'argent que j'ai, crainte de la peine d'en chercher quand je n'en ai plus : mais je ne crois pas qu'il me soit arrivé de ma vie, ayant le nécessaire du moment, de rien convoiter au-delà ; &

après avoir toujours vécu dans une honnête aisance , je me vois prêt à manquer de pain sur mes vieux jours , sans en avoir grand souci. Combien j'ai laissé échapper de choses , par ma nonchalance à les retenir ou à les saisir ! Citons un seul fait. Un receveur-général des finances , auquel j'étois attaché depuis longtemps , m'offre sa caisse ; je l'accepte. Au bout de quinze jours , l'embarras , l'affujettissement , l'inquiétude sur-tout de cette maudite caisse , me font tomber malade. Je finis par quitter la caisse , & me faire copiste de musique à six sols la page. M. de Francueil , à qui je marque ma résolution , me croit encore dans le transport de la fièvre , vient me voir , me parle , m'exhorte , ne m'ébranle pas. Il attend inutilement ; & voyant ma résolution bien prise & bien confirmée , il dispose enfin de sa caisse , & me donne un successeur. Ce fait seul prouve , ce me semble , que l'avidité de l'argent n'est pas mon défaut , & j'en pourrois donner

des preuves récentes , plus fortes que celle-là. Et de quoi me serviroit l'opulence ? Je déteste le luxe , j'aime la retraite , je n'ai que les goûts de la simplicité , je ne ferois souffrir autour de moi des domestiques ; & quand j'aurois cent mille livres de rentes , je ne voudrois être ni mieux vêtu , ni mieux logé , ni mieux nourri que je ne suis. Je ne voudrois être riche que pour faire du bien , & l'on ne cherche pas à satisfaire un pareil goût par des crimes.

Les femmes ! Oh ! voici le grand article ; car assurément le violateur de la chasteté Vertier doit être un terrible homme auprès d'elles ; & le plus difficile des travaux d'Hercule doit peu lui coûter , après celui-là. Il y a quinze ans qu'on eût été étonné de m'entendre accuser de pareille infamie. Mais laissez faire M. de Choiseul & Mad. de Boufflers. Ils ont bien opéré d'autres métamorphoses , & je les vois en train de ne s'arrêter plus guère que par l'impossibilité d'en imaginer. Je

doute qu'aucun homme ait eu une jeunesse plus chaste que la mienne. J'avois trente ans passés, sans avoir eu qu'un seul attachement, ni fait à son objet qu'une seule infidélité : c'étoit là tout. Le reste de ma vie a doublé cette licence : je n'ai pas été plus loin. Je ne fais point honneur de cette réserve à ma sagesse : elle est bien plus due à ma timidité ; & j'avoue avoir manqué par elle, bien de bonnes fortunes que j'ai convoitées, & qui, si j'en avois tenté l'aventure, ne m'auroient peut-être pas réduit au même crime, auquel, selon la Vertier, m'ont entraîné ses attraits.

Pour contenter les besoins de mon cœur, encore plus que ceux de mes sens, je me donnai une compagne honnête & fidelle, dont après vingt-cinq ans d'épreuve & d'estime, j'ai fait ma femme. Si c'est là ce qu'on appelle de la discrétion, je m'en honore, & ce n'est pas du moins celle-là qui mène dans les lieux publics. L'exemple, la nécessité, l'hon-

neur de celle qui m'étoit chere , d'autres
puissantes raisons me firent confier mes
enfants à l'établissement fait pour cela ,
& m'empêcherent de remplir moi-même
le premier , le plus saint des devoirs de
la nature. En cela , loin de m'excuser ,
je m'accuse ; & quand ma raison me dit
que j'ai fait dans ma situation ce que j'ai
dû faire , je l'en crois moins que mon
cœur , qui gémit & qui la dément. Je ne
fis point un secret de ma conduite à mes
amis , ne voulant pas passer à leurs yeux ,
pour meilleur que je n'étois. Quel parti
les barbares en ont tiré ! Avec quel art ils
l'ont mise dans les jours les plus odieux !
Comme ils se sont plus à me peindre en
pere dénaturé , parce que j'étois à plain-
dre ! Comme ils ont cherché à tirer du
fond de mon caractère , une faute qui
fut l'ouvrage de mon malheur ! Comme
si pécher n'étoit pas de l'homme , & même
de l'homme juste ! Elle fut grave , sans
doute ; elle fut impardonnable : mais aussi
ce fut la seule , & je l'ai bien expiée. A

cela près , & des vices qui n'ont jamais fait de mal qu'à moi , je puis exposer à tous les yeux , une vie irréprochable dans tout le secret de mon cœur. Ah ! que ces hommes si sévères aux fautes d'autrui , rentrent dans le fond de leurs consciences , & que chacun d'eux se félicite , s'il sent qu'au jour , où tout sans exception , sera manifesté , lui-même en fera quitte à meilleur compte !

La Providence a veillé sur mes enfans , par le péché même de leur pere. Eh Dieu ! quelle eût été leur destinée , s'ils avoient eu la mienne à partager ! Que seroient-ils devenus dans mes désastres ! Ils serent ouvriers ou payfans ; ils passeroient dans l'obscurité , des jours paisibles : que n'ai-je eu le même bonheur ! Je rends au moins graces au ciel , de n'avoir abreuvé que moi , des amertumes de ma vie , & de les en avoir préservés. J'aime mieux qu'ils vivent du travail de leurs mains , sans me connoître , que de les voir avilis & nourris par la traitresse générosité

de mes ennemis , qui les instruiroient à trahir , peut-être à trahir leur pere ; & j'aime mieux cent fois être ce pere infortuné , qui commit la faute & qui la pleure , que d'être le méchant qui la relève , l'étend , l'amplifie , l'aggrave avec la plus maligne joie , que d'être l'ami perle , qui trahit la confiance de son ami , & divulgue pour le diffamer , le secret qu'il a versé dans son sein.

Mais des fautes , quelque grandes qu'elles soient , n'en supposent pas qui soient contradictoires. Les débauchés sont peu dans le cas d'en commettre de pareilles , comme ceux qui s'occupent dans le port , à charger des vaisseaux que bientôt ils perdent de vue , ne songent guère à les assurer. Mes attachemens me préserverent du désordre , & toujours , je répète , je fus réglé dans mes mœurs. Je ne doute pas même que celles de ma jeunesse n'aient contribué dans la suite , à répandre dans mes écrits , cette vive chaleur que les gens qui ne sentent rien , ne prennent pour de l'art ; mais que l'art ne

cela près, & des vices qui n'ont jamais fait de mal qu'à moi, je puis exposer à tous les yeux, une vie irréprochable dans tout le secret de mon cœur. Ah ! que ces hommes si sévères aux fautes d'autrui, rentrent dans le fond de leurs consciences, & que chacun d'eux se félicite, s'il sent qu'au jour, où tout sans exception, sera manifesté, lui-même en fera quitte à meilleur compte !

La Providence a veillé sur mes enfans, par le péché même de leur pere. Eh Dieu ! quelle eût été leur destinée, s'ils avoient eu la mienne à partager ! Que feroient-ils devenus dans mes désastres ! Ils serent ouvriers ou payfans ; ils passeroient dans l'obscurité, des jours paisibles : que n'ai-je eu le même bonheur ! Je rends au moins graces au ciel, de n'avoir abreuvé que moi, des amertumes de ma vie, & de les en avoir préservés. J'aime mieux qu'ils vivent du travail de leurs mains, sans me connoître, que de les voir avilis & nourris par la traitresse générosité

de mes ennemis, qui les instruiroient à trahir, peut-être à trahir leur pere ; & j'aime mieux cent fois être ce pere infortuné, qui commit la faute & qui la pleure, que d'être le méchant qui la reve, l'étend, l'amplifie, l'aggrave avec la plus maligne joie, que d'être l'ami perle, qui trahit la confiance de son ami, le divulgue pour le diffamer, le secret qu'il a versé dans son sein.

Mais des fautes, quelque grandes qu'elles soient, n'en supposent pas qui leur soient contradictoires. Les débauchés sont peu dans le cas d'en commettre de pareilles, comme ceux qui s'occupent dans le port, à charger des vaisseaux que bientôt ils perdent de vue, ne songent guère à les assurer. Mes attachemens me préservèrent du désordre, & toujours, je répète, je fus réglé dans mes mœurs. Je ne doute pas même que celles de ma jeunesse n'aient contribué dans la suite, à répandre dans mes écrits, cette vive chaleur que les gens qui ne sentent rien, ne prennent pour de l'art ; mais que l'art ne

peut contrefaire, & que ne fauroit fournir un sang appauvri par la débauche. Pour répondre à ces hommes vils, qui m'osent accuser d'avoir gagné dans des lieux que je ne connois point, des maux que je connois encore moins, je ne voudrois que la *Nouvelle Héloïse*. Est-ce ainsi qu'on apprend à parler dans la crapule? Qu'on prenne autant de débauchés qu'on voudra, tous doués d'autant d'esprit qu'il est possible, & je les défie entre eux tous, de faire une seule page à mettre à côté d'une des lettres brûlantes, dont ce roman n'abonde que trop. Non, non, il est pour l'ame un prix au-dessus des bonnes mœurs, c'est de la vivifier. Le plaisir & la débauche ne fauroient aller ensemble; il faut choisir. Ceux qui se confondent, ne connoissent que la dernière. C'est sur leur propre état, qu'ils jugent du mien; mais ils se trompent. Adorer les femmes, & les posséder, ce sont deux choses très-différentes. Ils ont l'une, & j'ai fait l'autre. J'ai connu que

que

To

quefois leurs plaisirs ; mais ils n'ont jamais connu les miens.

L'amour que je conçois , celui que j'ai pu sentir , s'enflamme à l'image illusoire de la perfection de l'objet aimé , & cette illusion même le porte à l'enthousiasme de la vertu ; car cette idée entre toujours dans celle d'une femme parfaite. Si quelquefois l'amour peut porter au crime , c'est dans l'erreur d'un mauvais choix qui nous égare , ou dans les transports de la jalousie. Mais ces deux états , dont aucun n'a jamais été le mien , sont momentanés , & ne transforment point un cœur noble , en une ame noire. Si l'amour m'eût fait faire un crime , il faudroit m'en punir & m'en plaindre ; mais il ne me rendroit pas l'horreur des honnêtes gens.

Voilà tout , ce me semble , à moins qu'on ne veuille ajouter l'amour de la solitude ; car cet amour fut la première marque à laquelle Diderot parut juger que j'étois un scélérat. Ses mystérieuses trames avec Grimm , étoient commen-

ées , quand j'allai vivre à l'Hermitage. Il publia quelque temps après, le *Fils naturel*, dans lequel il inséra cette sentence : *Il n'y a que le méchant qui soit seul*. Je lui écrivis avec tendresse , pour me plaindre qu'il n'eût mis à ce passage, aucun adoucissement. Il me répondit durement , & sans aucune explication. Pour moi , quoique cette sentence ait quelque chose qui papillote à l'oreille , je n'y trouve qu'une absurdité ; & il est si faux qu'il n'y ait que le méchant qui soit seul , qu'au contraire il est impossible qu'un homme qui fait vivre seul , soit méchant , & qu'un méchant veuille vivre seul ; car à qui feroit-il du mal , & avec qui formeroit-il ses intrigues ? La sentence elle-même exigeoit donc tout au moins une explication : elle l'exigeoit bien plus encore , ce me semble , de la part d'un auteur qui , lorsqu'il parloit de la sorte au public , avoit un ami retiré depuis six mois dans une solitude ; & il étoit également choquant & mal-honnête de refu-

ser, du moins en maxime générale, l'honorable & juste exception qu'il devoit non-seulement à cet ami, mais à tant de sages respectés, qui dans tous les temps, ont cherché le calme & la paix dans la retraite, & dont pour la première fois, depuis que le monde existe, un écrivain s'avise avec un trait de plume, de faire autant de scélérats. Mais Diderot avoit ses vues, & ne s'embarrassoit pas de déraisonner, pourvu qu'il préparât de loin, les coups qu'il m'a portés dans la suite.

Je vais faire une remarque qui peut paroître légère, mais qui me paroît à moi des plus sûres, pour juger de l'état interne & vrai d'un auteur. On sent dans les ouvrages que j'écrivois à Paris, la bile d'un homme importuné du tracasserie de cette grande ville, & aigri par le spectacle continuel de ses vices. (*) Ceux que

(*) Ajoutez les impulsions continuelles de Diderot, qui, soit qu'il ne pût oublier le donjon de Vincennes, soit avec

j'écrivis depuis ma retraite à l'Hermi-
tage , respirent une tendresse de cœur ,
une douceur d'ame , qu'on ne trouve que
dans les bocages , & qui prouvent l'effet
que faisoient sur moi , la retraite & la
campagne , & qu'elles feront toujours sur
quiconque en saura sentir le charme , &
y vivre aussi volontiers que moi. Les
pensées mâles de la vertu , dit le nerveux
Young , *les nobles élans du génie* , les bri-
llans transports d'un cœur sensible , sont
perdus pour l'homme qui croit qu'être
seul est une solitude. Le malheureux s'est
condanné à ne les jamais sentir. Dieu &
la raison ! quelle immense société ! Que
leurs entretiens sont sublimes ! que leur
commerce est plein de douceurs ! Voilà
Mrs. Young & Diderot d'avis un peu

le projet déjà formé , de me rendre odieux
m'alloit sans cesse excitant & stimulant
aux sarcasmes. Si-tôt que je fus à la cam-
pagne , & que ces impulsions cessèrent
le caractère & le ton de mes écrits chan-
gerent , & je rentrai dans mon naturel

différens , sans ajouter celui de Virgile. Pour moi , je me fais honneur d'avoir imité le scélérat Descartes , quand il s'en alla méchamment philosopher dans la solitude de Nord-Hollande.

Je viens de faire , ce me semble , une revue exacte , & je n'y vois rien encore qui m'ait pu donner des penchans pervers. Que reste-t-il donc enfin ? L'amour de la gloire. Quoi ! ce noble sentiment qui élève l'ame aux sublimes contemplations , qui l'élance dans les régions éthérées , qui l'étend , pour ainsi dire , sur toute la postérité , pourroit lui dicter des forfaits ? Il prendroit , pour s'honorer , la route de l'infamie ? Eh ! qui ne fait que rien n'avilit , ne resserre & ne concentre l'ame comme le crime ; que rien de grand & de généreux ne peut partir d'un intérieur corrompu ? Non , non ; cherchez des passions viles pour cause à des actions viles. On peut être un malhonnête homme , & faire un bon livre ; mais jamais les divins élans du génie

n'honoreroient l'ame d'un malfaiteur ; & si les soupçons de quelqu'un que j'estimerois , pouvoient à ce point ravaler la mienne , je lui présenterois mon *Discours sur l'inégalité* (*) pour toute réponse , & je lui dirois : *lis & rougis.* (**)

Vous me citerez Erostrate. A cela, voici ma réponse. L'histoire d'Erostrate est une fable ; mais supposons-la vraie. Erostrate , sans génie & sans talent, eut

(*) En retranchant quelques morceaux de la façon de Diderot , qu'il m'y fit insérer presque malgré moi. Il en avoit ajouté de plus durs encore ; mais je ne pus me résoudre à les employer.

(**) Que seroit-ce , si je lui présentois ma lettre à d'Alembert , sur les spectacles , ouvrage où le plus tendre délire perce à travers la force du raisonnement , & rend cette lecture ravissante ? Il n'y a point d'absurdité qu'on ne rende imaginable , en supposant que des scélérats peuvent traiter ainsi de pareils sujets. Démocrite prouva aux Abdérites , qu'il n'étoit pas fou , en leur lisant une de ses pièces ; & moi , je défie tout homme sensé , qui lira cette lettre , de pouvoir croire que l'auteur soit un coquin.

un moment la fantaisie de la célébrité, à laquelle il n'avoit aucun droit. Il prit la senle & courte voie que son mauvais cœur & son esprit étroit put lui suggérer : mais comptez que s'il se fût senti capable de faire l'*Emile*, il n'eût point brûlé le temple d'Ephese. Non, monsieur, on n'aspire point par le crime, au prix qu'on peut obtenir par la vertu ; & voilà ce qui rend plus ridicule l'imposture dont je suis l'objet. Qu'avois-je besoin de gloire & de célébrité ? Je l'avois déjà toute acquise : non par des noirceurs & des actes abominables, mais par des moyens vertueux, honnêtes, par des talens distingués, par des livres utiles, par une conduite estimable, par tout le bien que j'avois pu faire selon mon pouvoir ; elle étoit belle, elle étoit sans tache : qu'y pouvois-je ajouter désormais, si ce n'est la persévérance dans l'honorable carrière, dont je voyois déjà d'assez près le terme ? Que dis-je ! je l'avois atteint ; je n'avois plus qu'à me reposer & jouir. Peut-on

concevoir que de gaieté de cœur & par des forfaits , j'aie cherché moi-même à ternir ma gloire , à la détruire , à la laisser échapper de mes mains , ou plutôt à jeter dans un transport de furie , le prix inestimable que j'avois légitimement acquis ? Quoi ! le sage , le brave S. Germain retourneroit-il exprès à la guerre , pour y flétrir par des lâchetés infames , les lauriers sous lesquels il a blanchi ? Ne faisons pas qu'une belle réputation est la plus noble & la plus douce récompense de la vertu sur la terre ? Et l'on veut qu'un homme qui se l'est dignement procurée , s'aille exprès plonger dans le crime , pour la fouiller ? Non , cela n'est pas , parce que cela ne peut pas être ; & il n'y a que des gens sans honneur , qui puissent ne pas sentir cette impossibilité.

Mais quels sont enfin ces forfaits , dont je me suis avisé si tard de fouiller une réputation déjà toute acquise par mieux que des livres , par quarante ans d'honneur & d'intégrité ? Oh ! c'est ici le

ystere profond , qu'il ne faut jamais
me je sache , & qui ne doit être ouver-
ment publié qu'après ma mort , quoi-
on fasse enforte pendant ma vie , que
tout le monde en soit instruit , hors moi
seul. Pour me forcer , en attendant , de
boire la coupe amere de l'ignominie , on
aura soin de la faire circuler sans cesse
autour de moi dans l'obscurité , de la
faire dégoutter , ruisseler sur ma tête ,
fin qu'elle m'abreuve , m'inonde , me
suffoque ; mais sans qu'aucun trait de
lumiere l'offre jamais à ma vue , & me
laisse discerner ce qu'elle contient. On
me séquestre du commerce des hom-
mes , même en vivant avec eux ; tout
sera pour moi , secret , mystere & men-
songe ; on me rendra étranger à la so-
ciété , sans paroître m'en chasser ; on éle-
vera autour de moi , un impénétrable
calice de ténèbres ; on m'ensevelira tout
vivant , dans un cercueil. C'est exacte-
ment ainsi , que sans prétexte & sans
droit , on traite en France un homme

libre , un étranger qui n'est point sujet du roi , qui ne doit compte à personne de sa conduite , en continuant d'y respecter , comme il a toujours fait , le roi les loix , les magistrats & la nation. Qu'il s'il est coupable , qu'on l'accuse , qu'on le juge , & qu'on le punisse ; s'il ne l'est pas , qu'on le laisse libre , non pas en apparence , mais réellement. Voilà , monsieur , ce qui est juste ; tout ce qui est hors de là , de quelque prétexte qu'on l'habille , est trahison , fourberie , iniquité.

Non , je ne serai point accusé , point arrêté , point jugé , point puni en apparence ; mais on s'attachera , sans qu'il paroisse ; à me rendre la vie odieuse insupportable , pire cent fois que la mort. On me fera garder à vue ; je ne ferai pas un pas sans être suivi ; on m'ôtera tous moyens de rien savoir , & de ce qui me regarde , & de ce qui ne me regarde pas. Les nouvelles publiques les plus indifférentes , les gazettes même me seront

interdites ; on ne laissera courir mes lettres & paquets , que pour ceux qui me sauront adresser ; on coupera ma correspondance avec tout autre ; la réponse universelle à toutes mes questions , fera toujours ce qu'on ne fait pas ; tout se taira dans toute l'assemblée à mon arrivée ; les femmes n'auront plus de langue , les barbiers seront discrets & silencieux ; je vivrai dans le sein de la nation la plus loquace , comme chez un peuple de muets. Si je voyage , on préparera tout d'avance , pour disposer de moi par-tout où je veux aller ; on me consignera aux passagers , aux cochers , aux cabaretiers. A peine pourrai-je à manger avec quelqu'un dans les auberges ; à peine y trouverai-je un logement qui ne soit pas isolé ; enfin , l'on aura soin de répandre une odeur de horreur de moi sur ma route , qu'à quelque pas que je ferai , à chaque objet que je verrai , mon ame soit déchirée : rien qui n'empêchera pas que , traité comme un chien enragé , je ne reçoive par-tout cent cour-

bettes moqueuses , avec autant de complimens de respect & d'admiration. Ce sont de ces politesses de tigres , qui semblent vous sourire au moment qu'ils vont vous déchirer.

Imaginez , monsieur , s'il est possible un traitement plus insultant , plus cruel , plus barbare , & dont le concert incroyablement unanime , laisse au sein d'une nation toute entière , un infortuné rigoureusement seul & sans consolation. C'est le talent supérieur de M. de Choiseul pour les détails ; tels sont les soins auxquels il est servi , quand il est question de nuire. Mais s'il s'agissoit d'une œuvre de bonté , de générosité , de justice , trouveroit-il la même fidélité dans ses écritures ? J'en doute. Auroit-il lui-même la même activité ? J'en doute encore plus.

J'ai beau chercher des cas où il soit permis d'accuser , de juger , de diffamer un homme à son insu , sans vouloir l'entendre , sans souffrir qu'il réponde pour lui-même qu'il parle ; je ne trouve rien

veux supposer toutes les preuves possibles. Mais quand en plein midi, toute la ville verroit un homme en assassiner un autre sur la place publique ; encore , en jugeant l'accusé , ne l'empêcheroit-on pas de répondre , encore ne le jugeroit-on pas sans l'avoir interrogé. A l'inquisition , l'on cache à l'accusé , son délateur , je l'avoue ; mais au moins lui dit-on qu'il est accusé , au moins ne le condamne-t-on pas sans l'entendre , au moins ne l'empêche-t-on pas de parler. Un délateur secret accuse , il ne prouve pas ; il ne peut prouver dans aucun cas possible ; car , comment prouveroit-il ? Par des témoins ? Mais l'accusé peut avoir contre ces témoins , des moyens de récusation que les juges ignorent. Par des écritures ? Mais l'accusé peut y faire apercevoir des marques de fausseté , que d'autres n'ont pu connoître. Un délateur qui se cache , est toujours un lâche : s'il prend des mesures pour que l'accusé ne puisse répondre à l'accusation , ni même

en être instruit , il est un fourbe : s'il prenoit en même temps avec l'accusé , le masque de l'amitié , il seroit un traître. Or , un traître qui prouve , ne prouve jamais assez , ou ne prouve que contre lui-même ; & quiconque est un traître , peut bien être encore un imposteur. Eh ! quel seroit , grand Dieu ! le sort des particuliers , s'il étoit permis de leur faire à leur insu , leur procès , & puis de les aller prendre chez eux , pour les mener tout de suite au supplice , sous prétexte que les preuves sont si claires , qu'il leur est inutile d'être entendus ?

Remarquez , monsieur , je vous supplie , combien cette première accusation dut paroître extraordinaire , vu la réputation sans reproche , dont je jouissois , & que soutenoient ma conduite & mes écrits. Assurément , ceux qui vinrent apprendre pour la première fois , aux chefs de la nation , que j'étois un scélérat , durent les étonner beaucoup ; & rien ne devoit manquer à la preuve d'une

pareille accusation , pour être admise. Il manqua pourtant au moins , une petite circonstance , savoir , l'audition de l'accusé ; on se cacha de lui très-soigneusement , & il fut jugé. Messieurs , messieurs ! quand il seroit généralement permis de juger un accusé sans l'ouïr , il y auroit du moins des hommes qui mériteroient d'être exceptés ; & Jean-Jaques pouvoit espérer , ce me semble , d'être mis au nombre de ces hommes là.

On ne vous a pas jugé , diront-ils. Et qu'avez-vous donc fait , misérables ? En voulant d'épargner ma personne , vous m'ôtez l'honneur , vous m'accablez d'opprobres ; vous me laissez la vie , mais vous me la rendez odieuse , en y joignant la diffamation. Vous me traitez plus cruellement mille fois , que si vous m'avez fait mourir ; & vous appelez cela ne m'avoir pas jugé ? Les fourbes ! il ne manquoit plus à leur barbarie , que le crime de la générosité.

Non , jamais on ne vit des gens aussi

fiers d'être traîtres. Prudemment enfoncés dans leurs tanieres , ils s'applaudissent de leurs lâchetés , & insultent à ma franchise en la redoutant. Pour m'étouffer sans que je crie , ils m'ont auparavant attaché un bâillon. A voir enfin leur bénigne contenance , on les prendroit pour les bourreaux de l'infortuné Don Carlos , qui prétendoient qu'il leur fût encore redevable de la peine qu'ils prenoient de l'étrangler.

En vérité , monsieur , plus je médite sur cette étrange conduite , plus j'y trouve une complication de lâcheté , d'iniquité de fourberie , qui la rend inimaginable. Ce qui me passe encore plus , est que tout cela paroît se faire de l'aveu de la nation entière ; que non-seulement mes prétendus amis , mais d'honnêtes gens réellement estimables , y paroissent acquiescer , & que M. de S. Germain lui-même , n'en paroît pas encore assez scandalisé. Cependant , fussai-je coupable , fussai-je en effet , tout ce qu'on m'accuse d'être ,

tant qu'on ne m'auroit pas convaincu, cette conduite envers moi, seroit encore injuste, fausse, inexcusable. Que doit-elle me paroître, à moi, qui me sens innocent ?

Soyons équitables toujours. Je ne crois point que M. de Choiseul soit l'auteur de l'imposture : mais je ne doute point qu'il n'ait très-bien vu que c'en étoit une ; & que ce ne soit pour cela, qu'il prend tant de mesures pour m'empêcher d'en être instruit. Car autrement, avec la haine envenimée que tout décele en moi contre moi, jamais il ne se refuseroit le plaisir de me convaincre & de me confondre, dût-il s'ôter par-là, celui de me voir souffrir plus long-temps.

Quoique ma pénétration, naturellement très-mouille, mais aiguisée à force de s'exercer dans les ténèbres, me fasse deviner assez juste, des multitudes de choses qu'on s'applique à me cacher, ce noir mystere est encore enveloppé pour moi, d'un voile impénétrable : mais à

force d'indices combinés , comparés ; à force de demi-mots échappés & saisis à la volée ; à force de souvenirs effacés , qui par hasard me reviennent , je présume Grimm & Diderot les premiers auteurs de toute la trame. Je leur ai vu commencer , il y a plus de dix-huit ans , des menées auxquelles je ne comprenois rien , mais que je voyois certainement couvrir quelque mystère dont je ne m'inquiétois pas beaucoup , parce que les aimant de tout mon cœur , je comptois qu'ils m'aimoient de même. A quoi ont abouti ces menées ? Autre énigme non moins obscure. Tout ce que je puis supposer le plus raisonnablement , est qu'ils auront fabriqué quelques écrits abominables , qu'ils m'auront attribués. Cependant , comme il est peu naturel qu'on les en ait crus sur leur parole , il aura fallu qu'ils aient accumulé des vraisemblances , sans oublier d'imiter le style & la main. Quant au style , un homme qui possède supérieurement l'art d'écrire

imita aisément jusqu'à certain point , le style d'un autre , quoique bien marqué. C'est ainsi que Boileau imita le style de Voiture & celui de Bassac , à s'y tromper ; & cette imitation du mien peut être sur-tout facile à Diderot , dont j'étudiois particulièrement la diction , quand je commençai d'écrire , & qui même a mis dans mes premiers ouvrages , plusieurs morceaux qui ne tranchent point avec le reste , & qu'on ne sauroit distinguer , du moins quant au style. (*) Il est certain que sa tournure

(*) Quant aux pensées , celles qu'il a eu la bonté de me prêter , & que j'ai eu la bêtise d'adopter , sont bien faciles à distinguer des miennes , comme on peut le voir dans celle du philosophe , qui s'argumente en enfonçant son bonnet sur les oreilles (*Disc. sur l'inég.*) : car ce morceau est de lui tout entier. Il est certain que M. Diderot abusa toujours de ma confiance & de ma facilité , pour donner à mes écrits , un ton dur & un air noir , qu'ils n'eurent plus si-tôt qu'il cessa de me diriger , & que je fus livré tout-à-fait à moi-même.

& la mienne, sur-tout dans mes premières ouvrages, dont la diction est comme la sienne, un peu sautante & sentencieuse, sont parmi celles de nos contemporains, les deux qui se ressembtent le plus. D'ailleurs, il y a si peu de juges en état de prononcer sur la différence ou l'identité des styles, & ceux même qui le font, peuvent si aisément s'y tromper, que chacun peut décider là-dessus comme il lui plaît, sans craindre d'être convaincu d'erreur.

La main est plus difficile à contrefaire; je crois même cela presque impossible dans un ouvrage de longue haleine. C'est pourquoi je présume qu'on aura préféré des lettres, qui n'ont pas la même difficulté & qui remplissent le même objet. Quant à l'écrivain chargé de cette contrefaction, il aura été plus facile à trouver à Diderot, qu'à tout autre, parce qu'étant chargé de la partie des arts dans l'*Encyclopédie*, il avoit de grandes relations avec les artistes dans tous les genres.

Au reste , quand la puissance s'en
telle , beaucoup de difficultés s'applanif-
ent ; & quand il s'agiroit , par exemple ,
de décider si une écriture est ou n'est pas
contrefaite , je ne crois pas qu'on eût
beaucoup de peine à trouver des experts
prêts à être de l'avis qu'il plairoit à M.
Choiseul.

Si ce n'est pas cela , ou de faux té-
moins , je n'imagine rien. Je pencherois
même un peu pour cette dernière opi-
on , parce qu'assurément le benin The-
venin , quoi qu'on en dise , ne fut pas
posté pour rien ; & je ne puis imaginer
autre objet à la fable de ce manant , &
l'adroite façon dont ceux qui l'avoient
posté , l'ont accréditée , (*) que de vou-

(*) Enfin , tant ont opéré les gens qui
disposent de moi , qu'il reste clair comme
le jour , à Grenoble & ailleurs , que le
salérien Thevenin m'a prêté neuf francs
aux Verrieres , tandis que j'étois à Mont-
morency ; qu'il me les a prêtés par les
mains du cabaretier Jeannet , notre com-
mun hôte , chez qui je n'ai jamais logé ,

loir tâter d'avance , comment je soutien-
drois la confrontation d'un faux témoin

Les Holbackiens , qui croyoient m'au-
voir déjà coulé à fond , furieux de m'au-
voir bien au château de Montmorency
& chez M. le prince de Conti , firent
jouer leurs machines par d'Alembert ;
profitant des piques secrètes dont j'ai
parlé , firent passer par le Temple , le
complot à l'hôtel de Luxembourg. Il est
aisé d'imaginer comment M. de Choiseul
s'associa pour cette affaire particulière
avec la ligue , & s'en fit le chef ; ce qui
rendit dès lors , le succès immanquable
au moyen des manœuvres souterraines
dont Grimm avoit probablement fourni
le plan. Ce complot a pu se tramer de
toute autre manière ; mais voilà celle que
les indices , dans ce que j'ai vu , se rap-

& à qui je ne parlai de ma vie ; & que
lui donnai en reconnoissance , des lettres
de recommandation pour Mrs. de Féné-
gnes & Haldimand , que je ne connoissois
pas.

rent le mieux. Il falloit , avant de
tenter du côté du public , m'éloigner
préalable ; sans quoi , le complot ris-
oit à chaque instant d'être découvert ,
son auteur confondu. L'*Emile* en four-
les moyens , & l'on disposa tout pour
effrayer par un décret comminatoire ,
quel on n'en vouloit cependant venir ,
quand j'aurois pris le parti de fuir.
Is voyant que , malgré tout le fracas
on accompagnoit la menace de ce
ret , je restois tranquille & ne voulois
démarrer , on s'avisa d'un expédient
puissant sur mon cœur. Mad. de
fflers , avec une grande éloquence ,
fit voir l'alternative inévitable , de
promettre Mad. de Luxembourg si
interrogé , ou de mentir , ce que
is bien résolu de ne pas faire. Sur
motif , auquel je ne pus résister , je
is enfin , & l'on ne lâcha le décret ,
quand ma résolution fut bien prise ,
l'on put le savoir. Il paroît que dès
le projet étoit arrangé entre Mad.

de Boufflers & M. Hume , pour dispenser de moi ; elle n'épargna rien pour m'envoyer en Angleterre. Je tins bon , voulus passer en Suisse. Ce n'étoit là , le compte de la ligue , qui par manœuvres parvint avec peine à m'arrêter. Nouvelles sollicitations plus vives pour l'Angleterre : nouvelle résistance de ma part. Je pars pour aller joindre milord Maréchal à Berlin. La ligue vit l'instant où j'allois lui échapper. Le complot s'en alloit peut-être en fumée si l'on ne m'eût tendu tant de pièges. A Strasbourg , qu'enfin j'y tombai , j'en laissai livrer à Hume , & partis avec lui pour l'Angleterre , où j'étois attendu depuis si long-temps. Dès ce moment ils m'ont tenu ; je ne leur échapperai plus.

Que je regrettai la France ! Avec quelle ardeur , avec quelle confiance , je surmontai tous les obstacles , tous les dangers même qu'on eut soin d'opposer à mon retour ; & cela pour venir essuyer dans ce pays si désiré , des traitemens

qui m'ont fait regretter l'Angleterre ! Cependant les seize mois que j'y passai , ne furent pas perdus pour la ligue. A mon retour , je trouvai la France & l'Europe totalement changées à mon égard ; & ma prévention , ma stupidité furent telles , que trop frappé des manœuvres de David Hume & de ses associés , je m'obstinois à chercher à Londres , la cause des indignités que j'effuyoïs à Trye. Me voilà bien désabusé depuis que je n'y suis plus , & je rends aux Anglois la justice qu'ils me refusent. Néanmoins , s'ils étoient ce qu'on les suppose , ils auroient dit : n'imitons pas la légèreté françoise ; défions-nous des preuves d'accusations qu'on cache si soigneusement à l'accusé , & gardons-nous de juger sans l'entendre , un homme qu'on cajole avec tant de fausseté , & qu'on charge avec tant d'animosité.

Enfin ce complot , conduit avec tant d'art & de mystère , est en pleine exécution. Que dis-je ! il est déjà consommé. Me voilà devenu le mépris , la dérision ,

L'horreur de cette même nation , dont j'avois il y a dix ans , l'estime , la bienveillance , j'oserois dire la considération ; & ce changement prodigieux , quoiqu'opéré sur un homme du peuple , sera pourtant la plus grande œuvre du ministère de M. de Choiseul , celle qu'il a eue le plus à cœur , celle à laquelle il a consacré le plus de temps & de soins. Elle prouvera par un exemple rétrissant pour l'espèce humaine , combien est forte l'union des méchans pour mal faire , tandis que celle des bons , quand elle existe , est si lâche , si foible , & toujours si facile à rompre.

Rien n'a été ordonné pour l'exécution de cette noble entreprise : toute la puissance d'un grand royaume , tous les talens d'un ministre intrigant , toutes les ruses de ses fatellites , toute la vigilance de ses espions , la plume des auteurs , la langue des clabardeurs , la séduction de mes amis , l'encouragement de mes ennemis , les malignes recherches sur ma vie pour

la fouiller, sur mes propos pour les em-
poisonner, sur mes écrits pour les falsi-
fier ; l'art de dénaturer, si facile à la
puissance, celui de me rendre odieux à
tous les ordres, de me diffamer dans tous
les pays. Les détails de tous ces faits
seroient presque incroyables, s'il m'é-
toit possible d'exposer ici seulement ceux
qui me sont connus. On m'a lâché des
espions de toutes les especes, aventu-
riers, gens de lettres, abbés, militaires,
courtisans. On a envoyé des émissaires
en divers pays, pour m'y peindre sous
les traits qu'on leur a marqués. J'avois
en Savoie, un témoin de ma jeunesse,
un ami que j'estimois, & sur lequel je
comptois. Je vais le voir, je vois qu'il
ne trompe ; je le trouve en correspon-
dances avec M. de Choiseul. J'avois à
Paris un vieux compatriote, un ami,
un très-bon homme : on le met à la Bastille ;
on ignore pourquoi, c'est-à-dire, sur quel
prétexte. Le long temps qu'il y a resté,
lui fait honneur ; on l'aura trouvé moins

docile qu'on n'avoit cru ; je veux espérer qu'on n'aura pas lassé sa patience , & qu'au bout de seize mois , il sera sorti de la Bastille aussi honnête homme qu'y est entré. Je desirer la même chose du libraire Guy , qu'on y a mis de même & détenu presque aussi long-temps. On disoit avoir trouvé dans les papiers du premier , un projet de moi pour l'établissement d'une pure démocratie à Geneve & j'ai toujours blâmé la pure démocratie à Geneve , & par-tout ailleurs : on disoit y avoir trouvé des lettres , par lesquelles j'excitois les brouilleries de Geneve & non-seulement j'ai toujours blâmé les brouilleries de Geneve , mais je n'ai rien épargné pour porter les représentans à la paix. Mais qu'importe qu'on en impose & qu'on mente ? Un mensonge dit à l'air , fait toujours son effet , sur-tout quand il vient des bureaux d'un ministre , & quand il tire sur moi.

En songeant au libraire de Paris , auquel j'eus si peu d'affaires , M. de Cho

Seul qui n'oublie rien , aura-t-il oublié mon libraire de Hollande ? Je ne fais ; mais dans un livre que celui-ci s'est obstiné à vouloir me dédier , quoique j'y sois maltraité , & dont il n'a pas voulu me communiquer d'avance l'épître dédicatoire , j'ai trouvé la tournure de cette épître si singulière & si peu naturelle , qu'il est difficile de n'y pas supposer un tout caché , qui tient à quelque fil de la grande trame.

Enfin nulle attention n'a été omise pour me défigurer de tout point , jusqu'à celle qu'on n'imagineroit pas , de faire disparaître les portraits de moi qui me ressembloient , & d'en répandre un à très-grand bruit , qui me donne un air farouche & une mine de Cyclope. A ce gracieux portrait , on a mis pour pendant , celui de David Hume (*), qui réelle-

(*) Quand il s'avisa de me faire peindre à Londres , je ne pus imaginer quel étoit son but ; car j'entrevois déjà de reste , que ce n'étoit pas par amitié pour

ment a la tête d'un Cyclope , & à qui l'on donne un air charmant. Comme ils peignent nos figures , ainsi peignent-ils nos ames , avec la même fidélité. En un mot , les détails qu'embrasse l'exécution du plan qui me regarde , sont immenses & inconcevables. O ! si je savois tous ceux que j'ignore , si je voyois mieux ceux que je n'ai fait que conjecturer , si je pouvois embrasser d'un coup-d'œil , tous ceux dont je suis l'objet depuis dix années , ils pourroient me donner quelque orgueil , si mon cœur en étoit moins déchiré. Si M. de Choiseul eût employé à bien gouverner l'état , la moitié du temps , des talens , de l'argent , & des soins qu'il a mis à satisfaire sa haine , il eût été l'un des grands ministres qu'aient eus la France.

Ajoutez à tout cela , l'expédition de Corse , cette inique & ridicule expédition.

moi. Je le vois maintenant très-bien , & j'en suis sûr ; mais je ne me pardonnerois pas de l'avoir deviné.

son, qui choque toute justice, toute humanité, toute politique, toute raison. L'expédition que son succès rend encore plus ignominieuse, en ce que n'ayant pu conquérir ce peuple infortuné par le fer, il l'a fallu conquérir par l'or. La France peut bien dire de cette inutile & coûteuse conquête, ce que disoit Pyrrhus de ses victoires : encore une, & nous sommes perdus. Mais hélas ! l'Europe n'offrira plus à M. de Choiseul d'autre peuple naissant à détruire, ni d'aussi grand homme à noircir, que son illustre & vertueux chef.

C'est ainsi que l'homme le plus fin se déceit, en écoutant trop son animosité. M. de Choiseul connoissoit bien la plaie la plus cruelle, par laquelle il pût déchirer mon cœur, & il ne me l'a pas épargnée ; mais il n'a pas vu combien cette barbare vengeance le démasquoit & devoit éventer son complot. Je le défie de pallier jamais cette expédition, d'aucune raison, ni d'aucun prétexte qui

puisse contenter un homme sensé. On saura que je fus voir le premier, un peuple disciplinable & libre, où toute l'Europe ne voyoit encore qu'un tas de rebelles & de bandits; que je vis germer les palmes de cette passion naissante qu'elle me choisit pour les arroser; que ce choix fit son infortune & la mienne; que ses premiers combats furent des victoires; que n'ayant pu la vaincre, fallut l'acheter. Quant à la conclusion qui me regarde, on présumera quelque jour, je l'espère, malgré tous les artifices de M. de Choiseul, qu'il n'y avoit qu'un homme estimable qu'il pût haïr avec tant de fureur.

Voilà, monsieur, ce qui me fait prendre mon parti avec plus de courage qu'il n'en sembloit annoncer l'accablement de vous m'avez vu; mais je découvrois alors pour la première fois, des horreurs dont je n'avois pas la moindre idée, & auxquelles il n'est pas même permis à un honnête homme d'être préparé. Epou

enté des infernales trames dont je me
tois enlacé, je donnois trop de pou-
ir à l'imposture, j'en prolongeais trop
in l'effet sur l'avenir. Je voyois mon
m, qui doit me survivre, couvert par
de d'un opprobre éternel, au lieu de la
pire & des honneurs que je sens dans
mon cœur m'être dus. Je frémissais de
leur & d'indignation, à cette cruelle
age. Aujourd'hui, que j'ai eu le temps
m'apprivoiser avec des idées qui m'é-
ient si nouvelles, de les peser, de les
comparer, de mettre par ma raison, les
iques œuvres des hommes à la coupelle
temps & de la vérité, je ne crains plus
le vil alliage y résiste; le soufre & le
omb s'en iront en fumée, & l'or pur
meurera tôt ou tard, quand mes enne-
is morts, ainsi que moi, ne l'altéreront
us. Il est impossible que, de tant de
ames ténébreuses, quelqu'une au moins
& aux soit pas enfin dévoilée au grand jour;
s à n'en est assez, pour juger des autres.
Epo les bons ont horreur des méchans, & les

fuient ; mais ils ne brassent pas des complots contre eux. Il est impossible que revenu de la haine aveugle qu'on leur inspire, mes semblables ne reconnoissent pas un jour dans mes ouvrages, un homme qui parla d'après son cœur. Il est impossible qu'en blâmant & plaignant les erreurs où j'ai pu tomber, ils ne louent pas mes intentions ; qu'ils ne bannissent pas ma mémoire ; qu'ils ne s'attendrissent pas sur mes malheurs. Une seule considération suffit pour me rendre la tranquillité qui m'ôtoit l'effroi d'une ignominie éternelle : c'est celle de la route qu'ont prise ceux qui m'oppriment pour égarer à leur suite la génération présente, mais qui n'égarera sûrement pas la postérité, sur laquelle ils n'auront plus l'ascendant dont ils abusent. Ses ennemis, dira-t-on, se sont attachés comme de vils corbeaux, sur son cadavre ; mais jamais de son vivant, aucun d'eux l'osa-t-il attaquer en face ? Ils le prirent en traîtres, ils s'enfoncerent dans

les souterrains , pour creuser des gouffres
sur ses pas , tandis qu'il marchoit à la
manière du soleil , & qu'il défioit le
proche du crime , d'oser soutenir ses
regards. Quoi ! la justice & la vérité ram-
pent-elles ainsi dans les ténèbres ? Les
hommes droits & vertueux se font-ils
si fourbes & traîtres , tandis que le
coupable appelle à grands cris les accu-
sateurs ? Si cette considération leur fait
prendre le même examen avec plus
d'impartialité , je n'en veux pas davan-
tage. Tranquillisé pour l'avenir sur la
vie , j'aspire au séjour du repos , où les
vices de l'iniquité ne pénètrent pas.
En attendant , je me dois d'approfondir
ce horrible complot , s'il m'est possi-
ble. C'est tout ce qui me reste à faire ici
, & je n'épargnerai pour cela , rien
de ce qui est en ma foible puissance. Je
sais que mon naturel craintif , honteux ,
timide , ne me promet ni sang-froid ,
ni présence d'esprit , ni mémoire , quand
il s'agit de payer de ma personne , & con-

fondre les imposteurs. J'avoue même que l'indigne rôle auquel je me voyais ravalé, & pour lequel la nature m'avait si peu fait, me donne un frémissement des ferremens de cœur que je ne puis vaincre, & dont j'aurois été moins soufflé jugué dans de plus heureux temps. Il y a dix ans que l'imputation d'un forfait m'eût fait rire, & rien de plus. Mais depuis que les cruels m'ont ainsi dénigré, sans me laisser même aucun moyen de me défendre, tout injurieux soupçon que je lis dans les cœurs, plonge le mien dans un trouble inexprimable. Les scélérats endurcis au crime, ont des fronts d'airain; mais l'innocence rougit & pleure en se voyant couvrir de fange. Une âme noble & fière a beau se roidir & s'élever, un tempérament timide ne peut se fondre : dans toutes les situations de la vie, le mien me subjugué toujours; je suis forcé de parler au milieu d'un cercle, soit tête à tête, agacé par une femme railleuse, soit avili dans la confrontation

Un impudent, mon trouble est toujours le même; & le courage que je sens au fond de mon cœur, refuse de se montrer sur ma contenance. Je ne fais ni parler ni répondre; je n'ai jamais su trouver, après coup, la chose que j'avois à dire, ou le mot qu'il falloit employer. Urbain Grandier, dans le même cas que moi, avoit l'assurance & la facilité qui me manquent, & il périt. J'aurois tort d'espérer une meilleure destinée, mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Que je sache tout prix, de quoi je suis coupable; que j'apprenne enfin, quel est mon crime; qu'on m'en montre le témoignage & les preuves, ces invincibles preuves, qui bien qu'administrées si secrètement, & par des mains si suspectes, n'ont laissé le moindre doute à personne, & sur lesquelles une ame vivante n'a même imaginé qu'il fût pourtant bon de savoir si je n'avois rien à dire. Enfin, qu'on daigne, je ne dis pas me convaincre, mais m'accuser.

moi présent, (*) & je meurs content

Eh ! que reste-t-il ici bas , pour me faire aimer à vivre ? Déjà vieux , souffrant , sans ami , sans appui , sans consolation , sans ressource , voilà la pauvreté prête à me talonner ; & quand on m'auroit laissé même la liberté d'employer mes talens à gagner mon pain , de que jouirois-je en le mangeant ? Quoi , voir toujours des hommes faux , haineux , malveillans , toujours des masques , toujours des traîtres ; & loin de vous , par

(*) Je suis persuadé qu'il y a sans tout cela , quelque équivoque , quelque mal-entendu , quelque adroit mensonge sur lequel un mot peut-être seroit un trait de lumière qui frapperoit tout le monde , & démasqueroit les imposteurs. Ils le sentent & le craignent , sans doute aussi paroît-il qu'ils ont mis toute l'adresse , toute la ruse , toute la sagacité de leur esprit , à chercher des raisons plausibles & spécieuses , pour prévenir toute explication. Cependant , comment ont-ils pu couvrir l'iniquité de cette conduite jusqu'à tromper les gens de bon sens. Voilà ce qui me passe.

un seul visage d'homme, plus d'épanche-
mens dans le sein d'un ami, plus de ces
doux sentimens qu'une longue habitude
rend délicieux ? Ah ! la vie à ce prix ,
n'est insupportable ; & quand sa fin ne
seroit que celle de mes peines , je desirerois
d'en sortir : mais elle sera le commencement
de cette félicité pour laquelle je
me sentoix né , & que je cherchai vaine-
ment sur la terre. Que j'aspire à cette
heureuse époque , & que j'aimerai qu'on
me conduise m'y fera parvenir ! J'étois homme ,
& j'ai péché ; j'ai fait de grandes fautes
que j'ai bien expiées , mais le crime ja-
mais n'approcha de mon cœur. Je me sens
juste , bon , vertueux , autant qu'homme
qui soit sur la terre : voilà le motif de
mon espérance & de ma sécurité. Quoi-
qu'on ne me paraisse absolument oublié de la
providence , je n'en désespérerai jamais.
Que ses récompenses pour les bons doi-
vent être belles , puisqu'elle les néglige
ce point ici bas ! J'avoue pourtant ,
qu'en la voyant dormir si long-temps ,

il me prend des momens d'abattement. Ils sont rares, ils ne durent guere, & ne changent rien à ma disposition. J'espère que la mort ne viendra pas dans un de ces tristes momens : mais quand elle y viendrait, elle me feroit moins consolante, sans m'être plus redoutable. Je me dirois : je ne ferai rien, ou je ferai bien ; cela vaut toujours mieux pour moi que cette vie.

La mort est douce aux malheureux ; la souffrance est toujours cruelle. Par là, je reste ici bas à la merci des méchans ; mais enfin, que me peuvent-ils faire ? Ils ne me feront pas plus souffrir que ne fit la néphrétique, & j'ai fait là-dessus l'essai de mes forces : s'ils sont longs, ils exerceront mon ame à la patience, à la constance, au courage ; ils lui feront mériter les prix destinés à la vertu ; & au jour de ma mort, qu'il faudra bien enfin qui vienne, mes persécuteurs m'auront rendu service en dépit d'eux. Pour qui conque en est là, les hommes ne sont

plus guere à craindre. Aussi M. de Choiseul peut joner de son reste avec toute sa puissance. Tant qu'il ne changera pas la nature des choses , tant qu'il n'ôtera pas de ma poitrine , le cœur de J. J. Rousseau , pour y mettre celui d'un mal-honnête homme , je le mets au pis.

Monsieur , j'ai vécu : je ne vois plus rien , même dans l'ordre des possibles , qui pût me donner encore sur la terre , un moment de vrai plaisir. On m'offriroit ici bas le choix de ce que j'y veux être , que je répondrois , *mort*. Rien de ce qui flattoit mon cœur , ne peut plus exister pour moi. S'il me reste un intervalle encore , jusqu'à ce moment si lent à venir , je le dois à l'honneur de ma mémoire. Je veux tâcher que la fin de ma vie honore son cours & y réponde. Jusqu'ici , j'ai supporté le malheur ; il me reste à savoir supporter la captivité , la douleur , la mort : ce n'est pas le plus difficile ; mais la dérision , le mépris , l'opprobre , apavage ordinaire de la vertu parmi les

méchans , dans tous les points par où l'on pourra me les faire sentir. J'espere qu'un jour on jugera de ce que je fus , par ce que j'aurai su souffrir. Tout ce que vous m'avez dit pour me détourner , quoique plein de sens , de vérité , d'éloquence , n'a fait qu'enflammer mon courage : c'est un effet qu'il est naturel d'éprouver près de vous ; & je n'ai pas peur que d'autres m'ébranlent , quand vous ne m'avez pas ébranlé. Non , je ne trouve rien de si grand , de si beau , que de souffrir pour la vérité. J'envie la gloire des martyrs. Si je n'ai pas en tout la même foi qu'eux , j'ai la même innocence & le même zele , & mon cœur se sent digne du même prix.

Adieu , monsieur ; ce n'est pas sans un vrai regret , que je me vois à la veille de m'éloigner de vous. Avant de vous quitter , j'ai voulu du moins goûter la douceur d'épancher mon cœur dans celui d'un homme vertueux. C'est , selon toute apparence , un avantage que je ne retrouverai de long - temps.

*Note oubliée dans ma lettre à M. de
S. Germain.*

Je me souviens d'avoir, étant jeune,
employé le vers suivant dans une co-
médie :

C'est en le trahissant, qu'il faut punir un
traître.

Mais outre que c'étoit dans un cas très-
excusable, & où il ne s'agissoit point
d'une véritable trahison, ce vers échappé
dans la rapidité de la composition, dans
une piece non publique & non corrigée,
ne prouve point que l'auteur pense ce
qu'il fait dire à une femme jalouse, &
ne fait autorité pour personne. S'il est
permis de trahir les traîtres, ce n'est
qu'aux gens qui leur ressemblent; mais
jamais les armes des méchans ne fouille-
rent les mains d'un honnête homme.
Comme il n'est pas permis de mentir à
un menteur, il est encore moins permis
de trahir un traître : sans cela, toute la
morale seroit subvertie, & la vertu ne
seroit plus qu'un vain nom; car le nombre
des mal-honnêtes gens étant malheu-
reusement le plus grand sur la terre, si
l'on se permettoit d'adopter vis-à-vis
d'eux, leurs propres maximes, on seroit
le plus souvent mal-honnête homme soi-
même, & l'on en viendrait bientôt à
supposer toujours, que l'on a à faire à
des coquins, afin de s'autoriser à l'être.

E X T R A I T

D'une Lettre à M. DU BELLOY.

12 mars 1770

C E que vous me dites des imputations dont vous m'avez entendu charger, & du peu d'effet qu'elles ont fait sur vous ne m'étonne que par l'imbécillité de ceux qui pensoient vous surprendre par cette voie. Ce n'est pas sur des hommes tels que vous, que les discours en l'air ont quelque prise ; mais les frivoles clameurs de la calomnie, qui n'excitent guère d'attention, sont bien différentes dans leurs effets, des complots tramés & concertés durant longues années, dans un profond silence, & dont les développemens successifs se font lentement, sourdement, & avec méthode. Vous parlez d'évidence quand vous la verrez contre moi, jugez moi ; c'est votre droit : mais n'oubliez pas de juger aussi mes accusateurs. Exam

quel motif leur inspire tant de zele. J'ai toujours cru que les méchans inspirent de l'horreur, mais point d'animo-
Y. sité. On les punit, ou on les fuit : mais on ne se tourmente pas d'eux sans cesse ; on ne s'occupe pas sans cesse à les circon-
770 venir, à les tromper, à les trahir ; ce n'est point à eux que l'on fait ces choses-là ; ce sont eux qui les font aux autres. Dites donc à ces honnêtes gens si zélés, si vertueux, si fiers sur-tout d'être des traîtres, & qui se masquent avec tant de soin pour me démasquer : " Messieurs, j'admire votre zele, & vos preuves me paroissent sans réplique ; mais pourquoi donc craindre si fort que l'accusé ne les fache & n'y réponde ? Permettez que je l'en instruisse, & que je vous nomme. Il n'est pas généreux, il n'est même pas juste de diffamer un homme, quel qu'il soit, en se cachant de lui. C'est, dites-vous, par ménagement pour lui, que vous ne voulez pas le confondre ; mais il seroit moins cruel,

„ ce me semble , de le confondre que de
 „ le diffamer , & de lui ôter la vie , que
 „ de la lui rendre insupportable. Tout
 „ hypocrite de vertu doit être publique-
 „ ment confondu : c'est là son vrai châ-
 „ timent ; & l'évidence elle-même est
 „ suspecte , quand elle élude la convic-
 „ tion de l'accusé. „ En leur parlant de
 la sorte , examinez leur contenance ; pe-
 sez leur réponse ; suivez , en la jugeant ,
 les mouvemens de votre cœur , & les lu-
 mières de votre raison : voilà , monsieur
 ce que je vous demande , & je me tiens
 alors pour bien jugé.

L E T T R E

A M. MOULTOU.

Monquin , 28 mars 1770.

(Pauvres aveugles que nous sommes , &c.)

J'E tardois , cher Moulton , pour répon-
 dre à votre dernière lettre , de pouvoi-
 vous donner quelque avis certain de ma

marche ; mais les neiges qui sont revenues m'assiéger , rendent les chemins de cette montagne tellement impraticables , que je ne fais plus quand j'en pourrai partir. Ce sera , dans mon projet , pour me rendre à Lyon , d'où je fais bien ce que je veux faire ; mais j'ignore ce que je ferai.

J'avois eu le projet que vous me suggérez , d'aller m'établir en Savoie ; je demandai & obtins , durant mon séjour à Bourgoin , un passe - port pour cela , dont sur des lumieres qui me vinrent en même temps , je ne voulus point faire usage. J'ai résolu d'achever mes jours dans ce royaume , & d'y laisser à ceux qui disposent de moi , le plaisir d'assouvir leur fantaisie jusqu'à mon dernier soupir.

Je ne suis point dans le cas d'avoir besoin de la bourse d'autrui , du moins pour le présent ; & dans la position où je suis , je ne dépense guere moins en place qu'en voyage : mais je suis fâché que l'offre de votre bourse m'ait ôté la

ressource d'y recourir au besoin ; mais la maxime la plus chérie est de ne jamais rien demander à ceux qui m'offrent. Je les punis de m'avoir ôté un plaisir en les privant d'un autre ; & quand je me ferai des amis à mon goût , je ne les irai pas choisir au Monomotapa , quoi qu'en dise la Fontaine. Cela tient à mon tour d'esprit particulier , dont je n'excuse pas la bizarrerie , mais que je dois consulter quand il s'agit d'être obligé ; car autant je suis touché de tout ce qu'on m'accorde , autant je le suis peu de ce qu'on me fait accepter. Aussi je n'accepte jamais rien qu'en rechignant , & vaincu par la tyrannie des importunités. Mais l'ami qui veut bien m'obliger à ma mode , & non pas à la sienne , sera toujours content de mon cœur. J'avoue pourtant que l'à-propos de votre offre mérite une exception ; & je la fais en tâchant de l'oublier , afin de ne pas ôter à notre amitié , l'un des droits que l'inégalité de fortune y doit mettre.

Il faut assurément que vous soyez peu difficile

difficile en ressemblance, pour trouver la mienne dans cette figure de Cyclope, qu'on débite à si grand bruit sous mon nom. Quand il plut à l'honnête M. Hume de me faire peindre en Angleterre, je ne pus jamais deviner son motif, quoique dès lors je visse assez que ce n'étoit pas par amitié. Je ne l'ai compris qu'en voyant l'estampe, & sur-tout en apprenant qu'on lui en donnoit pour pendant, une autre représentant ledit M. Hume, qui réellement a la figure d'un Cyclope, & à qui on donne un air charmant. Comme ils peignent nos visages, ainsi peignent-ils nos ames, avec la même fidélité. Je comprends que les bruyans éloges qu'on vous a faits de ce portrait, vous ont subjugué ; mais regardez-y mieux, & ôtez-moi de votre chambre, cette mine farouche, qui n'est pas la mienne assurément. Les gravures faites sur le portrait peint par la Tour, me font plus jeune à la vérité, mais beaucoup plus ressemblant ; remarquez qu'on les a fait disparaître, ou

contrefaire hideusement. Comment sentez-vous pas d'où tout cela vient, & ce que tout cela signifie ?

Voici deux actes d'honnêteté, de justice & d'amitié à faire. C'est à vous que j'en donne la commission.

1^o. Rey vient de faire une édition de mes écrits, à laquelle, & à d'autres manuscrits, j'ai reconnu que mon homme étoit enrôlé. J'aurois dû prévoir, & que de gens si attentifs ne l'oublieroient pas, & qu'il ne seroit pas à l'épreuve. Entr'autres remarques que j'ai faites sur cette édition, j'y ai trouvé avec autant d'indignation que de surprise, trois ou quatre lettres de M. le comte de Tréflan, avec les réponses, qui furent écrites, il y a une quinzaine d'années, au sujet d'un tracasserie de Palissot. Je n'ai jamais communiqué ces lettres qu'au seul Venes, auquel j'avois alors, & bien malheureusement, la même confiance que j'ai maintenant en vous. Depuis lors je ne les ai montrées à qui que ce soit, & ne m

rappelle pas même en avoir parlé. Voilà
pourtant Rey qui les imprime ; d'où les
a-t-il eues ? Ce n'est certainement pas
de moi ; & il ne m'a pas dit un mot de
ces lettres , en me parlant de cette édi-
tion. Je comprends aisément qu'il n'a
pas mieux rempli le devoir d'obtenir
l'agrément de M. de Tressan , qui pro-
bablement ne l'auroit pas donné non plus
que moi. Du cercueil où l'on me tient
enfermé tout vivant , je ne puis pas écrire
à M. de Tressan , dont je ne fais pas l'a-
dresse , & à qui ma lettre ne parviendrait
certainement pas. Je vous prie de rem-
plir ce devoir pour moi. Dites - lui que
ce ne seroit pas envers lui que j'honore ,
que j'aurois enfreint un devoir , dont
j'ai porté l'observation jusqu'à un scru-
pule , peut-être inouï envers Voltaire ,
que j'ai laissé falsifier & défigurer mes
lettres , & taire les siennes , sans que j'aie
voulu jusqu'ici , montrer ni les unes ni
les autres à personne. Ce n'est sûrement
pas pour me faire honneur , que ces

lettres ont été imprimées ; c'est uniquement pour m'attirer l'inimitié de M. de Tressan.

2^o. J'ai fait, il y a quelques mois, Mad. la duchesse douairière de Portland un envoi de plantes que j'avois été honorer pour elle au mont Pilat, & que j'avois préparées avec beaucoup de soin de même qu'un assortiment de graines que j'y avois joint. Je n'ai aucune nouvelle de Mad. de Portland, ni de cet envoi, quoique j'aie écrit, & à elle, & à son commissionnaire : mes lettres sont restées sans réponse, & je comprends qu'elles ont été supprimées, ainsi que l'envoi, par des motifs qui ne vous seront pas difficiles à pénétrer. Les manœuvres qu'on emploie, sont très-afforties à l'objet qu'on se propose. Ayez, cher Moulton, la complaisance d'écrire à Mad. de Portland ce que j'ai fait, & combien j'ai de regret qu'on ne me laisse pas remplir les fonctions du titre qu'elle m'avoit permis de prendre auprès d'elle, & que je me

faisois un honneur de mériter. Vous sentez que je ne peux pas entretenir des correspondances malgré ceux qui les interceptent. Ainsi là - dessus , comme sur toute chose où la nécessité commande , je me soumets. Je voudrois seulement , que mes anciens correspondans fussent qu'il n'y a pas de ma faute , & que je ne les ai pas négligés. La même chose m'est arrivée avec M. Gouan de Montpellier , à qui j'ai fait un envoi sous l'adresse de M. de S. Priest. La même chose m'arrivera peut - être avec vous. Accusez - moi du moins , je vous prie , la réception de cette lettre , si elle vous parvient encore ; la vôtre , si vous l'écrivez à la réception de la mienne , pourra me parvenir encore ici. Le papier me manque. Mes respects & ceux de ma femme à Mad. Moulton. Nous vous embrassons conjointement de tout notre cœur. Adieu , cher Moulton.



L E T T R E

*A M. LALIAUD.**A Monquin, le 4 avril 1770.*

C'EST par oubli, monsieur, que je n'avois pas répondu à votre précédente lettre ; car, quoique je ne promette de l'exactitude à personne, je me ferois un plaisir d'en avoir avec vous. La description de votre vie tranquille & champêtre, me fait grand plaisir, ainsi que celle du climat que vous habitez, aux vents près, qui ne font point de mon goût. Cette douce vie, pour laquelle j'étois né, eût été celle dans laquelle j'aurois achevé mes jours, si on m'avoit laissé faire ; mais quand l'honneur, le devoir & la nécessité commandent, il faut obéir. Ne m'écrivez plus ici, monsieur ; votre lettre ne m'y trouveroit vraisemblablement plus, & je ne puis vous donner d'adresse assurée, parce que, quoique je sache très-

bien ce que je veux faire, j'ignore absolument ce que je ferai. Je suis fâché de quitter ce pays sans vous envoyer des rosiers ; mais la nature, tardive en ces cantons, n'est pas encore éveillée, à peine avons-nous déjà quelques violettes, & je ne dois plus espérer de cueillir des roses. Adieu, mon cher M. Laliaud. Souvenez-vous de moi quelquefois : je vous salue, & vous embrasse de tout mon cœur.

L E T T R E

A M. MOULTOU.

Monquin, 6 avril 1770.

(Pauvres aveugles que nous sommes, &c.)

VOTRE lettre, cher Moulto, m'afflige pour votre santé. Vous m'aviez parlé dans la précédente, de votre mal de gorge, comme d'une chose passée, & je le regardais comme un de ceux auxquels j'ai moi-même été si sujet, qui sont vifs, courts,

& ne laissent aucune trace. Mais si c'est une humeur de goutte, il sera difficile que vous ne vous en ressentiez pas de temps en temps : mais sur-tout n'allez pas vous mettre dans la tête d'en vouloir guérir ; car ce seroit vouloir guérir de la vie, mal que les bons doivent supporter, tant qu'il leur reste quelque bien à faire. Du Peyrou, pour avoir voulu droguer la sienne, l'effaroucha, la fit remonter, & ce ne fut pas sans beaucoup de peines, que nous parvînmes à la rappeler aux extrémités. Vous savez sans doute ce qu'il faut faire pour cela ; j'ai vu l'effet grand & prompt de la moutarde à la plante des pieds ; je vous la recommande en pareille occurrence, dont veuille le ciel vous préserver. Si jeune, déjà la goutte ! Que je vous plains ! Si vous eussiez toujours suivi le régime que je vous faisois faire à Motiers, sur-tout quant à l'exercice, vous ne seriez point atteint de cette cruelle maladie. Point de soupés, peu de cabinet, & beaucoup de

marche dans vos relâches : voilà ce qu'il me reste à vous recommander.

Ce que vous m'apprenez qui s'est passé dernièrement dans votre ville , me fâche encore , mais ne me surprend plus. Comment ! votre Conseil souverain se met à rendre des jugemens criminels ? Les rois , plus sages que lui , n'en rendent point. Voilà ces pauvres gens prenant à grands pas le train des Athéniens , & courant chercher la même destinée , qu'ils trouveront , hélas ! assez tôt sans tant courir. Mais ,

Quos vult perdere Jupiter , dementat.

Je ne doute point que les natifs ne fissent à leurs prétentions l'insolence de gens qui se sentent soufflés , & qui se voient soutenus ; mais je doute encore moins que , si ces pauvres citoyens ne laissoient aveugler par la prospérité , séduire par un vil intérêt , ils n'eussent été les premiers à leur offrir le partage , dans le fond très-juste , très-raisonnable ,

& très-avantageux à tous, que les autres leur demandoient. Les voilà aussi durs aristocrates avec les habitans, que les magistrats furent jadis avec eux. De ces deux aristocraties, j'aimerois encore mieux la première.

Je suis sensible à la bonté que vous avez de vouloir bien écrire à Mad. de Portland & à M. de Tressan. L'équité & l'amitié dicteront vos lettres; je ne suis pas en peine de ce que vous direz. Ce que vous me dites de l'antérieure impression des lettres du dernier, dispense absolument Rey sur cet article, mais n'inspire point au reste, les fortes raisons que j'ai de le tenir tout au moins pour suspect; & je connois trop bien les gens à qui j'ai à faire, pour pouvoir croire que, songeant à tant de monde & à tant de choses, ils aient oublié cet homme là. Ce que vous a dit M. Garcin, du bruit qu'il fait de son amitié pour moi, n'est pas propre à m'y donner plus de confiance. Cette affectation est singulière.

ment dans le plan de ceux qui disposent de moi. Coindet y brilloit par excellence, & jamais il ne parloit de moi, sans verser des larmes de tendresse. Ceux qui m'aiment véritablement, se gardent bien, dans les circonstances présentes, de se mettre en avant avec tant d'emphase. Ils gémissent tout bas au contraire, observent & se taisent, jusqu'à ce que le temps soit venu de parler.

Voilà, cher Moulton, ce que je vous prie & vous conseille de faire. Vous compromettre ne feroit pas me servir. Il y a quinze ans qu'on travaille sous terre; les uns qui se prêtent à cette œuvre de ténèbres, la rendent trop redoutable pour qu'il soit permis à nul honnête homme d'en approcher pour l'examiner. Il faut, pour monter sur la mine, attendre qu'elle ait fait son explosion; & ce n'est plus maintenant qu'il faut songer à défendre, c'est ma mémoire. Voilà, cher Moulton, ce que j'ai toujours attendu de vous. Ne croyez pas que j'ignore vos liaisons; ma

confiance n'est pas celle d'un sot, mais celle au contraire de quelqu'un qui se connoît en hommes, en diversité d'étoffes d'ames, qui n'attend rien des Coindet, & qui attend tout des Moulton. Je ne puis douter qu'on n'ait voulu vous séduire; je suis persuadé qu'on n'a fait tout au plus que vous tromper. Mais avec votre pénétration, vous avez vu trop de choses, & vous en verrez trop encore, pour pouvoir être trompé long - temps. Quand vous verrez la vérité, il ne sera pas pour cela temps de la dire; il faut attendre les révolutions qui lui feront favorables & qui viendront tôt ou tard. C'est alors que le nom de mon ami, dont il faut maintenant se cacher, honorera ceux qui l'auront porté, & qui rempliront les devoirs qu'il leur impose. Voilà ta tâche, ô Moulton! Elle est grande, elle est belle, elle est digne de toi; & depuis bien des années, mon cœur t'a choisie pour la remplir.

Voici peut-être la dernière fois, qu

Ton

je vous écrirai. Vous devez comprendre combien il me seroit intéressant de vous voir : mais ne parlons plus de Chambéri ; ce n'est pas là où je suis appelé. L'honneur & le devoir crient ; je n'entends plus que leur voix. Adieu : recevez l'embrasement que mon cœur vous envoie. Toutes mes lettres sont ouvertes ; ce n'est pas à ce qui me fâche, mais plusieurs ne parviennent pas. Faites en sorte que je sache si celle-ci aura été plus heureuse. Vous n'ignorez pas où je serai ; mais je dois vous prévenir qu'après avoir été ouvertes à la poste, mes lettres le seront encore dans la maison où je vais loger. Adieu derechef. Nous vous embrassons l'un & l'autre, avec toute la tendresse de notre cœur. Nos hommages & respects les plus tendres à madame.

Il est vrai que j'ai cherché à me défaire de mes livres de botanique, & même de mon herbier. Cependant, comme l'herbier est un présent, quoique non tout-à-fait gratuit, je ne m'en déferai qu'à la

derniere extrémité ; & mon intention étoit de le laisser , si je puis , à celui qui me l'a donné , augmenté de plus de trois cents plantes que j'y ai ajoutées.

L E T T R E

A M. DE CEZARGES.

A Monquin , fin d'avril 1770.

J E vous avoue , monsieur , que vous connoissant pour un gentilhomme plein d'honneur & de probité , je n'apprends pas sans surprise , la tranquillité avec laquelle vous avez souffert en mon absence les outrages atroces que ma femme a reçus du bandit en cotillon , auquel Madame de Cezarges a jugé à propos de nous livrer , après nous avoir ôté les gens qu'elle nous avoit tant vantés elle-même , & avec qui nous vivions en paix.

Je fais bien , monsieur , qu'on vous taxe d'avoir peu d'autorité chez vous , & que le capitaine Vertier vous a subjugué

dit-on, comme les autres. Mais je ne vous aurois jamais cru dénué de crédit dans votre propre maison, au point de n'y pouvoir procurer la sûreté aux hôtes que vous y avez placés vous-même. Puisqu'en cela, toutefois, je me suis trompé ; puisque vous ne pouvez vous délivrer des mains des fuidits bandits en cotillon, & puisque Mad. de Cezarges elle-même ne voit d'autre remède aux mauvais traitemens que je puis recevoir des gens qui dépendent d'elle, que d'en être dévolée, ne trouvez pas mauvais, jusqu'à ce que je puisse me procurer une autre demeure, que réduit à moi seul pour toute ressource, je tâche de me faire la justice que je ne puis obtenir, en pourvoyant de mon mieux, à ma propre défense & à la protection que je dois à ma femme. Que s'il en arrive du scandale dans votre maison, je vous prends vous-même à témoin, qu'il n'y aura pas de ma faute ; puisque ne pouvant, sans manquer à moi-même & à ma femme, éviter

d'en venir là, je ne l'ai fait cependant qu'à la dernière extrémité, & après vous en avoir prévenu.

F R A G M E N T

D'une Lettre à M. L. D. M.

A Paris, le 23 novembre 1770

OUI, le cruel moment où cette lettre fut écrite, fut celui où pour la première & l'unique fois, je crus percer le sombre voile du complot inouï, dont je suis enveloppé; complot dont, malgré mes efforts pour en pénétrer le mystère, il ne m'étoit pas venu jusqu'alors la moindre idée, & dont la trace s'effaça bientôt dans mon esprit, au milieu des absurdités sans nombre, dont je le vis environné. La violence de mes idées, & le trouble où elles me plongèrent à cette découverte, m'ont plutôt laissé le souvenir de leur impression, que celui de leur tissu. Pour bien juger, il faudroit avoir présens

l'esprit, tous les détails de la situation où j'étois pour lors, & toutes les circonstances qui la rendoient accablante; seul, sans appui, sans conseil, sans guide, à la merci des gens chargés de disposer de moi; livré par leurs soins, à la haine publique que je voyois, que je sentoís en frémissant, sans qu'il me fût possible d'en appercevoir, d'en conjecturer au moins la cause, pas même, ce qui paroît incroyable, de savoir les nouvelles publiques & de lire les gazettes; environné des plus noires ténèbres, à travers lesquelles je n'appercevois que de sinistres objets; confiné pour tout asyle, aux approches de l'hiver, dans un méchant cabaret, & d'autant plus effrayé de ce qui venoit de m'arriver à Trye, que j'en voyois la suite & l'effet à Grenoble.

L'aventure de Thevenin, que j'attribuois aux intrigues des Anglois & des gens de lettres, m'apprit que ces intrigues venoient de plus près & de plus haut. J'avois cru ce Thevenin aposté seu-

lement par le sieur Bovier. J'appris par hasard, que Bovier n'agissoit dans cette affaire que par l'ordre de M. l'intendant; ce qui ne me donna pas peu à penser. M. de Tonnerre, après m'avoir hautement promis toute la protection dont j'avois besoin pour approfondir cette affaire, me pressa de la suivre, & me proposa le voyage de Grenoble, pour m'aboucher avec ledit Thevenin. La proposition me parut bizarre, après les preuves péremptoires que j'avois données. J'y consentis néanmoins. Quand j'eus fait ce voyage, & que malgré mon ineptie, son imposture fut parvenue au plus haut degré d'évidence, M. de Tonnerre, oubliant l'assurance qu'il m'avoit donnée, m'offrit de punir ce malheureux par quelques jours de prison, ajoutant qu'il ne pouvoit rien de plus. Je n'acceptai point cette offre, & l'affaire en demeura là. Mais il resta clair par l'expérience, qu'un imposteur adroit pourroit m'embarasser, & que je manquois souvent du sang-froid

& de la présence d'esprit nécessaires pour me démêler de ses ruses. Je crus aussi m'appercevoir que c'étoit là ce qu'on avoit voulu savoir, & que cette connoissance influoit sur les intrigues dont j'étois l'objet. Cette idée m'en rappella d'autres, auxquelles jusqu'alors j'avois fait peu d'attention, & des multitudes d'observations, que j'avois rejetées comme des vaines inquiétudes d'une imagination effarouchée par mes malheurs.

J'y Pour remonter à un événement qui n'est pas sans mystère, l'époque du décret contre ma personne, me parut avoir été celle d'une fourde trame contre ma réputation, qui d'année en année, étoit doucement ses menées, jusqu'à ce que mon départ pour l'Angleterre, les manœuvres de M. Hume, & la lettre de M. Walpole les mirent plus à découvert; jusqu'à ce qu'ayant écarté de moi tout le monde, hors les fauteurs du complot, on pût me traîner dans la fange ouvertement & impunément.

C'est ainsi que peu à peu, tout changeoit autour de moi. Le langage même de mes connoissances changeoit très-sensiblement. Il régnoit jusques dans leurs éloges, une affectation de réserve, d'équivoque & d'obscurité, qu'ils n'avoient jamais eue auparavant ; & M. de Mirabeau m'ayant écrit à Wootton, pour m'offrir un asyle en France, prit un ton si bizarre, & se servoit de tournures si singulieres, qu'il me falloit toute la sécurité de l'innocence & toute ma confiance en ses avances d'amitié, pour n'être pas choqué d'un pareil langage. J'y fis pour lors si peu d'attention, que je n'en vins pas moins en France, à son invitation ; mais j'y trouvai un tel changement par rapport à moi, & une telle impossibilité d'en découvrir la cause, que ma tête déjà altérée par l'air sombre de l'Angleterre, s'affectoit davantage de plus en plus. Je m'apperçus qu'on cherchoit à m'ôter la connoissance de tout ce qui se passoit autour de moi : il n'y avoit pas là de quoi

me tranquilliser ; encore moins dans les traitemens dont , à l'insu de M. le prince de Conti , (du moins je le croyois ainsi) l'on m'accabloit au château de Trye. Le bruit en étant parvenu jusqu'à S. A. S. elle n'épargna rien pour y mettre ordre , quoique toujours sans succès , sans doute parce que l'impulsion secrète en venoit à la fois du dedans & du dehors. Enfin poussé à bout , je pris le parti de m'adresser à Mad. de Luxembourg , qui pour toute assistance , me fit faire de bouche , une réponse assez sèche , très-peu consolante , & qui ne répondoit guere aux bontés dont ce prince paroissoit m'accabler.

Depuis très-long-temps , & long-temps même avant le décret , j'avois remarqué dans cette dame , un grand changement de ton & de manieres envers moi. J'en attribuois la cause à un refroidissement assez naturel de la part d'une grande dame , qui d'abord étant trop engouée de moi sur mes écrits , s'en étoit ensuite

ennuyée par ma bêtise dans la conversation, & par ma gaucherie dans la société. Mais il y avoit plus, & j'avois trop d'indices de sa secrète haine, pour pouvois raisonnablement en douter. Je jugeois même que cette haine étoit fondée sur des balourdises de ma part, bien innocentes assurément dans mon cœur, bien involontaires, mais que jamais les femmes ne pardonnent, quoiqu'on n'ait eu nulle intention de les offenser. Je flottois pourtant toujours dans cette opinion, ne pouvant me persuader qu'une femme de ce rang, qui m'avoit si bien connu, qui m'avoit marqué tant de bienveillance & même d'empressement, la veuve d'un seigneur qui m'honoroit d'une amitié particulière, pût jamais se résoudre à me haïr assez cruellement pour vouloir travailler à ma perte. Une seule chose m'avoit paru toujours inexplicable. En partant de Montmorency, j'avois laissé à M. de Luxembourg, tous mes papiers, les uns déjà triés, les autres qu'il se

chargea de trier lui-même, pour me les
envoyer avec les premiers, & brûler ce
qui m'étoit inutile. En recevant cet en-
voi, je trouvai qu'il manquoit dans le
paquet, plusieurs manuscrits que j'y avois
mis, & nombre de lettres indifférentes
elles-mêmes, mais qui faisoient la-
cune dans la suite que j'avois voulu con-
server, ayant déjà formé le projet d'écrire
un jour mes mémoires. Cette infidélité
me frappa. Je ne pouvois l'attribuer à
M. le Maréchal, dont je connoissois la
écriture invariable, & la vérité de son
amitié pour moi. Je n'osois non plus en
soupçonner Mad. la Maréchale, sachant
par-tout qu'on ne pouvoit tirer de ces
papiers, aucun usage qui pût me nuire,
ou moins de les falsifier. Je présentai que
M. d'Alembert, qui depuis quelque temps
étoit introduit auprès d'elle, avoit trou-
vé le moyen de fureter ces papiers & d'en
lever ce qu'il lui avoit plu, soit pour
enlever de ces papiers ce qui lui pouvoit
nuire, soit pour tâcher de me susciter

quelque tracasserie. Comme j'étois déjà déterminé à quitter tout-à-fait la littérature, je m'inquiétai peu de ces larcins qui n'étoient pas les premiers de la même main, que j'avois endurés sans m'en plaindre. (*)

Par trait de temps, & malgré quelque démonstrations affectées & toujours plus rares, les sentimens secrets de Mad. de Luxembourg se manifestoient davantage de jour en jour : cependant, craignant toujours d'être injuste, je ne cessai point de me confier à elle dans mes malheurs quoique toujours sans réponse & sans succès. Enfin en dernier lieu, ayant écrit M. de Choiseul pour lui demander, dans

(*) Sans parler ici de ses *Elémens de musique*, je venois de parcourir un *Dictionnaire des beaux arts*, portant le nom d'un M. Lacombe, dans lequel je trouvois beaucoup d'articles tout entiers, de ceux que j'avois faits en 1749, pour l'*Encyclopédie*, & qui, depuis nombre d'années, étoient dans les mains de M. d'Allembert.

l'extrémité

l'extrémité où j'étois , un passe-port pour
sortir du royaume, & n'ayant point de
réponse , j'écrivis encore à Mad. de Lu-
xembourg , qui ne me fit aucune réponse
non plus. Ce silence, dans la circonstance,
me parut décisif, & j'en conclus que si
cette dame n'entroit pas directement dans
le complot, du moins elle en étoit ins-
truite, & ne vouloit m'aider ni à le con-
noître ni à m'en tirer. Je reçus le passe-
port lorsque j'avois cessé de l'attendre.
M. de Choiseul l'accompagna d'une let-
tre d'un style obscur, ambigu, choquant
même, & assez semblable à celui des let-
tres de M. de Mirabeau. Je jugeai qu'on
me m'avoit fait attendre ainsi le passe-
port, que pour se donner le temps de
machiner à son aise, dans les lieux où
on savoit que j'avois dessein d'aller.
Cette idée me fit changer sur-le-champ
toutes mes résolutions, & prendre celle
de retourner en Angleterre, où pour le
coup, j'avois tout lieu de croire que je
n'étois pas attendu. J'écrivis à l'ambassa-

deur ; j'écrivis à M. Davenport : mais tandis que j'attendois mes réponses , j'aperçus autour de moi , une agitation si marquée , j'entendis rebattre à mes oreilles des propos si mystérieux , Bovier m'écrivait de Grenoble des lettres si inquiétantes , qu'il fut clair qu'on cherchoit à m'alarmer & me troubler tout - à - fait & l'on réussit. Ma tête s'affecta de tant d'effrayans mystères , dont on s'efforçoit d'augmenter l'horreur par l'obscurité. Précisément dans le même temps , on arrêta , dit-on , sur la frontière du Dauphiné , un homme qu'on disoit complice d'un attentat exécrable : on m'assura que cet homme passoit par Bourgoin. (*) La rumeur fut grande , les propos mystérieux allerent leur train , avec l'affectation la plus marquée. Enfin , quand on auroit formé le projet d'achever de m

(*) Comme on n'a plus entendu parler , que je sache , de ce prétendu prisonnier , je ne doute point que tout cela ne fût un jeu barbare & digne de mes persécuteurs.

rendre tout-à-fait frénétique, on n'auroit pas pu mieux s'y prendre; & si la plus noire fureur ne s'empara pas alors de mon ame, c'est que les mouvemens de cette espece ne sont pas dans la nature. Vous sentez, du moins, que dans l'émotion successive qu'on m'avoit donnée, il n'y avoit pas là, de quoi me tranquilliser; & que tant de noires idées qu'on avoit soin de renouveler & d'entretenir sans cesse, n'étoient pas propres à rendre aux miennes leur sérénité. Continuant cependant à me disposer au prochain départ pour l'Angleterre, je visitois à loisir les papiers qui m'étoient restés, & que j'avois dessein de brûler, comme un em barras inutile, que je traînois après moi. Je commençois cette opération sur un recueil transcrit de lettres, que j'avois discontinué depuis long-temps, & j'en feuilletois machinalement le premier volume, (*) quand je tombai par hasard

(*) C'en est ici le second.

sur la lacune dont j'ai parlé, & qui m'avoit toujours paru difficile à comprendre. Que devins-je, en remarquant que cette lacune tomboit précisément sur le temps de l'époque dont le prisonnier qui venoit de passer, m'avoit rappelé l'idée, & à laquelle, sans cet événement, je n'aurois pas plus songé qu'auparavant ? Cette découverte me bouleversa. J'y trouvai la clef de tous les mystères qui m'environnoient. Je compris que cet enlèvement de lettres avoit certainement rapport au temps où elles avoient été écrites, & que quelque innocentes que fussent ces lettres, ce n'étoit pas pour rien qu'on s'en étoit emparé. Je conclus de là, que depuis plus de six ans ma perte étoit jurée, & que ces lettres, inutiles à tout autre usage, servoient à fournir les points fixes des temps & des lieux, pour bâtir le système d'impostures dont on vouloit me rendre la victime.

Dès l'instant même, je renonçai au projet d'aller en Angleterre ; & sans ba

lanc
pose
tous
ruse
tre e
affre
bien
vert
M. I
venn
press
mis
Briou
pour
l'aut
contr
le br
Te
(*)
résol
de le
encor
feuil
(*)
mont

lancer un moment, je résolus de m'exposer, armé de ma seule innocence, à tous les complots que la puissance, la ruse & l'injustice pouvoient tramer contre elle. (*) La nuit même où je fis cette affreuse découverte, je songeai, sachant bien que toutes mes lettres étoient ouvertes à la poste, à profiter du retour de M. Pepin de Belleisle (**) qui m'étant venu voir la veille, m'accabloit des plus pressantes offres de service, & je lui remis le matin une lettre pour Mad. de Brionne, qui en contenoit une autre pour M. le prince de Conti, l'une & l'autre écrites si à la hâte, qu'ayant été contraint d'en transcrire une, j'envoyai le brouillon au lieu de la copie.

Tels sont, autant que je puis me le

(*) Ce fut par une suite de cette même résolution, que je conservai mon recueil de lettres, dont heureusement je n'avois encore déchiré & brûlé que quelques feuillets.

(**) Il venoit d'accompagner en Piémont, Mad. la princesse de Carignan.

rappeller, le sujet & l'occasion desdites lettres : car encore une fois, l'agitation où j'étois en les écrivant, ne m'a pas permis de garder un souvenir bien distinct de tout ce qui s'y rapporte.

L E T T R E

A M. DUSAULX.

9 février 1771.

MONSIEUR. Je suis toujours frappé de l'idée que vous avez eue, de me mettre dans le livre que vous faites, en pendant avec un scélérat abominable, qui fait du masque de la vertu, l'instrument du crime, & qui, selon vous, la rend aussi touchante dans ses discours, qu'elle l'est dans mes écrits. J'ai toujours cru, je crois encore, qu'il faut aimer sincèrement la vertu, pour savoir la rendre aimable aux autres ; & que quiconque y croit de bonne foi, distingue aisément dans son cœur, le langage de l'hypocrisie.

fic d'avec celui que le cœur a dicté. Vous me dites pour excuse, que vous portiez ce jugement à l'âge de dix-sept ans : mais, monsieur, à dix-sept ans vous n'aviez pas lu mes écrits ; c'est à l'âge où vous êtes, c'est au moment où vous écrivez, que vous identifiez l'impression que vous fait leur lecture, avec celle des discours du fourbe dont il s'agit. Si c'est là, la seule ou la plus honorable mention que vous faites dans votre ouvrage, d'un homme à qui vous marquez entre vous & lui, tant d'estime & d'empressement, le tour, si c'est un éloge, est neuf & bizarre ; si c'est un art employé pour appuyer couverte ment l'imposture, il est infernal. Vous paroissez disposé à changer dans le passage, ce qui peut me déplaire : n'y changez rien, monsieur ; s'il a pu vous plaire un moment, il ne me déplaira jamais. Je suis bien aise que toute la terre sache quelle place vous donnez dans vos écrits, à un homme qu'en même temps vous recherchez avec tant

de zele , & à qui vous paroissez , au moins en parlant à lui , en donner une si belle dans votre estime & dans votre cœur. Cette remarque m'en rappelle d'autres trop petites pour être citées , mais sur l'effet desquelles je veux vous ouvrir le mien.

Après m'avoir dit si souvent & en si beaux termes , que vous me connoissiez , m'aimiez , m'estimiez , m'honoriez parfaitement , il est constant , & je le dis de tout mon cœur , que les prévenances & les honnêtetés dont vous m'avez comblé , adressées dans votre intention comme dans la vérité , à un homme de bien & d'honneur , vous donnent à ma reconnoissance & à mon attachement , un droit que je serai toujours empressé d'acquitter.

Mais s'il étoit possible , au contraire , que m'ayant pris pour un hypocrite & un scélérat , vous m'eussiez cependant prodigué tant d'avances , de caresses , de cajoleries de toute espece , pour capter ma confiance & mon amitié , soit parce que

mon caractère supposé conviendrait au vôtre, soit pour aller par astuce, à des fins que vous me cacheriez avec soin : dans ce cas, il n'est pas moins sûr qu'en tout état de choses possible, vous ne seriez vous-même qu'un vil fourbe & un mal-honnête homme, digne de tout le mépris que vous auriez eu pour moi.

J'aurois bien quelque chose encore à dire ; mais je m'en tiens là, quant à présent. Voilà, monsieur, un doute que j'ai senti naître avec douleur, & qui s'augmente au point d'être intolérable. Je vous le déclare avec ma franchise ordinaire, dont, quelque mal qu'elle m'ait fait & qu'elle me fasse, je ne me départirai jamais. Imitiez-la, je vous prie, dans votre réponse. Je vous montre bien mes sentimens ; montrez-moi si bien les vôtres, que je sache avec certitude, ce que vous pensez de moi. Je me souviens de vous avoir dit que, si jamais je me défiois de vous, ce seroit votre faute. Vous voilà dans le cas ; c'est à vous d'y pourvoir, au

moins si vous donnez quelque prix à mon estime. En y pourvoyant, n'en faites pas à deux fois ; car je vous avertis qu'à la seconde, vous n'y seriez plus à temps.

Je me suis confié à vous, monsieur, & à d'autres que je ne connoissois pas plus que vous. Le témoignage intérieur de l'innocence & de la vérité, m'a fait croire qu'il suffisoit d'épancher mon cœur dans des cœurs d'hommes, pour y verser le sentiment dont il étoit plein. J'espère encore ne m'être pas trompé dans mon choix ; mais quand cet espoir m'abuseroit, je n'en ferois point abattu. La vérité, le temps triompheront enfin de l'imposture, & de mon vivant même, elle n'osera jamais soutenir mes regards ; son plus grand soin, son plus grand art, est de s'y dérober : mais cet art même la décele. Jamais on n'a vu, jamais on ne verra le mensonge marcher fièrement à la face du soleil, en interpellant à grands cris la vérité ; & celle-ci devenir cauteleuse, craintive & traîtresse, se masquer

devant lui , fuir fa présence , n'oser l'accuser qu'en secret , & se cacher dans les ténèbres.

Je vous fais , monsieur , mes très-humiles salutations.

L E T T R E

A U M Ê M E.

Le 16 février 1771.

J'AI voulu , monsieur , mettre un intervalle entre votre dernière lettre & celle-ci , pour laisser calmer mes premiers mouvemens , & agir ma seule raison. Votre lettre est bien plus employée à me dire ce que je dois penser de vous , que ce que vous pensez de moi ; quoique j'eusse prévu que de ce dernier jugement , dépendoit absolument l'autre. Il faut pourtant que je me décide , & que je vous juge en ce qui me regarde , quoique j'aie renoncé , comme vous me le conseillez , à juger des hommes ; bien convaincu que l'obscur labyrinthe de leur

cœur m'est impénétrable, à moi dont le cœur transparent comme le crystal, ne peut cacher aucun de ses mouvemens ; & qui, jugeant si long-temps des autres par moi, n'ai cessé depuis vingt ans, d'être leur jouet & leur victime.

A force de m'environner de ténèbres, on m'a cependant rendu quelquefois un peu plus clair-voyant ; & l'expérience & la nécessité me font appercevoir bien des choses, par le soin même qu'on prend à me les cacher. J'ai vu dans toute votre conduite avec moi, les honnêtetés les plus marquées, les attentions les plus obligeantes, & des fins secrettes à tout cela ; j'y ai même démêlé des signes de peu d'estime en bien des points, & surtout tout dans les petits cadeaux, auxquels vous m'avez apparemment cru fort sensible, au lieu qu'ils me sont indifférens ou suspects. *Timeo Danaos & dona ferentes*. C'est précisément par le peu de cas que j'en fais, que je ne les refuse plus, lassé des disputes & des ridicules

que m'attirerent long-temps ces refus, par la maligne obstination des donneurs qui avoient leurs vues, & bien sûr en recevant & oubliant tout, d'écarter enfin plus sûrement toutes ces petites amorces. Je cherchois un logement : vous avez voulu m'avoir pour voisin, & presque pour hôte ; cela étoit bon & amical ; mais j'ai vu que vous le vouliez trop, & que vous cherchiez à m'attirer : vous avez fait par là tout le contraire. Vous avez cru que j'aimois les dînés ; vous avez cru que j'aimois les louanges : tout, à travers la pompe de vos paroles, m'a prouvé que j'étois mal connu de vous. Les je ne fais quoi, trop longs à dire, mais trappans à remarquer, m'ont averti qu'il y avoit quelque mystère caché sous vos caresses, & tout a confirmé mes premières observations.

L'article que vous m'avez lu, a achevé de m'éclairer. Plus j'y ai réfléchi, moins je l'ai trouvé naturel dans ma position présente, de la part d'un bienveillant.

Vous faites trop valoir le soin que vous avez pris de me lire cet article. Vous avez prévu que je le verrois un jour, & vous sentiez ce que j'en aurois pu penser & dire, si vous me l'eussiez tû jusqu'à sa publication. Vous avez cru me leurrer par ce mot d'*illustre*. Ah ! vous êtes trop loin de voir combien la réputation d'homme bon, juste & vrai, que je gardai quarante ans, & que je n'ai jamais mérité de perdre, m'est plus chère que toutes vos glorioles littéraires, dont j'ai si bien senti le néant. Ne changeons point, mon sieur, l'état de la question. Il ne s'agit pas de savoir comment vous avez procédé pour faire passer un article aussi capiteux, mais comment il vous est venu dans l'esprit de l'écrire, de me mettre gratuitement en parallele avec un exécrationnable scélérat, & cela précisément au moment où l'imposture n'épargne aucune ruse pour me noircir. Mes écrits respirent l'amour de la vertu, dont le cœur de l'auteur étoit embrasé. Quoi que mes enne-

mis pu
ble. D
iment
droite
Et m
ement
moi, d
le mon
ans la
n avois
nes d'al
commise
pour mo
endre à
e vous
mais je
onds : q
race, t
ème gé
Je vou
eu plus
térêt q
e premi
omme,

mis puissent faire, cela se sent & les désole. Dites-moi, si pour énerver ce sentiment, aucun d'eux s'y prit jamais plus alroitement que vous.

Et maintenant, au lieu de me dire nettement quel jugement vous portez de moi, de mes sentimens, de mes mœurs, de mon caractère, comme vous le deviez dans la circonstance, & comme je vous en avois conjuré, vous me parlez de larmes d'attendrissement & d'un intérêt de commisération : comme si c'étoit assez pour moi, d'exciter votre pitié, sans prétendre à des sentimens plus honorables. Si vous estime encore, me dites-vous ; mais je vous plains. Moi, je vous répons : quiconque ne m'estimera que par pitié, trouvera difficilement en moi la même générosité.

Je voudrois, monsieur, entendre un peu plus clairement, quel est ce grand intérêt que vous dites prendre en moi. Le premier, le plus grand intérêt d'un homme, est son honneur. Vous auriez

donné, dites-vous, un de vos bras pour m'en sauver un ? C'est beaucoup, & c'est même trop. Je n'aurois pas donné mon bras pour le vôtre ; mais je l'aurois donné, je le jure, pour la défense de votre honneur. Entouré de ces preneurs d'intérêt, qui ne cherchent qu'à me donner, comme faisoit aux passans ce Romain, un écu & un soufflet à chaque rencontre je ne prends pas le change sur cet intérêt prétendu ; je fais qu'ils n'ont d'autre but dans leur fausse bienveillance, que d'ajouter à leurs noirceurs, quand je m'en plains, le reproche de l'ingratitude.

Le généreux, le vertueux J. J. Rousseau, inquiet & défiant comme un lâche criminel. M. Dufaulx, si vous sentant poignarder par-derrière, par des assassins masqués, vous pouffiez en vous retournant, les cris de la douleur & de l'indignation, que diriez-vous de celui qui pour cela, vous reprocheroit froidement d'être inquiet & défiant comme un lâche criminel ?

Il n
bles du
ner le
gré tou
ner, m
sans ap
conseil
de mon
puissan
en se
eriant :
monfieur
plongée
ble que
Je ve
contre
votre re
mais s'i
que vou
aussi, q
bare. Je
pour jug
Vous
quelle

Il n'y aura jamais que des cœurs capables du crime, qui puissent en soupçonner le mien; & quant à la lâcheté, malgré tout l'effroi qu'on a voulu me donner, me voici dans Paris, seul, étranger, sans appui, sans amis, sans parens, sans conseil, armé de ma seule innocence & de mon courage, à la merci d'adroits & puissans persécuteurs, qui me diffament en se cachant, les provoquant & leur criant: parlez haut, me voilà. Ma foi, monsieur, si quelqu'un fait lâchement le plongeon dans cette affaire, il me semble que ce n'est pas moi.

Je veux être juste toujours. S'il n'y a contre moi, nulle œuvre de ténèbres, votre reproche est fondé; j'en conviens: mais s'il existe une pareille œuvre, & que vous le sachiez très-bien, convenez aussi, que ce même reproche est bien barbare. Je prends là-dessus votre conscience pour juge entre vous & moi.

Vous me trompez, monsieur, j'ignore à quelle fin; mais vous me trompez. C'est

assurément tromper un homme à qui l'on marque la plus tendre affection, que de lui cacher les choses qui le regardent, & qu'il lui importe le plus de savoir. Encore une fois, j'ignore quels sont vos motifs ; mais je fais qu'on ne trompe personne pour son bien. Je n'attaque à tout autre égard, ni votre droiture ni vos vertus. Je ne fais qu'une seule chose, mais je la fais bien ; c'est que vous me trompez.

Je veux que tout le monde lise dans mon cœur, & que ceux avec qui je vis, sachent comme moi-même, ce que je pense d'eux, quoiqu'une malheureuse honte que je ne puis vaincre, m'empêche d'oser le leur dire en face ; c'est afin que vous n'ignoriez pas mes sentimens, que je vous écris. Du reste, mon intention n'est de rompre avec vous, qu'autant que cela vous conviendra. Je vous laisse le choix. Si je connoissois un seul homme à ma portée, dont le cœur fût ouvert comme le mien, qui eût autant

en h
songe
ter ce
qu'il p
& très
cerois
moi to
dix an
& ma
gens q
ment a
prendre
fant bi
quittan
trouve
voient
assurém
surpris
pomper
tié pou
comme
tout à l
un hon
sime : j

en horreur la dissimulation , le mensonge , qui dédaignât , qui refusât de hanter ceux auxquels il n'oseroit dire ce qu'il pense d'eux , j'irois à cet homme ; & très-sûr d'en faire mon ami , je renoncerois à tous les autres ; il seroit pour moi tout le genre humain. Mais après dix ans de recherche inutile , je me lasse , & ma lanterne est éteinte. Environné de gens qui , sous un air d'intérêt grossièrement affecté , me flattent pour me surprendre , je les laisse faire , parce qu'il faut bien vivre avec quelqu'un , & qu'en quittant ceux-là pour d'autres , je ne trouverois pas mieux. Du reste , s'ils ne voient pas ce que je pense d'eux , c'est assurément leur faute. Je suis toujours surpris , je l'avoue , de les voir m'étaler pompeusement leurs vertus , & leur amitié pour moi ; je cherche inutilement comment on peut être vertueux & faux tout à la fois , comment on peut se faire un honneur de tromper les gens qu'on aime : je n'aurois jamais cru qu'on pût

être aussi fiers d'être des traîtres. Livré depuis si long-temps à tous ces gens là , j'aurois tort assurément d'être difficile en liaisons , & bien plus de me refuser à la vôtre , puisque votre société me paroît très-agréable , & que sans vous confondre avec tous les empressés qui m'entourent , je vous compte parmi ceux que j'estime le plus : ainsi je vous laisse le maître de me voir , ou de ne pas me voir , comme cela vous conviendra. Pour l'intimité , je n'en veux plus avec personne , à moins que , contre toute apparence , je ne trouve fortuitement l'homme juste & vrai , que j'ai cessé de chercher. Qui-conque aspire à ma confiance , doit commencer par me donner la sienne ; & du reste , malade ou non , pauvre ou riche , je trouverai toujours très-mauvais que sous prétexte d'un zèle , que je n'accepte point , qui que ce soit veuille malgré moi , se mêler de mes affaires.

Je viens de vous ouvrir mon cœur sans réserve. C'est à vous maintenant de con-

fulter
vous
sieur

A

Je suis
de vos
sugger
que ces
de vot
veillan
remerc
la liber
qui par
différen
part : c'
d'aucun
préalabl
La pe
retirée

fulter le vôtre , & de prendre le parti qui vous conviendra. Je vous salue , monsieur , très-humblement.

L E T T R E

A M. le chevalier DE COSSÉ.

Paris , le 25 juillet 1771.

JE suis , monsieur le chevalier , touché de vos bontés & des soins qu'elles vous suggerent en ma faveur. Très-persuadé que ces soins de votre part , sont des fruits de votre bon naturel & de votre bienveillance envers moi ; après vous en avoir remercié de tout mon cœur , je prendrai la liberté d'y correspondre par un conseil qui part de la même source , & que la différence de nos âges autorise de ma part : c'est , monsieur , de ne vous mêler d'aucune affaire , que vous n'en soyez préalablement bien instruit.

La pension que vous dites m'avoir été retirée , & que vous offrez de me faire

rendre , m'a été apportée avec les arrérages , ici , dans ma chambre , il n'y a pas quatre mois , en une lettre de change de six mille francs , qu'on offroit de me payer comptant sur-le-champ ; & je vous assure que les plus vives sollicitations ne furent pas épargnées , pour me faire recevoir cet argent. En voilà , ce me semble , assez pour vous faire comprendre , que ceux qui ont prétendu vous mettre au fait de cette affaire , ne vous en ont pas fait un rapport fidelle , & que la difficulté n'est pas où vous la croyez voir.

Je vous réitere , monsieur , mes actions de graces de l'intérêt que vous voulez bien prendre à moi , & qui m'est plus précieux que toutes les pensions du monde : mais comme j'ai pris mon parti sur celle-là , je vous prie de ne m'en reparler jamais. Agréez mes humbles salutations.



Mon
vos m
pecter
précieu
protége
clamer
tre po
Après
ercer
ers les
epuis
rands v
e mal q
utes ,
mis ; &
nt con
iées pa
us disc

L E T T R E

A M. LENOIR.

Paris , le 15 janvier 1772.

MONSIEUR. Je fais de quel prix sont vos momens ; je fais qu'on les doit respecter : mais je fais aussi , que les plus précieux sont ceux que vous consacrez à protéger les opprimés ; & si j'ose en réclamer quelques-uns , ce n'est pas sans titre pour cela.

Après tant de vains efforts pour faire percer quelque rayon de lumière , à travers les ténèbres dont on m'environne depuis dix ans , j'y renonce. J'ai de grands vices , mais qui n'ont jamais fait de mal qu'à moi ; j'ai commis de grandes fautes , mais que je n'ai point tues à mes amis ; & ce n'est que par moi qu'elles sont connues , quoiqu'elles aient été publiées par d'autres , qui sont quelquefois plus discrets. A cela près , si quelqu'un

m'impute quelque sentiment vicieux, quelque discours blâmable, ou quelque acte injuste, qu'il se montre, & qu'il parle; je l'attends & ne me cache pas. Mais tant qu'il se cachera, lui, de moi, pour me diffamer, il n'aura diffamé que lui-même, aux yeux de tout homme équitable & sensé. L'évidence & les ténèbres sont incompatibles; les preuves administrées par de mal-honnêtes gens, sont toujours suspectes; & celui qui, commençant par fouler aux pieds la plus inviolable loi du droit naturel & de la justice, se déclare par là, déjà lâche & méchant, peut bien être encore imposteur & fourbe. Et comment donneroit-il à son témoignage, & si l'on veut à ses preuves, la force que l'équité n'accorde même à nulle évidence, de disposer de l'honneur d'un homme, plus précieux que la vie, sans l'avoir mis préalablement en état de se défendre & d'être entendu? Que celui donc qui s'obstine à me juger ainsi, reste dans le stupide aveu

glemen

glen
son
desh
tirer
qu'il
gré l
main
ses;
vienn
la po
le cœ
me fu
que m
vienn
& je
me dé
Tra
cache
qui m
débit
moins
Mad. c
emport
copiois
To

glement qu'il aime ; son erreur est de son propre fait ; c'est lui seul qu'elle déshonore : après m'être offert pour l'en tirer , je l'y laisse , puisqu'il le veut , & qu'il m'est impossible de l'en guérir malgré lui. Graces au ciel , tout l'art humain ne changera pas la nature des choses ; il ne fera pas que le mensonge devienne la vérité , ni que de mon vivant , la poitrine de J. J. Rousseau renferme le cœur d'un mal-honnête homme : cela me suffit , & je vis en paix , attendant que mon moment & celui de la vérité vienne ; car il viendra , j'en suis très-sur , & je l'attends avec un témoignage qui me dédommage de celui d'autrui.

Tranquille donc sur tout ce qu'on me cache avec tant de soin , & même sur ce qui me parvient par hasard , j'ai laissé débiter parini cent autres bruits non moins ineptes , que j'avois cessé de voir Mad. de Luxembourg , après lui avoir emporté trois cents louis ; que je ne copiois de la musique que par grimace ;

que j'avois de quoi vivre fort à mon aise ; que j'avois fix bonnes mille livres de rente ; que la veuve Duchesne faisoit une pension de six cents livres à ma femme ; qu'elle m'en faisoit une autre à moi de mille écus , pour une édition nouvelle de mes écrits , que j'avois dirigée. J'ai laissé débiter tous ces mensonges ; je n'ai fait qu'en rire quand ils me sont revenus , & je n'ai pas même été tenté de vous importuner , monsieur , de mes plaintes à ce sujet ; quoique je sentisse parfaitement le coup que cette opinion de mon opulence devoit porter aux ressources que mon travail me procure , pour suppléer à l'insuffisance de mon revenu. Une petite circonstance de plus a passé la mesure , & m'a causé quelque émotion ; parce que l'imposture marchant toujours sous le masque de la trahison , a pris jusqu'ici grand soin de faire le plongeon devant moi , & ne m'avoit pas encore accoutumé à l'effronterie. Mais en voici une qui m'a , je l'avoue , affecté.

J'avois prié un de ceux qui m'ont averti des bruits dont je viens de parler, de tâcher d'apprendre si Mad. Duchefne & le fleur Gny y avoient quelque part. De chez eux, où il n'a trouvé que des garçons, il est allé chez Simon, qu'on lui disoit avoir imprimé la nouvelle édition qui m'avoit été si bien payée. Simon lui a dit qu'en effet, il venoit d'imprimer quelques-uns de mes écrits sous mes yeux ; que j'en avois revu les épreuves, & que j'étois même allé chez lui, il n'y avoit pas long-temps. Quoique je sois par moi-même, le moins important des hommes, je le suis assez devenu par ma singulière position, pour être assuré que rien de ce que je fais & de ce que je ne fais pas, ne vous échappe : c'est une de mes plus douces consolations ; & je vous avoue, monsieur, que l'avantage de vivre sous les yeux d'un magistrat integre & vigilant, auquel on n'en impose pas aisément, est un des motifs qui m'ont arraché des campagnes,

où , livré sans ressource aux manœuvres des gens qui disposent de moi , je me voyois en proie à leurs satellites , & à toutes les illusions par lesquelles les gens puissans & intrigans abusent si aisément le public , sur le compte d'un étranger isolé , à qui l'on est venu à bout de faire un inviolable secret de tout ce qui le regarde , & qui par conséquent n'a pas la moindre défense contre les mensonges les plus extravagans.

J'ai donc peu besoin , monsieur , de vous dire que cette opulence , dont on me gratifie si libéralement dans les cercles , que toutes ces pensions si fièrement spécifiées , (*) cette édition qu'on me prête,

(*) Celles en particulier de Mad. Duchesne , se réduisent toutes , à une rente de trois cents francs , stipulée dans le marché de mon *Dictionnaire de musique*. J'en ai une de six cents francs , de milord Maréchal , dont je jouis par l'attention de celui qu'il en a chargé à ma prière , mais sans autre sûreté que son bon plaisir , n'ayant aucun acte valable pour la

sont
m'en
l'imp
je ne
chez
je ne
rois
prim
n'atte
des h
peine
vous
tienc

réclar
dix li
j'ai v
l'ache
cette
mour
cents
trois
quelq
petit
voyag
avoir
établi

sont autant de fictions : mais je n'ai pu m'empêcher de mettre sous vos yeux, l'impudence incroyable dudit Simon, que je ne vis de mes jours, que je sache, chez qui je n'ai jamais mis le pied, dont je ne fais pas la demeure, & que j'ignorois même avant ces bruits, avoir imprimé aucun de mes écrits. Comme je n'attends plus aucune justice de la part des hommes, je m'épargne désormais la peine inutile de la demander, & je ne vous demande à vous-même que la patience de me lire, quoique je fasse l'ex-

réclamer de mon chef. J'ai une rente de dix livres sterling, pour mes livres que j'ai vendus en Angleterre, sur la tête de l'acheteur & sur la mienne; en sorte que cette rente doit s'éteindre au premier mourant. Tout cela fait ensemble onze cents francs de viager, dont il n'y a que trois cents de solides. Ajoutez à cela, quelqu'argent comptant, dernier reste du petit capital que j'ai consumé dans mes voyages, & que je m'étois réservé pour avoir quelque avance, en faisant ici mon établissement.

ception qui est due à votre intégrité & à la générosité qui vous intéresse aux infortunés. Mais ne voyant plus rien qui puisse me flatter dans cette vie, les restes m'en sont devenus indifférens. La seule douceur qui peut m'y toucher encore, est que l'œil clair-voyant d'un homme juste pénètre au vrai ma situation; qu'il la connoisse & me plaigne en lui-même, sans se commettre pour ma défense, avec mes dangereux ennemis. Je vous aurois choisi pour cela, monsieur, quand vous ne rempliriez point la place où vous êtes; mais j'y vois, je l'avoue, un avantage de plus, puisque par cette place même, vous avez été à portée de vérifier assez d'impostures, pour en présumer beaucoup d'autres que vous pouvez vérifier de même un jour. Peut-être vous écrirai-je quelquefois encore, mais je ne vous demanderai jamais rien; & si ma confiance devient importune à l'homme occupé, je réponds du moins qu'elle ne fera jamais à charge au magis-

trat.
lez,
ne tie
vous
témoi
honor
riter t

A la
ajouté
simple c

IL n
er que
nent c
ire, &
notif à
affaires
ent qu
ar an,
amitié
i faire
ciens
eau. J

trat. Veuillez ne la pas dédaigner ; veuillez , monsieur , vous rappeler qu'elle ne tient pas seulement au respect que vous m'avez inspiré , mais encore aux témoignages de bonté , dont vous m'avez honoré quelquefois , & que je veux mériter toute ma vie.

A la suite de cette lettre , l'auteur a ajouté , soit comme apostille , soit comme simple observation , l'article qu'on va lire.

IL n'est peut-être pas inutile d'observer que le sieur Guy vient très-fréquemment chez moi , sans avoir rien à me dire , & sans que je puisse trouver aucun motif à ses visites , vu que toutes les affaires que nous avons ensemble , n'exigent qu'une entrevue de deux minutes par an , & qu'il n'y a point de liaison d'amitié entre lui & moi. Il m'a prié de lui faire un triage de chansons dans les anciens recueils , pour en faire un nouveau. Je l'ai prié de mon côté , de me

prêter quelques romans , pour amuser ma femme durant les soirées d'hiver. Il est parti de là , pour me faire apporter en pompe , d'immenses paquets de brochures qui , avec ses allées & venues , lui donnent l'air d'avoir avec moi beaucoup d'affaires. Tout cela , joint aux bruits dont j'ai parlé , commence à me faire soupçonner que ces fréquentes visites , que je ne prenois que pour un petit espionnage assez commun aux gens qui m'entourent , & très-indifférent pour moi , pourroient bien avoir un objet plus méthodique , & dirigé de plus loin. Il y a dans tout cela , de petites manœuvres adroites , dont le but me paroîtroit pourtant facile à découvrir , dans toute autre position que la mienne , pour peu qu'on y mît de soin.



J'AI
conno
tinuat
bontés
land ,
peine
par vo
bassad
attirer
moi ,
voir. J
se peul
nourrif
mémoi
vez inf
à l'épre
& de
n'entret

L E T T R E

*A milord HARCOURT.**A Paris , le 16 juin 1772.*

J'AI reçu , milord , avec plaisir & reconnaissance , des témoignages de la continuation de votre souvenir & de vos bontés , par Mad. la duchesse de Portland , & je suis encore plus sensible à la peine que vous prenez de m'en donner par vous-même. J'avois espéré que l'ambassade de milord Harcourt pourroit vous attirer dans ce pays , & c'eût été pour moi , une véritable douceur de vous y voir. Je me dédommage , autant qu'il se peut , de cette attente frustrée , en nourrissant dans mon cœur & dans ma mémoire , les sentimens que vous m'avez inspirés , & qui sont par leur nature , à l'épreuve du temps , de l'éloignement & de l'interruption du commerce. Je n'entretiens plus de correspondance , je

n'écris plus que pour l'absolue nécessité ; mais je n'oublie point tout ce qui m'a paru mériter mon estime & mon attachement ; & c'est dans cet asyle de difficile accès , mais par-là plus digne de vous , & où rien n'entre sans le passe-port de la vertu , que vous occuperez toujours une place distinguée.

Je suis sensible , milord , à vos offres obligeantes ; & si j'étois dans le cas de m'en prévaloir , je le ferois avec confiance , & même avec joie , pour vous montrer combien je compte sur vos bontés : mais , graces au ciel , je n'ai nulle affaire , & tout sur la terre m'est devenu si indifférent , que je ne me donneroie pas même la peine de former un desir pour cette vie , quand cet acte seul suffiroit pour l'accomplir. Ma femme vous prie d'agréer ses remerciemens très-humbles , de l'honneur de votre souvenir ; & nous vous offrons , milord , de tout notre cœur l'un & l'autre , nos salutations & nos respects.

L E T T R E

*A M. le comte D'O**Paris , 1776.*

VOUS vous donnez , monsieur le comte , pour avoir des singularités , & c'en est presque une d'être obligeant sans intérêt. C'en est une bien plus grande de l'être de plus loin , pour quelqu'un que l'on ne connoît pas. Vos offres obligeantes , le don dont vous me les faites , & la description de l'habitation que vous me décrivez , seroient assurément très-capables de m'y attirer , si j'étois moins infirme , plus allant , plus jeune , & que vous fussiez plus près du soleil. Je craindrois ailleurs , qu'en voyant celui que vous honorez d'une invitation , vous n'eussiez quelque regret. Vous attendriez un homme de lettres , un beau diseur qui devoit braver d'esprit & de paroles , votre généreuse hospitalité ; & vous n'auriez qu'un

bon homme bien simple, que son goût & ses malheurs ont rendu fort solitaire, & qui pour tout amusement, herborise toute la journée, & trouve à commercer avec les plantes, cette paix si douce à son cœur, que lui ont refusé les humains. Je n'irai donc pas, monsieur, habiter votre maison ; mais je me souviendrai toujours avec reconnoissance, que vous me l'avez offerte, & je regretterai quelquefois de n'y être pas, pour cultiver la bonté & l'amitié du maître. Agréez, monsieur le comte, je vous supplie, mes remerciemens très-sinceres, & mes très-humbles salutations.

R É P O N S E

*A Mad. la comtesse DE ST. ***.*

JE suis fâché de ne pouvoir complaire à Mad. la comtesse ; mais je ne fais point les honneurs de l'homme qu'elle est curieuse de voir, & jamais il n'a logé chez moi.

moi
mon
nu,
bille

J. A
d'emp
nu, q
m'ave

(1)
dont
Mad.
circul
FRAN
TICE
pas ic
dans l
tome 2

moi

2

moi : le seul moyen d'y être admis , de mon aveu , pour quiconque m'est inconnu , c'est une réponse cathégorique à ce billet. (1)

Seconde & dernière

R É P O N S E

*A Mad. la comtesse de St. ***.*

Jendredi 23 mai 1776.

J'AI eu d'autant plus tort , madame , d'employer un mot qui vous étoit inconnu , que je vois par la réponse dont vous m'avez honoré , que même à l'aide d'un

(1) Ce billet , dont parle Rousseau , & dont il avoit accompagné sa réponse à Mad. la comtesse de St. *** , étoit le billet circulaire , portant pour adresse : A TOUT FRANÇOIS AIMANT ENCORE LA JUSTICE ET LA VÉRITÉ , qu'on ne donne pas ici , par la raison qu'il a déjà paru dans l'édition de Geneve 1782 , fin du tome XXII , in-8.

dictionnaire, vous n'avez pas entendu ce mot. Il faut tâcher de m'expliquer.

La phrase du billet, à laquelle il s'agit de répondre, est celle-ci : *Mais ce que je veux, & ce qui m'est dû tout au moins, après une condamnation si cruelle & si infamante, c'est qu'on m'apprenne enfin quels sont mes crimes, & comment, & par qui, j'ai été jugé.*

Tout ce que je desirerai ici, est une réponse à cet article. C'est mal-à-propos que je la demandois *cathégorique* : car telle qu'elle soit, elle le fera toujours pour moi. Ma demeure & mon cœur sont ouverts pour le reste de ma vie, à quiconque me dévoilera ce mystère abominable. S'il m'impose le secret, je promets, je jure de le lui garder inviolablement jusqu'à la mort ; & je me conduirai exactement, s'il l'exige, comme s'il ne m'en eût rien appris. Voilà la réponse que j'attends, ou plutôt que je desirerai : car depuis long-temps j'ai cessé de l'espérer.

Celle que j'aurai vraisemblablement,

fera
par
un q
tiere.
assur
la pr
répon
curité
sez p
de dé
m'en
doute
Vous
lesqu
au vo
différ
vous.
avec
louan

(
dictio
destin
nouve
moi.

fera la feinte d'ignorer un secret qui , par le plus étonnant prodige , n'en est un que pour moi seul dans l'Europe entière. Cette réponse sera moins franche assurément , mais non moins claire que la première : enfin , le refus même de répondre , n'aura pas pour moi plus d'obscurité. De grace , madame , ne vous offendez pas de trouver ici , quelques traces de défiance : c'est bien à tort que le public m'en accuse ; car la défiance suppose du doute , & il ne m'en reste plus à son égard. Vous voyez , par les explications dans lesquelles j'ose entrer ici , que je procède au vôtre avec plus de réserve , & cette différence n'est pas désobligeante pour vous. Cependant vous avez commencé avec moi , comme tout le monde ; & les louanges *hyperboliques* (*) & outrées ,

(*) Voici encore un mot pour le dictionnaire. Hélas ! pour parler de ma destinée , il faudroit un vocabulaire tout nouveau , qui n'eût été composé que pour moi.

dont vos deux lettres sont remplies , semblent être le cachet particulier de mes plus ardens persécuteurs : mais loin de sentir en les lisant, ces mouvemens de mépris & d'indignation que les leurs me causent , je n'ai pu me défendre d'un vif desir que vous ne leur ressemblassiez pas ; & malgré tant d'expériences cruelles , un desir aussi vif entraîne toujours un peu d'espérance. Au reste, ce que vous me dites , madame , du prix que je mets au bonheur de me voir , ne me fera pas prendre le change : je serois touché de l'honneur de votre visite , faite avec les sentimens dont je me sens digne ; mais quiconque ne veut voir que le rhinocéros , doit aller , s'il veut , à la foire , & non pas chez moi ; & tout le persifflage dont on assaisonne cette insultante curiosité , n'est qu'un outrage de plus , qui n'exige pas de ma part une grande différence. Voulez - vous donc , madame , être distinguée de la foule ? c'est à vous de faire ce qu'il faut pour cela.

je
c'e
cet
tex
là-
fait
tess

Ecri
lors

M
temp
met l
nage
res à
garde
soigné
lesse n
D'aille
ne se f

Il est vrai que je copie de la musique : je ne refuse point de copier la vôtre, si c'est tout de bon que vous le dites ; mais cette vieille musique a tout l'air d'un prétexte, & je ne m'y prête pas volontiers là-dessus. Néanmoins, votre volonté soit faite. Je vous supplie, madame la comtesse, d'agréer mon respect.

M É M O I R E

*Ecrit au mois de février 1777, & depuis
lors remis ou montré à diverses personnes.*

MA femme est malade depuis longtemps ; & le progrès de son mal, qui la met hors d'état de soigner son petit ménage, lui rend les soins d'autrui nécessaires à elle-même, quand elle est forcée à garder son lit. Je l'ai jusqu'ici gardée & soignée dans toutes ses maladies ; la vieillesse ne me permet plus le même service. D'ailleurs le ménage, tout petit qu'il est, ne se fait pas tout seul ; il faut se pour-

voir au dehors , des choses nécessaires à la subsistance, & les préparer; il faut maintenir la propreté dans la maison. (*) Ne pouvant remplir seul tous ces soins, j'ai été forcé, pour y pourvoir, d'essayer de donner une servante à ma femme. Dix mois d'expérience m'ont fait sentir l'insuffisance & les inconvéniens inévitables & intolérables de cette ressource, dans une position pareille à la nôtre. Réduits à vivre absolument seuls, & néanmoins hors d'état de nous passer du service d'autrui, il ne nous reste dans les infirmités & l'abandon, qu'un seul moyen de soutenir nos vieux jours : c'est de prier ceux qui disposent de nos destinées, de vouloir bien disposer aussi de nos personnes, & nous ouvrir quelqu'asyle où nous puissions subsister, à nos frais, mais exempts d'un travail qui désormais

(*) Mon inconcevable situation, dont personne n'a l'idée, pas même ceux qui m'y ont réduit, me force d'entrer dans ces détails.

à
ut
)
s,
er
ix
in-
les
ans
s à
ins
ice
fir-
ven
de
es,
er-
où
is,
ais
ont
qui
ans

passé nos forces , & de détails & de soins dont nous ne sommes plus capables.

Du reste , de quelque façon qu'on me traite , qu'on me tienne en clôture formelle ou en apparente liberté , dans un hôpital ou dans un désert , avec des gens doux ou durs , faux ou francs (si de ceux-ci il en est encore) , je consens à tout , pourvu qu'on rende à ma femme les soins que son état exige , & qu'on me donne le couvert , le vêtement le plus simple & la nourriture la plus sobre jusqu'à la fin de mes jours , sans que je sois plus obligé de me mêler de rien. Nous donnerons pour cela , ce que nous pouvons avoir d'argent , d'effets & de rentes ; & j'ai lieu d'espérer que cela pourra suffire dans des provinces où les denrées sont à bon marché , & dans des maisons destinées à cet usage , où les ressources de l'économie sont connues & pratiquées ; sur-tout en me soumettant , comme je fais de bon cœur , à un régime proportionné à mes moyens.

Je crois ne rien demander en ceci , qui dans une aussi triste situation que la mienne , s'il en peut être , se refuse parmi les humains ; & je suis même bien sûr que cet arrangement , loin d'être onéreux à ceux qui disposent de mon sort , leur vaudroit des épargnes considérables , & de soucis & d'argent. Cependant l'expérience que j'ai du système qu'on suit à mon égard , me fait douter que cette faveur me soit accordée : mais je me dois de la demander ; & si elle m'est refusée , j'en supporterai plus patiemment dans ma vieillesse , les angoisses de ma situation , en me rendant le témoignage d'avoir fait ce qui dépendoit de moi pour les adoucir.

F R A G M E N T

Trouvé parmi les papiers de
J. J. ROUSSEAU.

QUICONQUE , sans urgente nécessité , sans affaires indispensables , recherche , & même jusqu'à l'importunité , un homme

dont il pense mal , sans vouloir s'éclaircir avec lui , de la justice ou de l'injustice du jugement qu'il en porte , soit qu'il se trompe ou non dans ce jugement , est lui-même un homme dont il faut mal penser.

Cajoler un homme présent , & le diffamer absent , est certainement la duplicité d'un traître , & vraisemblablement la manœuvre d'un imposteur.

Dire en se cachant d'un homme , pour le diffamer , que c'est par ménagement pour lui , qu'on ne veut pas le confondre , c'est faire un mensonge non moins inepte que lâche. La diffamation étant le pire des maux civils , & celui dont les effets sont les plus terribles , s'il étoit vrai qu'on voulût ménager cet homme , on le confondroit , on le menaceroit peut-être de le diffamer ; mais on n'en feroit rien. On lui reprocheroit son crime en particulier , en le cachant à tout le monde ; mais le dire à tout le monde en le cachant à lui seul , & feindre encore de s'intéresser à lui , est le raffinement de la haine , le

comble de la barbarie & de la noirceur.

Faire l'aumône par supercherie à quelqu'un malgré lui, n'est pas le servir, c'est l'avilir; ce n'est pas un acte de bonté, c'en est un de malignité: sur-tout si, rendant l'aumône mesquine, inutile, mais bruyante, & inévitable à celui qui en est l'objet, on fait discrètement en sorte que tout le monde en soit instruit, excepté lui. Cette fourberie est non-seulement cruelle, mais basse. En se couvrant du masque de la bienfaisance, elle habille en vertu la méchanceté, & par contre-coup en ingratitude, l'indignation de l'honneur outragé.

Le don est un contrat qui suppose toujours le consentement des deux parties. Un don fait par force ou par ruse, & qui n'est pas accepté, est un vol. Il est tyrannique, il est horrible de vouloir faire en trahison, un devoir de la reconnoissance à celui dont on a mérité la haine & dont on est justement méprisé.

L'honneur étant plus précieux & plus

Important que la vie , & rien ne la rendant plus à charge que la perte de l'honneur , il n'y a aucun cas possible, où il soit permis de cacher à celui qu'on diffame , non plus qu'à celui qu'on punit de mort , l'accusation , l'accusateur & ses preuves. L'évidence même est soumise à cette indispensable loi : car si toute la ville avoit vu un homme en assassiner un autre , encore ne feroit-on point mourir l'accusé sans l'interroger & l'entendre. Autrement , il n'y auroit plus de sûreté pour personne , & la société s'écrouleroit par ses fondemens. Si cette loi sacrée est sans exception , elle est aussi sans abus ; puisque toute l'adresse d'un accusé ne peut empêcher qu'un délit démontré ne continue à l'être , ni le garantir en pareil cas , d'être convaincu. Mais sans cette conviction , l'évidence ne peut exister. Elle dépend essentiellement des réponses de l'accusé ou de son silence ; parce qu'on ne sauroit présumer que des ennemis , ni même des indifférens , donneront aux

preuves du délit, la même attention à saisir le foible de ces preuves, ni les éclaircissémens qui les peuvent détruire, que l'accusé peut naturellement y donner : ainsi personne n'a droit de se mettre à sa place, pour le dépouiller du droit de se défendre, en s'en chargeant sans son **aveu** ; & ce sera beaucoup même, si quelquefois une disposition secrète ne fait pas voir à ces gens, qui ont tant de plaisir à trouver l'accusé coupable, cette prétendue évidence, où lui-même eût démontré l'imposture, s'il avoit été entendu.

Il suit de là, que cette même évidence est contre l'accusateur, lorsqu'il s'obstine à violer cette loi sacrée ; car cette lâcheté d'un accusateur, qui met tout en œuvre pour se cacher de l'accusé, de quelque prétexte qu'on la couvre, ne peut avoir d'autre vrai motif que la crainte de voir dévoiler son imposture & justifier l'innocent. Donc, tous ceux qui dans ce cas, approuvent les manœuvres de l'accusateur

ten
lin
not
tou
d'y

J'A
une
de L
pouv
décl
lettr
tion
pire
gran
qu'en
fait
outre

teur & s'y prêtent, sont des satellites de l'iniquité.

Nous soussignés acquiesçons de tout notre cœur, à ces maximes, & croyons toute personne raisonnable & juste, tenue d'y acquiescer.

L E T T R E

A M. PANCKOUCKE.

A Montmorency, le 15 février 1761.

J'AI reçu, le 12 de ce mois par la poste, une lettre anonyme sans date, timbrée de Lille, & franche de port. Faut d'y pouvoir répondre par une autre voie, je déclare publiquement à l'auteur de cette lettre, que je l'ai lue & relue avec émotion, avec attendrissement; qu'elle m'inspire pour lui la plus tendre estime, le plus grand desir de le connoître & de l'aimer; qu'en me parlant de ses larmes, il m'en a fait répandre; qu'enfin, jusqu'aux éloges outrés dont il me comble, tout me plaît

dans cette lettre , excepté la modeste raison qui le porte à se cacher.

L E T T R E

A U M Ê M E.

A Motiers , le 12 février 1764.

JE vois avec plaisir , monsieur , par votre lettre du 26 janvier , que vous ne m'avez point oublié , & je vous prie de croire que , quant à moi , je me souviendrai de vous toute ma vie avec amitié. . .

Je regarde votre établissement à Paris comme un moyen presque assuré de parvenir promptement à votre bien-être du côté de la fortune , vu le goût effréné de littérature qui regne en cette grande ville , & qu'étant vous-même homme de lettres , vous saurez bien choisir vos entreprises. . .

Je ne refuse point , monsieur , le cadeau que vous voulez me faire de ce que vous avez imprimé ; il me sera précieux

comme un témoignage de votre amitié : mais si vous exigez de moi de tout lire , ne m'envoyez rien ; car , dans l'état où je suis , je ne puis plus supporter aucune lecture sérieuse , & tout ouvrage de raisonnement m'ennuie à la mort. Des romans ou des voyages , voilà désormais tout ce que je puis souffrir , & je m'imagine qu'un homme grave comme vous , n'imprime rien de tout cela. . . .

L E T T R E

A U M Ê M E.

A Motiers-Travers , le 25 mai 1764.

JE lirai avec grand plaisir les écrits de M. Beaurieu , & sur votre exhortation , j'ai déjà commencé par *l'Eleve de la nature*. On ne peut pas , en effet , penser avec plus d'esprit , ni dire plus agréablement. Je lui conseille toutefois de s'attacher toujours plus aux sujets qu'on peut traiter en descriptions & en images , qu'à

D d ij

ceux de discussion & d'analyse, & qu'en général aux matieres de raisonnement. Un traité d'agriculture sera tout-à-fait de son genre; & s'il choisit bien ses matériaux, il peut, à un livre très-utile, donner tout l'agrément des *Géorgiques*....

Je me fais bien du scrupule de toucher aux ouvrages de Richardson, sur-tout pour les abrégés; car je n'aimerois guere être abrégé moi-même, bien que je sente le besoin qu'en auroient plusieurs de mes écrits: ceux de Richardson en ont besoin incontestablement. Ses entretiens de cercle sont sur-tout insupportables; car comme il n'avoit point vu le grand monde, il en ignoroit entièrement le ton: j'oserois tenter de faire ce que vous me proposez; mais n'exigez pas que je fasse vite; car, malade & paresseux, occupé d'ailleurs à préparer l'édition générale par laquelle je me propose d'achever ma carrière littéraire, je n'aurai de long-temps, si je vis, que très-peu de temps à donner à une compilation: d'ailleurs, n'entendant pas

l'anglois, il me faudroit toutes les traductions qui ont été faites, pour les comparer & choisir; & tout cela est embarrassant pour vous, pour moi, ou plutôt pour tous les deux. Si j'acheve jamais ma grande édition, & que je lui survive, alors seulement je pourrai m'occuper uniquement de ces choses là, & je me ferai un plaisir d'entrer dans vos vues autant que ma situation, ma santé & mon esprit indolent me le permettront. . .

J'oubliois de vous dire que le recueil que vous avez vu ne s'est point fait sous mes yeux. C'est M. l'abbé de la Porte qui l'a fait; je n'ai su les pieces qu'il contenoit, qu'à la réception des exemplaires qui m'ont été envoyés. J'en ai pourtant fourni quelques-unes, mais non pas votre *prédiction*, que je n'ai même jamais communiquée à personne; non que je ne m'en fasse honneur, mais parce que je n'en aurois pas disposé sans votre permission. . .

Je vous suis obligé de faire assez de

cas de mes écrits , pour leur donner dans votre cabinet une place de prédilection. Je serai fort aise qu'ils vous fassent quelquefois souvenir de leur auteur , qui vous aime depuis long - temps , & qui desiré être toujours aimé de vous.

L E T T R E

A U M Ê M E.

*A Motiers , le 21 décembre 1764 ,
& le 28 avril 1765.*

J E suis sensible aux bontés de M. de Buffon à proportion du respect & de l'estime que j'ai pour lui ; sentimens que j'ai toujours hautement professés , & dont vous avez été témoin vous-même. Il y a des amis dont la bienveillance mutuelle n'a pas besoin d'une correspondance expresse pour se nourrir , & j'ai osé me placer avec lui dans cette classe là. Si c'est une illusion de ma part , elle est bien pardonnable à la cause qui la produit. Je

ne le mets point dans une distribution d'exemplaires, sachant bien qu'il me mettroit dans celle des siens, & que, comme il n'y a point de proportion dans ces choses là, je n'aime point donner un œuf pour avoir un bœuf.

Le quidam qui s'irrite si fort que j'aie mis ma devise à mon livre, doit s'irriter bien plus que je l'aie entourée d'une couronne civique, & bien plus encore que j'aie dans ce même livre justifié la devise & mérité la couronne.

L E T T R E

A U M Ê M E.

A Motiers-Travers, le 26 mai 1765.

VOTRE dernière lettre, monsieur, m'a non-seulement défabusé, mais attendri. Oublions réciproquement nos torts, sûrs que le cœur n'y a point de part, & soyons amis comme auparavant, même plus, s'il est possible : c'est l'effet que doit

produire un vrai retour entre honnêtes gens. . .

Il est vrai que les fanatiques de ce pays, excités, vous comprenez bien par qui, ont suscité contre moi un violent orage, dont tout l'effet est retombé sur eux; parce qu'ils m'avoient trouvé doux, ils ont cru me trouver foible : ils se sont trompés. Tous leurs efforts pour me nuire ou m'épouvanter, ont tourné à leur confusion, & leur ont attiré les mortifications les plus cruelles. J'ai fait plus que des souverains n'osent faire, en triomphant d'eux. Battus dans toutes les formes légitimes, ils prennent le parti d'augmenter la canaille, & de se faire chefs de bandits. Cette voie est assez bonne avec les peuples de ce vallon. Quoi qu'il en soit, je les mets au pis. Dans le zèle qui les dévore, ils pourront me faire assassiner; mais très-sûrement, ils ne me feront pas fuir. Il y a cependant long-temps que j'ai résolu d'aller m'établir dans le bas parmi les hommes; mais j'attendrai que

les loups enragés d'ici aient achevé de hurler & de mordre. Après cela , s'ils me laissent vivre , je les quitterai. Qu'un autre étranger y tienne , s'il peut , trois ans , comme j'ai fait , & puis qu'il en dise des nouvelles.

Fin du dixieme & dernier volume.

T A B L E

D E S L E T T R E S

Contenues dans ce volume.

L ETTRE à <i>M. Moulton.</i>	page 1
à <i>M. d'Ivernois.</i>	8
à <i>M. le marquis de Mirabeau.</i>	11
à <i>M. de la Lande.</i>	14
à <i>M. d'Ivernois.</i>	17
au même.	18
à <i>M. le prince de Conti.</i>	23
à <i>Mlle. le Vasseur, sous le nom</i> <i>de Mlle. Renou.</i>	24
à <i>M. Laliaud.</i>	28
à <i>M. le comte de Tonnerre.</i>	30
au même.	32
à <i>M. Laliaud.</i>	56
au même.	60
à <i>M. le comte de Tonnerre, en</i> <i>lui envoyant l'écrit suivant.</i>	67
à <i>M. Moulton.</i>	74
à <i>M. Laliaud.</i>	78
au même.	87
à <i>M. Moulton.</i>	90
à <i>M. Laliaud.</i>	96
à <i>M. Moulton.</i>	101

T A B L E.

323

LETTRE à <i>M. Laliaud.</i>	page 106
<i>au même.</i>	109
à <i>M. Moulton.</i>	111
à <i>M. Laliaud.</i>	115
à <i>M. Moulton.</i>	121
à <i>M. Beau-Château.</i>	124
<i>au même.</i>	125
à <i>M. Laliaud.</i>	126
<i>au même.</i>	129
<i>au même.</i>	131
à <i>M. Moulton.</i>	136
à <i>M. Laliaud.</i>	142
à <i>M. le prince de Conti.</i>	144
à <i>Mad. Rousseau.</i>	146
à <i>M. Laliaud.</i>	158
à <i>M. Moulton.</i>	159
à <i>M. Laliaud.</i>	161
à <i>M. Moulton.</i>	164
<i>au même.</i>	166
à <i>Mad. Gonceru née Rousseau.</i>	167
à <i>M. de S. Germain.</i>	169
EXTRAIT d'une lettre à <i>M. du Belloy.</i>	236
LETTRE à <i>M. Moulton.</i>	238
à <i>M. Laliaud.</i>	246
à <i>M. Moulton.</i>	247
à <i>M. de Cezarges.</i>	254
FRAGMENT d'une lettre à <i>M. L. D. M.</i>	256
LETTRE à <i>M. Dufaulx.</i>	270
<i>au même.</i>	275
à <i>M. le chevalier de Cossé.</i>	285
à <i>M. Lenoir.</i>	287
à <i>milord Harcourt.</i>	292

LETTRE à <i>M. le comte d'O....</i>	page 299
RÉPONSE à <i>Mad. la comtesse de S.***</i>	300
Seconde & dernière réponse à <i>Mad. la comtesse de St.***.</i>	301
MÉMOIRE écrit au mois de février 1777, & depuis lors remis ou montré à diverses personnes.	305
FRAGMENT trouvé parmi les papiers de <i>J. J. Rousseau.</i>	308
LETTRE à <i>M. Panckoucke.</i>	313
<i>au même.</i>	314
<i>au même.</i>	315
<i>au même.</i>	318
<i>au même.</i>	319

FIN de la Table du Tome X.

1831 67

299

300

la

301

77,

on-

305

de

308

313

314

315

318

319

